

ON N'ENFERME PAS LES MOTS



À Cécilia,

*écrivante d'A Mots Croisés,
membre du Bureau
et amie*

**ON N'ENFERME PAS
LES MOTS**

DANS LA MÊME COLLECTION

Lignes singulières

Tissages

Écrire comme on respire

De maux à mots, il n'y a qu'un pas

Je reste éveillé

Tout commence par un point

ON N'ENFERME PAS LES MOTS

Ateliers d'écriture
2019-2020



*« Rares sont les personnes émues par la disparition
des mots. Ils sont pourtant plus proches de nous
que n'importe quel coléoptère.
Ils sont dans notre tête, sous nos yeux, sur notre langue,
dans nos livres, dans notre mémoire. »*

*Bernard Pivot,
Préface de « 100 mots à sauver »*

Introduction

La saison 2019-2020 a démarré en toute légèreté, avec un groupe d'écrivains élargi, hommes et femmes aux parcours d'écriture très différents. Alexandre, Anne, Annie, Carole, Cécilia, Christine, Danielle, Francine, Kawtar, Laurent, Manon, Maximilien et Michel ont commencé l'année par un voyage avec les mots, dans l'espace et dans le temps, sans aucune limite. Ils ont enchaîné par un exercice antinomique : s'inspirer de chiffres pour raconter des bribes de vies. Une parenthèse d'humour a été ouverte avec la mise en paroles de dessins muets de Sempé, une autre avec les exercices de style inventés par Raymond Queneau.

Hasard du calendrier, février a été marqué par l'écriture à cinq ou six mains d'un récit choral empreint de convivialité. Quelques jours plus tard, le drame du Coronavirus s'installait sournoisement dans nos vies et le vocabulaire de la pandémie – confinement, distanciation, gestes barrières... – envahissait nos esprits.

A Mots Croisés a dû alors se réinventer et a proposé à ses écrivains de nouveaux espaces d'expression en ligne, autour de thèmes en résonance avec cette période où l'espace était restreint, où le temps était compté pour les uns et s'étirait pour les autres, et où l'isolement était tantôt apprivoisé, tantôt rejeté.

Par ce recueil, je vous invite à partager notre conviction : on n'enferme pas les mots !

Virginie LOUISE
Présidente d'À Mots Croisés

Remerciements

Merci à Marie-Hélène Amiable, maire de Bagneux et conseillère départementale des Hauts-de-Seine, pour son soutien à l'égard de la culture et de la vie associative balnéolaises.

Ces mots qui nous relient, Marie-Hélène Amiable, maire de Bagneux - « Confinement, distanciation : deux mots ont brutalement envahi notre quotidien. Ils expriment le danger du COVID-19 et son cortège d'isolement, de mise à l'écart, de gestes-barrières. Dans de telles circonstances inédites, la Ville a justement tenu à ce que les mots nous rapprochent : par téléphone, pour reconforter les personnes âgées, par voie d'affiches pour informer, par messages ou dessins pour soutenir les enfants et leurs parents. De quoi nous aider à continuer à faire ville ensemble. Merci à l'équipe dynamique d'A mots croisés de donner vie à tous ces mots ! »

Merci à Bernadette David, 3ème adjointe chargée de l'Enfance, la Restauration et la Vie associative, à Patrick Alexanian, conseiller municipal délégué à la Culture, ainsi qu'à Jean-Marc Bordes, rédacteur en chef de Bagneux Infos et aux agents du service Citoyenneté, qui contribuent à rendre visible le travail associatif, à l'occasion du Forum des associations en particulier.

Merci à Nathalie Pradel, chargée de mission Art dans la ville, et à Fabienne Oudard, enseignante et artiste plasticienne pour leur accueil à la Maison des Arts, lors de nos ateliers du lundi.

Merci à Valérie Maillet, responsable des archives et du patrimoine historique de Bagneux, de nous avoir associés aux Journées du Patrimoine 2019 dans le cadre d'un duo visite-atelier d'écriture sur le thème « Les pierres ont la parole ».

Protéger n'est pas enfermer ! Valérie Maillet, Responsable des archives et du patrimoine historique de Bagneux - « Voilà plusieurs années qu'avec Virginie, Annie et les écrivains, nos chemins se sont croisés et nos mots échangés. Depuis longtemps, ma responsabilité de conservatrice de la mémoire balnéolaïse m'oblige à protéger tous les écrits qui constituent l'histoire de Bagneux. Mais protéger n'est pas enfermer ! Je suis heureuse que, ensemble, nous ayons libéré ces mots, tous ces mots couchés sur le papier, rassemblés dans des registres ou cachés dans des boîtes. La porte des Archives s'est entrouverte et la magie s'est opérée... »

Merci à Marie-Lise Fayet, directrice du Théâtre Victor Hugo, et à Louise Jacquet, chargée des Relations publiques et de la Communication, pour ce premier partenariat « *si riche et enthousiaste* » à l'occasion de la Nuit du Geste du 9 novembre 2019.

Merci à Catherine Allais et Eric Dangotte, responsables du centre des Restos du cœur de Bagneux, pour leur coopération autour de l'animation d'écriture « Merci Coluche », lors du Forum des associations 2019.

Les mots libèrent, Catherine Allais, co-responsable du centre des Restos du cœur de Bagneux – « Tel un oiseau dans une cage à la porte ouverte, les mots s'échappent dès qu'ils portent une émotion. A la rencontre d'un sens, l'émotion se dessine et prend son envol. Les mots libèrent et ouvrent la cage aux émotions. Aussi, les mots ne peuvent être enfermés ! »

Merci à Katiba Oumechouk, présidente de l'association « Café solidaire des aidants - Le P'tit Prince », de nous avoir permis d'approcher l'autisme et d'avoir partagé avec nous le vécu des parents et des aidants.

Merveilleux malheur, Katiba Oumechouk, présidente de l'association « Café solidaire des aidants - Le P'tit Prince » - « Pour choisir les mots reflétant la vie des aidants, je reprendrais bien le terme de Boris Cyrulnik : « merveilleux malheur ». On peut être terrassé par les pires épreuves de la vie et remonter vaillamment la pente en portant cette force, parce que cette souffrance devient une vraie force, qui nous permet d'avancer ! »

Un très grand merci à Annie Lamiral, secrétaire d'A Mots Croisés, pour son engagement dans l'association, tout particulièrement en matière de communication et de portage de projets avec nos partenaires.

Un merci tout particulier à Cécilia Capus, écrivante et trésorière de l'association, qui nous a quitté cette année. Sa joie de vivre, ses rires et sa créativité artistique n'illuminent plus nos ateliers, mais résonnent encore en chacun de nous.

En 2018, Cécilia avait créé la couverture du recueil « Tissages », publié par À Mots croisés. Elle avait passé beaucoup de temps à réaliser cette peinture, faite de centaines de pointillés juxtaposés et s'était lancée, il y a quelques temps, dans une version « grand format ».

Virginie a proposé aux écrivains d'imaginer des textes à partir de sa peinture. Nous vous invitons à lire les poèmes de Danielle, Annie et Christine, qui ont écrit avec elle pendant plusieurs saisons et ont souhaité, par leurs textes, donner une valeur et une dimension particulière à ce qu'elle a créé et vécu.

Au revoir, Cécilia

Ce disque que tu as peint patiemment, Cécilia.
Est-ce une terre arc-en-ciel ?
Des masques de toutes les couleurs ?
Ou ces couleurs de l'été que tu portais dans ton accent
chantant ?
Tu garderas ce mystère, Cécilia.
Dans la fulgurance de ta lumière.
Au revoir.

Danielle Mercier

Chapeau, l'artiste !

Un rond ... pour un nouveau monde.
Oublions les perfides, les indignes
Et tous ceux qui m'égratignent
En jouant, entre ami.e.s, avec les lettres et les signes.

Des couleurs ... pour mettre de la vie.
Je m'indigne quand la maladie me désigne.
Je trépigne, mais ne me résigne.
J'attends toujours de petits progrès, de bons signes.

Des petits traits... pour ranger les mots sur des lignes.
Les traitements, je les aligne.
Je serai forte et maligne.
Je rechigne, mais jusqu'au bout, je resterai digne !

Traces indélébiles...
La vie n'est pas rectiligne.

Annie Lamiral

Les traits de couleurs de Cécilia

Tu avais composé cette nuée de teintes.
Tu avais commencé par un trait blanc sur la page blanche.
Du bleu juste à côté d'une touche de vert émeraude
Allongée contre une trace orangée.
Ton sourire et tes rires au cœur de l'atelier, une énergie
Comme cette ligne jaune qui illumine le tout.
Quelques traits mauves ici et là, pour rythmer le tissage.
Quand tu hésitais, que tu ne savais pas.
Le jaune et l'orangé dominant la multitude.
Bleu ciel et rose tendre, reposent aux coins de la feuille.
Empreintes qui se soulignent les unes, les autres.
Cette palette vivante, stimule les sens.
Tes bleus comme l'eau ruisselante au cœur de la terre.
Marron, comme l'humus
Après les feuilles mortes sous la pluie.
Un brin de chocolat croquant et craquant.
Puis quelques points noirs comme l'envol du corbeau
Au coucher du soleil.
Tu avais capté l'essentiel.
Le rouge sang.
La maladie ponctuée par ce bleu outremer
Jusqu'au bleu ciel.
L'espoir des jours sans.
L'orange pressé contre le jaune citron.
La perception de quelques frissons ou imperfections.
Un trait plus ou moins plein.
La transparence du crayon de couleur.
Et soudain la peur du vide, du rien, du néant, de l'oubli.
Mais derrière ce tourbillon coloré, ton visage éclairé.

Cécilia.

Christine Sonrier

Sommaire

Introduction	7
Remerciements	8
Pourquoi écrire en atelier ?.....	14
Les pierres ont la parole	26
A vos marques, prêts, partez	36
Des chiffres et des lettres	77
On n'enferme pas les mots	102
Récit choral	133
Incipit	156
Monologues	184
Il était une fois.....	208
Exercices de style	225
Parler de l'autisme autrement.....	239
Index des auteurs	244
Bibliographie	248
Impressum	249

Pourquoi écrire en atelier ?

L'écriture est souvent perçue comme un acte solitaire et il est apparu important de donner la parole aux écrivains d'A Mots Croisés pour qu'ils expriment ce que leur apporte l'écriture en atelier. Prendre du recul sur l'évolution de leur relation à l'écriture permet aussi à Virginie, l'animatrice des ateliers, de tracer de nouveaux chemins d'écriture, en phase avec les attentes et les ressentis de chacun.

Alexandre : « Cela donne de l'énergie ! »

L'écriture est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

Participer à l'atelier me permet de découvrir d'autres styles d'écriture, d'échanger des idées et des mots avec les « écrivains » (j'aime bien ce terme...). Le fait d'échanger permet de créer un projet commun ; cela donne plus d'énergie !

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

L'écriture chorale, qui a permis de partager des idées et de créer une histoire ensemble, un peu comme un scénario de cinéma. J'aime ce style d'écriture : scénario, dialogues, pièces de théâtre...

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Comme j'écris depuis longtemps, cela n'a pas changé ma relation à l'écriture, ni ma façon d'écrire mais ce cadre différent, avec des exercices imposés, m'a permis d'explorer de nouveaux thèmes.

Ecrire, pour toi c'est...

S'évader, inventer d'autres vies, s'autoriser une nouvelle vie, se libérer. La liberté de faire ce qu'on veut, avec qui on veut !

Anne : « Une discipline qui stimule notre imagination »

L'écriture est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

J'aime bien écrire pour moi et, d'ailleurs, mes idées viennent souvent en marchant. Cela m'apporte beaucoup d'inspiration ! C'est la première fois que je participe à un atelier d'écriture et j'ai plaisir à partager ce que j'écris, une vision, un ressenti ou des émotions. Adhérer à cet atelier me permet d'être dans une dynamique d'écriture et de rencontrer d'autres écrivains.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

Je n'ai pas vraiment de préférence, mais si je dois en retenir une, ce serait le récit choral qui s'est déroulé sur deux séances, durant lesquelles nous avons franchement bien rigolé !

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Oui, j'ai constaté un changement au fil des mois. Participer à l'atelier, c'est s'essayer sur différents thèmes, avoir des contraintes de temps et une certaine discipline qui, loin d'être négative, stimule notre imagination ! Jamais, je n'aurais écrit certaines choses jusqu'à ce que je découvre l'atelier...

Ecrire pour toi, c'est... ?

En fait, c'est partager ; lorsque j'écris, j'ai toujours un rythme intérieur qui parfois devient mélodie. Le rythme des mots, comme une musique qui se diffuse et qui défile et qui fuse : un vrai partage d'émotions !

Annie : « Sortir de ma bulle... Me dépasser ! »

L'écriture est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

En soi, c'est un acte solitaire ; tout comme l'émotion ressentie lorsque Virginie présente le sujet de l'atelier du jour. Ecrire en atelier me permet d'enrichir mon style au contact des autres et de sortir de ma bulle. Le groupe est bienveillant, il me stimule beaucoup, cela me donne l'envie d'aller plus loin et de me dépasser, bref de m'ouvrir.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

J'ai beaucoup aimé les « Exercices de style » car cela m'a poussé à écrire de différentes façons. C'est très étonnant de voir comment le texte change en utilisant un autre temps ou un autre registre ! L'autre thématique, pour laquelle j'ai eu un coup de cœur, a été l'appel à contributions pour la Journée mondiale de l'Autisme. Ce monde m'étant totalement inconnu, j'ai dû notamment pour le « Dictionnaire sensible » faire quelques recherches avant de passer à l'écriture. L'exercice était d'autant plus délicat que les textes seraient lus au-delà du groupe, pour être entendus par ceux qui vivent cette situation au quotidien. Il était essentiel pour moi de trouver le mot juste, d'en parler avec beaucoup de sensibilité.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Tout à fait. Lorsque j'ai commencé, il y a maintenant trois ans, j'avais peur de ne pas réussir à trouver l'inspiration sur le sujet proposé. Je redoutais également un peu le moment de la lecture en fin d'atelier. Au début de cette aventure d'écriture, j'étais prisonnière de ma vie, de mes expériences. Aujourd'hui, 100% de mes récits sont imaginaires.

Ecrire pour toi, c'est... ?

C'est avant tout un grand plaisir que je partage avec le groupe et, puis avec ma famille et mes ami.e.s, bien sûr. Depuis le confinement, c'est aussi devenu un jeu. Je participe à des concours d'écriture, des challenges et défis d'écriture en ligne (Facebook, Instagram, Twitter). J'aime particulièrement les micro-nouvelles à rédiger à partir d'un mot, d'une phrase, d'une image, de sons, etc. C'est un exercice d'écriture spontanée, avec un retour immédiat de la part des internautes, auteurs et amateurs. C'est une autre façon d'écrire avec très souvent une contrainte au niveau de nombre de signes ou de mots. Je suis très heureuse de cette nouvelle gymnastique d'écriture !

Carole : « Aussi bien m'écouter qu'écouter les autres »

L'écriture est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

J'apprécie la diversité des propositions d'écriture. C'est à chaque fois une étonnante et agréable découverte. La proposition est illustrée de la lecture d'un texte, en lien avec le thème, et par des conseils. Ceci me permet de rentrer dans le sujet avec facilité. Cette aide précieuse nourrit mon imagination. La lecture à haute voix de mon texte en fin de séance me donne un feedback intéressant. Écouter les textes des autres écrivains me permet de découvrir leur univers, souvent très riche. Ma participation est à la fois un acte solitaire et collectif.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

J'ai beaucoup aimé le thème sur les chiffres de 1 à 10. Ce thème est riche et peut être traité dans tous les sens. Par exemple :

1 comme Laika, le nom du premier chien qui a marché sur la lune

2 comme la particularité des jumeaux

3 comme la légende des mousquetaires

4 comme les points cardinaux

5 comme les doigts de la main

6 comme juin, le mois de Line

7 comme le film Seven

8 comme H, la 8ème lettre de l'alphabet

9 comme l'Hymne à la joie, la 9ème symphonie de Beethoven

Enfin 10 comme les 10 plus belles actrices du monde.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Ma façon d'écrire a bien évolué depuis ces dix ans. Désormais, à partir du thème d'écriture, je me fais une image du contexte, du lieu, des personnages, de leurs interrelations ; ensuite, je laisse place à mon imaginaire. Je suis souvent inspirée ; d'autres fois, je prends plus de temps pour entrer dans le sujet.

Ecrire pour toi c'est ?

C'est aussi bien m'écouter qu'écouter les autres.

Danielle : « Repousser ses limites »

Ecrire est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

J'ai surtout écrit dans ma vie professionnelle et j'ai commencé l'atelier d'écriture pour pratiquer une écriture plus « plaisir » et pour partager. Le principe est simple et

enrichissant : une même idée permet une possibilité infinie d'écriture. Cela permet un enrichissement de sa propre écriture. C'est aussi repousser ces limites.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

J'ai bien aimé le récit choral parce qu'il met en musique une partition collective. Un travail de groupe avec chacun sa particularité. Ça fait un tout.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Oui, je suis passé d'une écriture plus autobiographique à une écriture qui va plus vers la fiction. L'imagination intervient beaucoup plus qu'avant !

Ecrire pour toi, c'est... ?

M'envoler. M'envoler vers des contrées inconnues, que j'explore avec les mots.

Francine : « Un moment de tranquillité, de liberté de mon esprit... »

Écrire est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

C'est vrai que nous sommes seuls devant la page blanche, que notre esprit vagabonde et guide notre main pour l'écriture. Mais seul ne veut pas dire solitaire ! Quand nous sommes ensemble autour de la table, que mon texte est écrit, même s'il n'est pas encore très élaboré, le fait de le lire à haute voix me permet de réaliser mes erreurs et de les corriger. Recevoir l'avis des autres participants est aussi une façon de peaufiner mon texte.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

J'ai bien aimé l'écriture collective. Élaborer une histoire avec d'autres écrivains, écrire chacun son personnage et faire en sorte que l'ensemble soit cohérent, avec un texte agréable et amusant à lire pour le lecteur. J'ai aussi apprécié le fait d'écrire pendant le confinement : une façon de m'évader de l'oppression des quatre murs de mon appartement.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Oui ! Au début de l'atelier, je pensais être coincé dans une écriture administrative ; je ne pensais pas trouver les mots pour exprimer mon imaginaire.

Écrire pour toi, c'est... ?

Souvent un moment de tranquillité, de liberté de mon esprit vers mon imagination. Avec les autres, c'est un enrichissement grâce aux échanges lors de nos ateliers.

Kawtar : « Ouvrir le champ des possibles »

Écrire est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

Quand j'écris, je suis seule, dans mon monde. En rejoignant l'atelier, je voulais acquérir des techniques d'écriture pour « bien écrire ». Tout compte fait, je m'aperçois que ce n'est pas la priorité, je me nourris du groupe composé de personnes de tous âges et de tous horizons. J'aime tester, dans l'immédiateté, l'impact et le rythme de mon récit. Le moment de la lecture est un baromètre ; si les mêmes émotions - comme le rire, par exemple - passent, je me dis que mon texte fonctionne !

Quel thème d'écriture as-tu préféré cette saison ?

J'en retiendrais deux. J'ai vraiment apprécié l'atelier de début d'année « *A vos marques, prêts, partez !* », par l'énergie qui a circulé dans le groupe. On a voyagé au Mexique ou à Madagascar, mais on a aussi été emporté dans des voyages humains ou spirituels, bien loin de la Maison des Arts !

Puis l'atelier sur les exercices de style m'a vraiment touchée. C'est fascinant de voir comment on peut orienter le traitement d'une information ; en changeant de style, d'angle, en utilisant le passé au lieu du présent, on modifie une situation, une discussion.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Ma peur du jugement de l'autre m'a rapidement quittée ! Je me sens portée par le groupe, je m'inspire des autres styles d'écriture. Le mien est moins nostalgique, je n'hésite plus à utiliser des mots actuels, à apporter de la modernité et de l'humour. Je ne me cache plus, je n'hésite d'ailleurs pas à dire à mes ami.e.s de lire mes textes sur les réseaux sociaux d'À Mots croisés.

Écrire, pour toi, c'est... ?

Ouvrir le champ des possibles ! On peut emporter les autres dans des univers imaginaires, on peut voler, on peut modifier l'Histoire, on peut imaginer l'avenir !

Laurent : « Échanger, pourquoi pas, des émotions »

Écrire est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

Je peux me lancer sur un sujet inconnu qui ne me parle pas forcément. C'est mieux d'être à plusieurs pour l'aborder. Les premières idées, les interventions des uns et des autres me permettent d'envisager des pistes d'écriture. Les ateliers déclenchent l'acte d'écriture. Il faut réagir ! Un thème, qui n'était pas une priorité la veille pour moi, ne va parfois plus me quitter pendant plusieurs semaines. D'autres fois, ma main est « feignante » à l'écrit, elle préfère d'autres modes d'expression. Il faut vraiment réagir ! [...] Enfin, mes premières lignes peuvent être quelque peu maladroites ou mes pistes d'écriture insuffisamment développées. Aussi, les multiples relectures au cours des ateliers m'aident à réajuster mon texte.

Quel thème d'écriture as-tu préféré cette saison ?

Le texte écrit à plusieurs mains, différent de l'écriture classique qui reste un acte solitaire. Je n'étais plus maître de l'orientation du récit. D'habitude, on partage nos textes en fin d'atelier alors que, cette fois, le récit a réellement été construit à plusieurs.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Oui, car lorsque le thème de l'atelier me trotte dans la tête, il ne me quitte plus. Muni d'un carnet, je peux me mettre à écrire à des moments inattendus !

Écrire, pour toi, c'est... ?

Terminer une idée qu'on pourrait commencer par « dire ». C'est élaborer avec justesse un message, un texte court ou plus long. C'est l'occasion d'échanger, pourquoi pas, des émotions.

Manon : « Libérer la parole par l'écriture »

Écrire est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier d'écriture ?

Depuis mon adolescence, j'avais très envie d'écrire, mais je n'arrivais pas à m'y mettre, sauf sur une courte durée. J'ai participé à un atelier d'essai et ça m'a donné envie, pour me tester. Pour moi, c'est difficile d'amorcer l'écriture quand je suis seule. La preuve, pendant le confinement, j'ai réfléchi, mais je ne suis pas prête à m'y lancer.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

J'ai beaucoup aimé le travail sur l'incipit. Partir du début d'un texte obligé, qui te conduit à autre chose. J'ai écrit deux textes différents et j'ai trouvé que faire des recherches avant l'écriture, c'était beaucoup moins spontané, mais cela rendait le travail d'écriture plus complexe et tout aussi intéressant.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Elle a évolué parce que j'essaie de construire les textes. Cela implique plus de recherches, cela fixe un objectif. Écrire plus à la première personne pour essayer de se trouver, de trouver un peu mon style, si on peut en avoir un...

Ecrire, pour toi, c'est... ?

C'est compliqué. C'est s'évader et exprimer des choses que tu ne pourrais pas dire. Je peux imaginer des personnages et leur faire exprimer des choses que je ne pourrais pas dire moi-même. Comme le fait de dire que je suis paresseuse : on n'aime pas dire ça ! C'est libérer la parole par l'écriture.

Maximilien : « L'écriture sous contrainte est un magnifique exercice »

L'écriture est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

Pour sortir de ma petite bulle, justement, et écrire en relation avec d'autres. L'écriture sous contrainte est également pour moi un magnifique exercice. Dès que le sujet tombe, la petite machine dans la tête fonctionne. Vous fixez une idée et vous écrivez. C'est une sensation que j'aime beaucoup et que je peine à trouver ailleurs, à cause du quotidien, des distractions et de toutes les choses pas rigolotes qui réduisent notre concentration.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

Le texte « *La Veuve Joyeuse* » car il y a cinq paires de mains derrière et que j'aime beaucoup les exercices collectifs. Toujours très enrichissant.

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Un passage à vide pendant le confinement. Impossible pour moi de me concentrer quand le quotidien se veut plus oppressant qu'à l'accoutumée. Mais on s'y remet petit à petit. Oui, l'atelier fait évoluer mon écriture. Grâce aux exercices, j'arrive à saisir des thématiques qui me travaillent. L'atelier et l'instantanéité : écrire en un peu moins de deux heures une histoire, en partant d'un thème, permet de faire ressortir finalement ce qui importe en nous. Et tout cela, je l'ignorais avant.

Ecrire pour toi, c'est... ?

Le petit frisson le long du rachis quand tu as le sentiment d'écrire quelque chose qui te parle.

Michel : « Sortir des chiffres et basculer dans les lettres »

L'écriture est un acte solitaire ; pourquoi participer à un atelier ?

Lorsque je suis seul, je rédige plutôt des lettres administratives. Je participe à un atelier d'écriture car les échanges me permettent d'améliorer mes connaissances sur le thème abordé. Je plonge dans un autre univers. Je peux faire part de mes expériences et je tente d'autres textes.

Quel thème as-tu préféré cette saison ?

Le thème sur l'autisme m'a beaucoup ému. Les témoignages m'ont bouleversé. J'étais très inspiré. Je me suis lancé dans l'écriture d'acrostiches autour du mot « patient ».

Ta relation à l'écriture a-t-elle évolué ?

Oui, car depuis quelques mois, je fais d'avantage appel à mon imagination. De nouveaux personnages s'invitent. Des événements inattendus viennent s'immiscer dans mes histoires vécus.

Ecrire pour toi, c'est... ?

Écrire pour moi, c'est sortir des chiffres et basculer dans les lettres.

Les pierres ont la parole

A la tombée de la nuit, Eloïse, guide-conférencière, nous emmène pour une balade à la (re)découverte du vieux Bagneux. Pour nous qui allons imaginer une micro-fiction sur le thème « Les pierres ont la parole », le moment est important : nous scrutons les pierres, les pavés de la Rue de la Mairie (anciennement rue Pavée), les briques de l'actuel Foyer Caurant, la statue de Vénus et Cupidon dans le parc Richelieu, les chasse-roues de la rue des Fossés et écoutons attentivement leur histoire.

Quelques minutes plus tard, surprise ! Sous le kiosque du parc Richelieu, Olivier, comédien amateur, nous lit des histoires imaginées par les écrivains d'A Mots croisés, à partir de documents d'archives. Sa voix, seul fil conducteur de l'imaginaire, est puissante. L'auditoire attentif est transporté dans le Bagneux du 19ème et du 21ème siècles, puis dans la vie dramatique d'Edouard Joseph Pluchet.

Plus que quelques pas pour retrouver Valérie Maillet, Responsable du Service des Archives et du Patrimoine et que nous remercions ici vivement de son soutien à ce projet, inscrit dans le cadre des Journées du Patrimoine 2019.

Durant cet atelier ouvert au public, une dizaine de Balnéolais osent l'écriture devant des blocs de calcaire et de gypse, gracieusement prêtés par les tailleurs de pierre de l'église Saint Hermeland, l'association des Amis de Bagneux, mais aussi par la RATP-Maison de la 4. Virginie, l'animatrice d'A Mots croisés, nous invite à poser des mots sur les pierres, à réfléchir à nos pierres fétiches ou encore à inventer une expression avec le mot « pierre ». Vous allez découvrir dans les pages suivantes que les pierres ont parlé !

Mystère

A l'approche de Stonehenge, au nord de la New Forest en Angleterre, je suis saisie par la majesté de ces pierres disposées en un mystérieux cercle. Sanctuaire d'un culte solaire ? Observatoire astronomique ? Monument funéraire ? Des centaines d'hommes ont dressé ces monuments, dont le mystère reste entier.

Pour ma part, j'y vois un lieu sacré, longtemps utilisé par les druides celtes pour leurs cérémonies. Le jour du solstice d'été, vêtus de longues robes blanches, ils se recueillaient au pied des dolmens. Ce pouvait être encore un lieu de cérémonies de fées, lors des nuits de pleine lune.

Cela fait quarante ans que j'ai découvert ce lieu fantastique, et à chaque fois que j'y pense, mon émotion reste intacte devant cette mystérieuse beauté.

Danielle Mercier

Ma pierre à l'édifice

Je me souviens, j'étais plongé dans l'obscurité et le silence, j'appartenais à un sous-sol sédimenté, caressé par quelques ruissellements.

Je me souviens, j'étais serré, compact et froid, je formais la matière et mes couches claires s'étaient superposées depuis les profondeurs.

Depuis des millénaires, des éléments microscopiques s'étaient précipités. Ils s'accumulaient au grès et se constituaient par réaction. Magnésium et calcium voulaient être de la partie et s'étaient mis d'accord avec carbone. Ensemble, ils voulaient prendre de la hauteur. Parfois, des ondes traversaient mon échine, dure et massive, alors mon cœur, incrusté de moulages d'exosquelettes et de fiers silex au cortex coupant, vibrait. Au fil des années, j'atteignais les dimensions d'un bassin. Je me constituais en forme grossière, mais je cohabitais en bon voisinage avec mon compagnon, l'argile. Au fait, je ne me suis pas présenté, je suis calcaire.

Aujourd'hui, je suis blotti et j'embrasse d'autres blocs de pierre. Je suis scellé, au coude à coude avec mes voisins. Je suis taillé sur toutes mes faces, suivant des dimensions et des formes bien déterminées. J'apporte ma pierre à l'édifice, je le compose...

Des cultivateurs du sous-sol m'ont extrait des profondeurs et je me suis retrouvé à ciel ouvert. Ils m'ont d'abord enchaîné, puis déplacé sur des chariots et des wagonnets. Un maître d'œuvre, reconnaissant mes vertus physiques et mécaniques, s'est épris de moi. Je suis une pierre à bâtir, je viens à point ! Dans un nuage de poussière blanche, l'homme m'a coupé, ciselé et même caressé par endroit. Léger et poreux, j'ai plié

en grinçant, offrant ma belle robe anguleuse. Nettoyé de mes impuretés, mon teint gris jaunâtre s'est éclairci. Mes micro-algues se sont fait la malle. Débarrassé de mes empreintes organiques, je suis devenu lisse et sensible, et je suis resté muet comme une pierre : objet massif, fragmenté, résistant à l'usure et au choc. Toujours poli, je reste de marbre et, faisant d'une pierre deux coups, j'ose la séduction ! Je m'érige en colonne et m'élève en arches et en voûtes.

La foudre me réchauffe, j'ai aussi un point de fusion. Loin de mon sous-sol obscur et silencieux, des éclairs fabuleux m'illuminent. J'aperçois ma cousine la craie, sableuse à souhait. Ses grains fins de couleur crème dévoilent une myriade de paillettes de mica étincelantes. Aïe, un coup de tonnerre ! Il m'arrive de trembler. Heureusement, calcite et silice m'accompagnent et nous partageons quelques gouttes de pluie autour d'un bon ciment. Des feuilles passent leur chemin tandis qu'un vent froid et salin frotte mes lignes. Et déjà, un ruisseau recouvre un tapis de gypse pigmenté de soufre. Je ris souvent avec le gypse. Parfois, il se déguise en plâtre et joue le tendre cristallisé. Grâce à lui, ma colonne rendue fibreuse résiste aux coups de fouet des branches d'arbre.

Mais où est mon ami l'argile ? J'aime quand il adopte sa structure meuble et lamellaire. Il oublie sa brique artificielle et adopte une posture modelée, si imprévisible. Il assure confort et équilibre, mais lorsqu'il se fâche, tout peut s'écrouler !

Un quartz de densité supérieure offre son prisme étoilé aux nappes à épurer, tandis qu'un feldspath aux éclats vitreux perd son immobilité. Il cherche refuge car la terre recule.

D'autres joyaux, tétraèdres aux multiples dérivés, osent la courbure d'une poterie, la brillance d'une céramique ou encore la transparence du verre. En perte de stabilité intérieure, je me fendille, puis me fissure. Quelques grains altérés m'abandonnent. Mes particules aux charges affolées ne savent plus où donner de la tête.

Croyez-moi, j'ai du caractère ! Bien trempé, de jolis sillons gravés bouleversent mes aspérités. Je pleure les souvenirs et prend la parole. Taillée aux ciseaux par un sculpteur, je suis une ébauche qui parfois rit et chante : « *Rap, rap mes excès de roches ! Rap, rap au son des cloches !* »

Laurent Delhay

Cairn

Je nais. Je pose le galet le plus large, le plus neuf et le plus résistant pour construire sur des fondations stables et solides.

Je fais mes premiers pas, fébriles et titubants. La pièce de basalte que j'y ajoute tremble et se stabilise. Elle est prête à accueillir la curiosité qu'est la vie.

Plus j'avance, plus la pyramide est haute. Elle accumule les premiers amours, les rocs de ma vie, les fous rires, les nuits d'ivresse, les réussites et les échecs.

Un jour, sans crier gare, les pierres se scellent les unes aux autres ; elles semblent dorénavant indissociables. Puis l'inattendu se produit, une pierre petite et fragile, mi-calcaire, mi-granit, s'invite. Elle est née de l'amour. Ma pyramide n'est pas achevée ; elle ira jusqu'au ciel. Entre le début et la fin de la vie, nous entassons les pierres de nos expériences. Ces cailloux dans la chaussure et ces moments gravés à jamais.

L'aube de la vie promet ; le crépuscule déçoit.

Tout ce qui se passe entre les deux est l'édifice de l'existence que nous bâtissons chaque jour.

Kawtar Mezzi

La première pierre

Les fumigènes mettent à l'épreuve mon nez, mes yeux. La valse policière me traverse, préférant ignorer ma futile présence pour aller traquer les hommes en noir qui frappent, cassent et se rétractent. Je ne sais même pas pourquoi on manifeste. Pour tout vous dire, il y a quinze minutes, je venais à peine de me réveiller quand j'ai entendu le mégaphone crier « *On lâche rien !* » Et les odeurs de merguez. Et cette foule sous ma fenêtre qui forme un bloc compact.

Alors j'ai quitté ma chambre de bonne minable, vêtu de mon plus beau peignoir, et je me suis fondu dans la masse. Il y avait une odeur de grande Histoire qui se jouait, un air de « *j'y étais* » et tant pis si je ne connaissais rien des tensions qui agitaient ces corps à l'unisson. Je devais cesser de mettre le monde à l'écart mais j'avais encore du chemin à faire. J'ai levé le poing, j'ai chanté, j'ai marché. Et tout cela avant la charge policière.

Explosion de violence qui défrise. Le bloc se disloque et c'est donc, précisément à ce moment-là, que la foule s'est mise à vivre hors de moi. Planté sur cette route pavée, mon corps ne bouge plus. Un mélange de peur, de surprise, de bêtise qui me glue sur place. Là un homme qui tombe, ici un CRS qui charge et moi, cloué, ignoré, incapable du moindre mouvement. Par simple réflexe, après quelques secondes, je me jette par terre et couvre ma tête de mes mains pour me protéger des projectiles qui fusent non loin de mes oreilles.

Une voix, dans mon dos, m'intime de reprendre courage et d'aider celles et ceux qu'elle nomme « camarades ». C'est une femme avec un bandana qui m'aide à me relever. À peine le temps de la remercier, elle est déjà à quelques mètres en train d'organiser les troupes et de redonner du courage à ceux

qui, comme moi, s'écrasent. Si son énergie avait une couleur, elle laisserait assurément derrière elle une traînée rouge flamme. Son cri me donne des frissons. Mon corps se met en marche et obéit à une instruction hasardeuse : tu dois bouger. Je fais abstraction de ce qui se passe autour de moi et me concentre sur une seule chose, les pavés.

Cette route historique, en piteux état, est faite de pavés. Qu'est-ce qui m'empêche d'en prendre un, de le jeter sur un bâtiment quelconque, au hasard une banque, et d'apporter ma modeste contribution à cette entreprise militante ? La chef de troupe est là, à quelques mètres, elle regarde dans ma direction. Les fumigènes masquent la partie inférieure de son visage, mais son regard, ses yeux verts, me font chavirer dans l'instant.

Je choisis un pavé au hasard, me baisse (« *Plie les genoux* », me disait mon père culturiste) et tente de l'entourer de mes doigts tordus. J'y mets tout mon cœur, toute mon énergie. Cette rage, accumulée dans mon ventre depuis des années. Cette colère qui macère, des heures durant devant ma TV, à écouter les polémistes des chaînes d'information en continu. J'y repense et ça me fout la haine. Je pousse et rien, ce fichu pavé ne bouge pas. Je pousse encore et mon caleçon, sous mon peignoir, craque. La révolutionnaire aux yeux verts a tout vu et éclate de rire.

Des années plus tard, je repense à ce moment avec elle. Je ne sais toujours pas contre quoi on manifestait, mais je me souviens de ce pavé. La première pierre de notre histoire d'amour.

Maximilien Petit

Bagneux s'écrit avec un M₁

Tout allait bien... Jusqu'à ce jour de 2016, où j'ai entendu un effroyable bruit métallique accompagné d'un vrombissement de moteur assourdissant, qui allait s'amplifiant.

J'ai eu chaud, très chaud et puis j'ai senti un courant d'air frais. Quelques secondes plus tard, un rai de lumière m'a tout éblouie ! J'étais encerclée, déchirée, aspirée. En un éclair, je me suis retrouvée en surface. Moi qui dormais paisiblement, depuis des siècles et des siècles, dans le quartier nord de Bagneux, j'étais soudain réveillée comme la Belle au Bois dormant. Sauf que mon Prince charmant ressemblait plutôt à un chirurgien avec ses énormes lunettes, ses gants de caoutchouc et sa combinaison blanche. Il me sortit avec précaution de l'instrument. D'un geste vif et expérimenté, il m'emporta d'un pas rapide vers une cabane. J'étais maintenant sa proie.

Mais qu'allait-il donc bien faire de moi ?

Il m'allongea sur une table, juste à côté d'une panoplie d'outils en tous genres et commença silencieusement son observation. Bientôt, il fut rejoint par d'autres gaillards en blanc. Ils me palpaient, me scrutaient, me photographiaient sous tous les angles. Enfin, ils me disséquèrent, me taillèrent en fines lamelles, passèrent ces prélèvements au microscope électronique, lequel afficha, presque instantanément, mon histoire sur un écran géant. Ils s'extasiaient devant mes indices de pureté et de robustesse. J'étais mise à nu.

Je trouvais personnellement leur approche plus qu'indécente. Certes, j'étais un magnifique calcaire qui aurait pu servir à

bâtir une cathédrale comme Notre-Dame de Paris. Sur le coup, je me réjouis déjà d'une telle destinée ! Mais ma joie fut vite ternie par l'arrivée d'une équipe d'architectes. Ils déployèrent leurs plans et suivirent des tracés du doigt. Tous souterrains. Les hommes en blanc parlèrent longuement de moi et des autres pierres qui, apparemment, étaient stockées dans une pièce voisine. Leurs palabres continuèrent les jours d'après. Un matin, je fus réveillée par les bouchons de champagne qui sautaient. Ils étaient une bonne vingtaine à trinquer en scandant : « *Au chantier de la ligne 4 ! Vive le métro ! En avant les brise-roches !* » Voilà donc pourquoi j'étais là !

Le temps a passé. Comment je vais aujourd'hui ? Eh bien, je m'habitue à ma nouvelle vie dans la Maison de la 4. Mes week-ends sont tranquilles mais du lundi au vendredi, je vois défiler des groupes de jeunes, de vieux, des hommes, des femmes, tous curieux d'en savoir plus sur le chantier et l'avancement des travaux. Ils me regardent dans la vitrine, d'un air ravi. Ils vont pouvoir, d'ici un an ou deux, prendre le métro pour aller au boulot, voir leur famille et leurs amis, ou se promener à Paris.

Et moi, j'irai où ?

Annie Lamiral

A vos marques, prêts, partez

Pour démarrer la saison d'écriture 2019–2020, Virginie, l'animatrice d'A Mots croisés choisit de déclencher l'écriture à la façon d'un jeu de memory, à partir d'images représentant des moyens de transport (par exemple métro, trottinette, vélo, drone ou montgolfière). Il s'agit d'en choisir une et de décrire l'histoire d'un trajet, quotidien ou exceptionnel, riche en péripéties ou en émotions.

A cette approche ludique succède une phase d'écriture très concentrée. La bonne douzaine de participants – dont sept nouveaux inscrits – se lancent facilement sur le sujet.

A vos marques, prêts, partez... pour la lecture !

Retour en option

Morondova, Madagascar

Demain, c'est le grand jour !

Départ à 6 heures du matin pour Belo-sur-Mer. 100 km de piste, cela stresse un peu Seta, notre chauffeur, qui n'a jamais vécu pareille aventure. Et par ricochet, le stress nous atteint ma sœur et moi. Saura-t-il s'en tirer ? La nuit n'a pas été très tranquille. Heureusement, dans la pension où il loge, notre chauffeur a sympathisé avec des collègues qui partent en cortège vers la même destination.

A 6 heures, le convoi de cinq 4x4 s'élance dans les rues de Morodonva, où déjà les marchands ambulants étalent leurs maigres marchandises. Ça et là, des chèvres gambadent, broutant les herbes sèches des bas-côtés. Nous quittons la ville et après quelques kilomètres d'asphalte, nous nous engageons sur la piste. La poussière de terre rouge s'envole à chaque tour de roue, recouvrant les véhicules d'un voile coloré. Nous nous enfonçons dans la brousse, ballotés par les ornières profondes. Nos reins sont mis à rude épreuve. Le paysage défile lentement sous nos yeux : de maigres buissons laissent place à des manguiers, et ça et là des baobabs surgissent, majestueux.

Au détour d'un virage, perdu au milieu de nulle part, surgit un village de quelques cases, d'où sortent des villageois surpris par les touristes, une nuée d'enfants sur leurs talons. Comment vivent ces autochtones, si loin de tout ? Cela reste un mystère pour nos cerveaux européens.

Première difficulté du trajet : une profonde étendue d'eau barre le chemin bordé de prés verts, où paissent des zébus. Il y a même des villageois qui se baignent. Mais il faut traverser sans s'enliser, ni noyer le moteur. Les chauffeurs se consultent, et tombent d'accord : il faut prendre son élan et traverser sans s'arrêter. Bien à l'abri dans notre 4x4, nous traversons l'obstacle, faisant jaillir de grands jets d'eau. Ouf, nous avons traversé !

Quelques kilomètres plus loin, une barrière hétéroclite, gardée par deux malgaches, nous contraint à stopper. Que se passe-t-il ? Ils réclament 5 000 ariary pour passer. C'est ni plus ni moins que du racket, mais comment leur en vouloir, le pays est si pauvre. Nous nous acquittons du « péage » et reprenons la route.

Vers midi, le convoi s'arrête pour la pause-déjeuner. Les chauffeurs descendent tables et chaises des galeries et sortent des malles les paniers-repas pour leurs riches clients. Nous devons nous contenter de quelques biscuits oubliés dans nos sacs, car nous n'avions pas prévu un voyage aussi long. Nous les dégustons assis sur une branche qui, rongée par les fourmis, se casse net, nous envoyant dans les broussailles. Plus de peur que de mal !

Nous reprenons la route. Au loin, nous apercevons les marais que nous devons traverser pour rejoindre Belo-sur-Mer. Il n'y a plus de piste, juste la trace des 4x4 qui ne peuvent franchir cette étendue de vase que pendant la saison sèche. A la saison des pluies, on ne peut rejoindre le village que par la mer. Nouveau conciliabule des chauffeurs qui se mettent en colonne. Nous nous insérons dans la file qui s'élance doucement. L'exercice est périlleux, car les 4x4 dérapent souvent sur la boue visqueuse. Il faut jouer subtilement avec l'accélérateur. Seta est tendu devant la difficulté. Nous

échangeons un regard avec ma sœur, mais ne pipons mot pour ne pas alourdir l'atmosphère. Au bout de vingt minutes, nous voilà sortis d'affaire.

Nous découvrons alors Belo-sur-Mer, village sans eau ni électricité, où sont encore construits à la main les boutres qui desservent la côte du Mozambique. Après avoir déposé nos bagages dans le lodge, nous gagnons la plage et plongeons dans une eau limpide. En regagnant notre chambre, nous croisons des caméléons qui paraissent sur les arbustes entourant le jardin. Le rhum arrangé, servi avant le dîner, a vite fait de dissiper les angoisses accumulées.

Le lendemain, il faut prendre la route, mais sans le convoi protecteur. Nous sommes seuls, car les autres véhicules poursuivent leur chemin vers le nord de l'île. Munis cette fois d'un panier pour le déjeuner, nous traversons le village. L'étendue du marais est là. Nous sentons l'appréhension de Seta, et même la peur. Le 4x4 s'avance sur la vase, dérape, se rétablit. Peut-être cela va-t-il bien se passer ? Petit à petit, nous progressons, au milieu de nulle part. Si jamais nous tombons en panne, comment s'en sortir ? Personne à l'horizon que cette zone hostile.

Nous sommes à mi-chemin, lorsque nous entendons ce que nous craignons plus que tout : les roues patinent dans la boue humide ! Seta s'arrête, passe la marche arrière, puis la première pour essayer de sortir de l'ornière où le 4x4 est immobilisé. Rien à faire ! Le lourd véhicule est prisonnier de la vase. Seta sort du 4x4 et constate avec effroi que les roues sont enfoncées jusqu'à la moitié du moyeu. Nous sommes prisonniers des marais !

Comment allons-nous sortir de là ? L'angoisse monte. Nos visages reflètent notre inquiétude. C'est alors que, surgissant de nulle part, nous voyons s'approcher une nuée de jeunes gens vers notre véhicule immobile. Ils sont une vingtaine à pousser, montent sur la carrosserie et réussissent à sortir le 4x4 de sa gangue de boue. Bien sûr, il a fallu payer ces valeureux dépanneurs, mais sans leur intervention, nous y serions encore !

Arrivé sur la terre ferme, Seta est descendu et a lavé tant bien que mal ses pieds et ses jambes de la boue accumulée, en poussant un grand soupir de soulagement. Et nous aussi. Nous nous en souviendrons longtemps de ce voyage à Belo-sur-Mer !

Danielle Mercier

300 km x 2

La voiture est chargée ; ça y est, les vacances sont terminées. Un dernier resto avec les amis avant de prendre la route. Elsa n'a pas très envie de repartir. Ses amis lui manquent tant là-haut, même si elle se plait dans cette belle capitale. L'heure tourne et il faut y aller. Dernières embrassades... Elsa n'aime pas cette voiture, elle a l'impression d'être dans un aquarium et se sent encore plus petite qu'elle ne l'est ! Lorsqu'elle a pris place sur le siège, la première fois, on aurait dit qu'il allait racler le macadam. Jules était si fier de son achat. Elle est bleu métallisé, petite avec son avant bas et effilé. L'intérieur est en cuir noir et c'est vrai qu'elle en jette ! Jules ne manque pas une occasion de faire vrombir le moteur et de faire un dérapage contrôlé pour impressionner les amis d'Elsa.

Les voilà partis ! La soirée est encore chaude, ils roulent les vitres et le toit ouverts. Ils ont une centaine de kilomètres à faire avant de rattraper la nationale 20. Jules n'est pas trop à son aise sur les départementales, mais c'est le grand bonheur pour Elsa qui laisse porter son regard sur cette campagne et ces villages qu'elle aime tant traverser. Cambes, Gramat, Rocamadour, Martel, Collonges-la-Rouge... Elle en est même avide. Un jour, c'est promis, elle passera son permis et prendra le temps de s'y arrêter. Déjà Brive ! Elle ne connaît cette ville que de nom et sa gare... Un jour, c'est promis !

Elle cherche du regard les panneaux pour la direction de Paris. Faudrait pas qu'ils se trompent, non seulement ça rallongerait le trajet mais ça mettrait aussi Jules de mauvaise humeur. Il lui en faut tellement peu depuis plusieurs mois. La nuit est vraiment tombée. Théo s'est endormi depuis bien

longtemps dans son siège-bébé. Ils referment les vitres et le toit ouvrant ; le bruit de la circulation est gênant. Le trafic est plus dense et certains automobilistes font preuve d'imprudence. Elsa n'est pas rassurée mais fait en sorte de ne pas le montrer à Jules.

Vierzon enfin ! C'est l'autoroute ! Certes, il n'y a rien à voir pour Elsa, mais Jules maîtrise et elle se détend. Elle se détend tellement bien qu'elle s'endort. Après ce qu'il lui semble une éternité, elle se réveille. Elle voit un péage et s'exclame :

- *Ça y est, on est arrivé ?*
- *Ben non, lui répond Jules, nous sommes à Clermont-Ferrand.*
- *A Clermont-Ferrand !!! Mais pourquoi on est à Clermont ?*
- *Ben, c'est l'itinéraire et c'est là qu'habite ma tante !*
- *Heu non pas vraiment, c'est à Orléans !*
- *Mais non, c'est à Clermont-Ferrand !*
- *Je te dis que non, c'est à Orléans !* lui rétorque Elsa, aussi calmement que possible.
- *Tu en es bien sûre ?*
- *Ben oui, je te le jure. Que s'est-il passé ? Nous étions sur la bonne voie, pourtant ; Orléans était après Vierzon.*
- *Ben, j'ai confondu alors.*

Ah ça pour avoir confondu, tu as confondu, pense-t-elle en silence.

- *Tu es redescendu, regarde, nous sommes en Auvergne, tout près des volcans. Tu as fait au moins 300 km en plus. La prochaine fois, fais-ça en plein jour que je m'en mette plein la vue !*
- *Mais tu es vraiment sûre que je me suis trompé ?*
- *Hum hum !*
- *Mais quel con je suis, mais quel con !!!*

Cécilia Capus

Les bouchons et le champagne

C'est un matin d'automne, frais, brumeux, humide. Banal. Les trottoirs luisants, recouverts des feuilles mortes de nos arbres touffus, aujourd'hui tout nus ; il fait sombre.

C'est décidé, je prends ma voiture. Cette traversée des Hauts-de-Seine quasi quotidienne, me donne, il est vrai, beaucoup de peine. Tout l'été, j'ai choisi le vélo, le métro et pour finir mon parcours, le RER A, jusqu'à Nanterre Préfecture. Démarrage de la Mini, mise en route du chauffage puis de la radio. France Musique ? France Culture ? A voir.

Le ronronnement du moteur et la chaleur du radiateur : tout à fait agréables... Il est 9 heures. Je quitte la rue Lasègue, après m'être connectée à l'application Waze qui m'indique le trajet le plus fluide, à savoir le périphérique intérieur jusqu'à la Porte Maillot. Mais ce matin, comme la plupart des autres d'ailleurs, je ne suis pas disposée à emprunter cette voie. La Mini compatit et se dirige avec mon approbation vers Bellevue pour rejoindre, je suppose, les quais de Seine en contrebas de Meudon. Elle connaît le trajet par cœur.

Je peux donc écouter avec attention, Amélie Nothomb, invitée sur France Culture pour évoquer son nouveau roman qui sort dans les jours à venir. Sa voix est douce et perspicace. Je suis bercée par les mots, les rires et les questionnements qu'elle suscite en moi. Il s'agit de Jésus, personnage principal de son nouveau récit, de son enfance et de son attachement singulier à la figure du Christ.

C'est étonnant, car je suis comme elle ; la crucifixion de cet homme me bouleversait, enfant. Je ne pouvais pas rester trop

longtemps dans les églises en présence de ce barbu, les bras écartelés, cloués sur les planches, les pieds meurtris et le sang dégoulinant sur son torse. Je trouvais cela répugnant et ne comprenais pas que le curé, si bienveillant avec ses ouailles, laisse trôner, dans le chœur de la bâtisse, la cruauté humaine, capable d'une telle torture jusqu'à la déchéance de cet être mystérieux.

Toute à mes pensées et réflexions grâce à Amélie, je réalise soudain que je suis à l'arrêt et que je n'avance quasiment plus. Les bouchons ! Ma réunion doit démarrer à 10 heures 30. J'ai prévu large en partant à 9 heures. Le trajet dure en moyenne soixante minutes. Je devrais donc arriver à l'heure. Je n'ai pas encore atteint les quais de Seine, quand une voix m'interpelle, assez brutalement : « *Arrête-toi tout de suite. Cesse de vouloir toujours plus. Tu peux décider maintenant ! – Amélie ??* » Aurait-elle des dons de télépathie ? Il me semble être en totale communication avec elle ce matin. Le flux reprend dans la descente de Brimborion et j'atteins la Seine, quelques minutes après avoir entendu ces étranges paroles... Je me sens tout à fait apaisée et heureuse au bord du fleuve. La brume s'est dissipée et quelques rayons de soleil viennent caresser les flots agités par la rafale matinale. Il fait bon dans l'habitable et Amélie poursuit son interview. La Mini roule au pas, comme à son habitude le matin. Parfaitement.

« *Pourquoi ne ferais-tu pas demi-tour ? Pourquoi n'irais-tu pas ? Tu n'es pas si loin ! C'est possible !* » Apparaît alors devant moi la figure de Jésus. Plus particulièrement, celle de l'église St Joseph, qui, enfant, m'avait impressionnée. Avec son visage penché à gauche quand je lui faisais face, ses yeux ouverts à demi, un léger rictus au coin de la bouche comme pour dire « *Vous y croyez, vous ?* » Je me demandais toujours s'il se moquait de nous ou si cette expression exprimait, au contraire, sa charité, sa bonté.

Les bords de Seine sont de plus en plus chargés. Amélie, émue, révèle des inquiétudes et incompréhensions au sein de sa famille paternelle. C'est là qu'il se passe quelque chose d'incroyable, hors de ma volonté : la Mini, comme possédée, fait demi-tour et nous embarque à contresens. Elle file comme une étoile dans le ciel les soirs de juillet. Où ? Je crois savoir ! Elle est déterminée ; je suis impuissante. Je laisse faire. Amélie évoque alors son amour du champagne. Une coïncidence parfaite : j'ai dans le coffre un carton de douze bouteilles, acheté il y a quelques jours à la foire aux vins et que je n'ai pas pris le temps de décharger.

Nous arrivons Pont de Grenelle, face à la maison de la Radio. Il n'y a plus qu'à traverser la Seine. Action rapidement réalisée. La Mini parvient à se stationner rue Gros. Je ne réfléchis pas. Je lâche le volant, ouvre la portière et me précipite vers le coffre déjà ouvert. Je saisis deux bouteilles et bondis dans le hall de l'établissement. Ma course est particulièrement rapide et l'homme à l'accueil ne parvient pas à me stopper. Je passe le tourniquet du rez-de-chaussée et me dirige vers le studio 104 que connaissent bien les auditeurs de France Culture. Très bien fléché ! Ne pas prendre l'ascenseur et monter les marches jusqu'au second.

J'y suis, le studio 104 me fait face. Je ne sais plus quoi faire mais je ne peux entraver mon énergie, mon envie, mon désir. Je me précipite sur la porte qui ne m'oppose aucune résistance et me trouve face à Amélie, le regard plongé dans le mien, stupéfaite. Puis je ne me souviens plus très bien, les choses s'enchaînent très rapidement. Je débouche le champagne et naturellement Amélie me tend sa tasse. La journaliste, paniquée, me tend tout de même la sienne, tandis

qu'un technicien m'apporte une coupe que je remplis également. Vous ne me croyez pas ? C'est pourtant véridique ! Nous trinquons à Jésus et à notre enfance retrouvée. Le retour n'est pas un trajet banal, puisqu'avant de rejoindre Nanterre Préfecture, je raccompagne Amélie, dans la Mini, à Passy. Avant de me quitter, elle me remercie pour la première « tasse de champagne » de sa vie et me confie le sujet – que je ne révélerai pas ici – de son futur roman.

Je sais que je vais être très en retard à ma réunion, mais j'ai le cœur léger et me dis que, désormais, j'écouterai mes envies autant que ma Mini !

Christine Sonrier

Pas une minute à perdre

18 h 30, je récupère mon fils Tommy chez sa nounou qui, elle aussi, ne supporte pas le moindre retard. Je la respecte pour cela. 20 minutes plus tard, je me gare, toujours à la même place de parking. J'ai 40 minutes pour faire mes courses avant la fermeture de l'hypermarché. Porter le gamin qui met la pièce pour libérer le caddie qui se remplira sous ses yeux. Contenir son excitation, lui donner une occupation. Le plus souvent, je lui passe son propre caddie d'enfant, taille réduite, magnifique invention marketing. Sa mission : « *Tommy, tu t'occupes des fruits* ». Je sais qu'il mettra dedans tout et n'importe quoi. De préférence, ce qui est sucré ou emballé dans du plastique coloré. Mais rien de grave en soi, à peine quelques minutes de perdues. J'observe ma montre, je suis dans les temps. Je connais l'emplacement d'absolument tous les produits qui me permettent de nourrir une famille de trois personnes pour une semaine. J'ai en tête les moyennes de prix, mon budget et les portions à préparer. Je sais ce que je dois faire et quand je dois le faire. Ce que je fais dans la vie ? Je travaille à la RATP, j'optimise les trajets de la ligne 4. Oui, ça ne s'invente pas !

Les fruits et légumes, c'est fait (augmentation du prix du melon). La viande, les produits laitiers, pas de problème. Biscuits apéritifs (mon stock a diminué de 15 %). Coup d'œil à ma droite, Tommy s'amuse mais ne fait pas de dégâts. Plutôt sage, le gamin. Il me regarde, comme à son habitude, et tente de m'imiter. Il observe mes mains, fermement posées sur le caddie, et tente de négocier, comme moi, le virage du rayon surgelés vers le rayon des produits ménagers. Il donne le meilleur de lui-même. C'est bien le fils à son père. Mais il lui manque encore l'expérience. Je manque d'humilité,

certes, mais il faut le dire : je pense maîtriser la conduite de caddie comme personne. Je ne fais qu'un avec le chariot et je sais correctement me positionner, tout en répartissant le poids des victuailles.

Dernière ligne droite, la ruée vers la caisse. Un coup d'œil à ma montre : j'ai 4 minutes et 30 secondes d'avance sur mon meilleur temps. Tommy est tout rouge, mais il tient bon. Et puis, je ne saurais vous dire. Ne me demandez pas comment ni pourquoi, mais quatre caddies se sont positionnés devant moi avant que je m'engage dans la ligne de caisses. Tommy scrute mon visage. Oui, papa est un peu fâché. Mais j'en ai vu d'autres et j'ai un peu d'avance.

Le caissier, aussi blasé que moi, accueille cette queue spontanée d'un soupir qui dure certainement une bonne dizaine de secondes. Ne voulant point perdre du temps, je commence à trier le petit caddie de mon fils. Il y a bien des fruits, au milieu des sucettes et des Kinder. Il tente de négocier, je lui laisse les fraises Tagada. Gagnant-gagnant. Devant nous, pas grand-chose. Quelqu'un a décidé de payer un caddie entier avec des pièces. Puis une autre personne s'évertue à tout régler à coup de bons de fidélité aux dates dépassées.

J'ai 3 minutes de retard et la moutarde qui me monte au nez. Tommy tire sur mon anorak. Pour s'accrocher ou me contenir, je ne sais pas trop. Une voix timide derrière moi, un « excusez-moi » étouffé. Un ado, écouteurs sur les oreilles, me demande s'il peut passer. Il n'a que deux bouteilles de soda. Je me retourne, il y a encore trois personnes. Je pèse le pour et le contre et décide, dans ma grande mansuétude, de le laisser passer. J'ai 5 minutes de retard.

Puis l'attente, terrible attente, et ce stress que je garde en moi au moment où cette dame se met à discutailler de la pluie et du beau temps avec la caissière. Enfin, mon tour. Je trie, j'optimise. Tout est sur le tapis en moins de 42 secondes, j'ai déjà compté et préparé la monnaie, au centime près. Je quitte l'hypermarché en accusant un retard de 9 minutes 28 secondes.

Le parking s'ouvre devant nous et je peine à cacher mon énervement. Puis, Tommy s'adresse à moi : « *Papa, pourquoi quand on est grand, on doit courir ?* » Ce genre de questions qui me laissent bien couillon, pardonnez mon langage. Je regarde ses petits yeux, ses joues rougies par l'effort. Je cherche les mots, mais absolument rien ne me vient à l'esprit. Alors je lâche prise. Je demande à mon fils s'il veut faire la course. Il ouvre la bouche de surprise et je lui montre : « *À vos marques, prêts, partez !* » La prise d'élan, le saut sur le rebord du caddie et la glissade maîtrisée. Il m'imité, avec son petit chariot. Je m'apprête à regarder ma montre quand soudain son rire me prend de court. Nous avons tourné, encore et encore, autour du parking. Peut-être 10 ou 15 tours, à faire la course, mais pour rire cette fois, et sans colère, sans contrariété.

J'ai 68 minutes de retard mais, étonnamment, tout va bien.

Maximilien Petit

Noël avant l'heure

Paris. Boulevard Haussmann. Je suis si impatiente de découvrir les vitrines des Grands Magasins. Maman m'a dit que, peut-être, je verrais même le Père Noël !

Quand nous sortons du métro Auber, le trottoir est noir de monde. « *Paardon, paaaardon* », ne cesse de répéter Maman pour nous frayer un chemin à travers la foule. Je lui serre la main de crainte de la perdre. Ça y est, j'ai le nez collé à la première vitrine. Waouh ! Le Pôle Nord avec des ours blancs, des rennes et des otaries en peluche qui descendent des toboggans. J'adore l'école des esquimaux : c'est un igloo !

La vitrine suivante, Maman m'explique que c'est Paris, tout en Lego. La Seine est encombrée de bateaux-mouches et de péniches. L'obélisque de la Place de la Concorde doit avoir le tournis avec toutes ces voitures, ces bus, vélos et trottinettes qui l'encerclent. Oh... tout s'arrête ! J'entends les sirènes de police et de pompiers. Pin-pon pin-pon... C'est dingue, tous ces hélicoptères qui vont vers la Tour Eiffel.

Maman m'entraîne de vitrine en vitrine. « *C'est la dernière, ma chérie !* » Je n'en crois pas mes yeux, c'est la plus belle, elle est fé-é-rique. C'est un château de princesse, tout blanc, avec plein de paillettes ! Dans une grande salle pleine de miroirs et de chandeliers, des poupées en tutu rose valsent avec des cavaliers en uniformes brodés d'or. La musique s'arrête. Le Roi et la Reine entrent, majestueux. Puis, le décor tourne. On les retrouve prêts à dîner avec de la vaisselle en porcelaine et des verres en cristal. J'aimerais tant jouer à la dînette avec eux. « *Allez, viens, ma puce ! – Attends, attends, Maman, tu vois cette poupée aux cheveux rouges, c'est celle-là que je voudrais pour Noël !* »

Maman m'emmène à l'intérieur du magasin où trône fièrement un gigantesque sapin rouge, illuminé de mille guirlandes électriques et décoré de boules givrées de toutes les tailles. Nous voilà arrivées à l'ascenseur. La porte s'ouvre. Plein de monde sort avec des grands sacs qui débordent de cadeaux. C'est à notre tour d'y monter. « *Mets-toi dans le coin, au fond !* », me dit Maman. J'obéis. Plus les gens rentrent, plus j'ai l'impression qu'ils vont m'écraser. Ouf, la porte se referme. « *Premier étage – Rayon Femmes* », annonce le haut-parleur. « *Deuxième étage Rayon Hommes... Troisième étage... Quatrième... – Dis, Maman, on est bientôt arrivées ? – Oui, les jouets sont au prochain é...* » Maman n'a pas le temps de finir sa phrase qu'un bruit métallique nous transperce les oreilles. Une alarme se déclenche. Nous voilà bloquées, juste à quelques centimètres du cinquième étage. Je n'en peux plus d'être coincée entre Maman et ce monsieur qui n'arrête pas d'embrasser sa copine. J'ai de plus en plus chaud avec ma doudoune. « *Maman, j'ai peur, j'étouffe ! En plus, j'ai envie de faire pipi – Patience, ma chérie, on va nous ouvrir !* » La lumière s'éteint, puis se rallume. Une dame du magasin essaie de nous rassurer en parlant à travers la porte fermée. « *Les secours arrivent, restez calmes !* » On est tous prisonniers de l'ascenseur. Je pense en moi-même « *pour combien de temps encore ?* »

« *Maman, Maman, j'ai...* » C'est alors que le molosse avec moustache qui est monté au quatrième étage se tourne vers Maman. « *Vous voulez que j'aide votre fille à sortir ?* » Il écarte les deux portes qui se bloquent entrouvertes. Ses grosses mains pleines de bagues et de tatouages me saisissent par la taille. Il me hisse jusqu'à l'ouverture, malgré l'interdiction de la dame du magasin. Je me glisse au dehors.

Une vendeuse m'attrape la main et m'emmène en toute hâte aux toilettes. Aaaaah, ça va mieux. « *Viens, on va aller attendre ta Maman dans la maison de Hansel et Gretel* » C'est maaaaagique, cet endroit pour moi toute seule ! Il y a des montagnes de gâteaux en pain d'épices, des bocaux remplis de guimauves et de sucettes, une fontaine en chocolat et plein d'autres bonbons. « *Ta Maman va bientôt arriver. Régale-toi !* » Sans Maman, j'ai plutôt peur et suis au bord des larmes. Mais je me dis que le temps passera peut-être plus vite si je goûte ces sucreries. J'en ai à peine mangé quelques-unes que la porte s'ouvre.

C'est le Père Noël qui entre ! Je rêve ! « *Bonjour, mon enfant. Comment t'appelles-tu ? – Marie – Tu es bien gentille, j'ai une surprise pour toi. Tire le rideau rouge – Maman !* » Je la serre fort dans mes bras, trop heureuse de la retrouver. On se fait mille bisous. « *Petite Marie, j'ai une autre surprise pour toi. Joyeux Noël !* », dit le Père Noël en me tendant un paquet emballé dans du papier bleu nuit, plein d'étoiles. « *Allez, ouvre ton cadeau, ma chérie !* » Je défais le ruban et déchire le papier. « *Maman, c'est exactement la poupée que je voulais. Elle est trop belle ! Merciiii, Père Noël !* »

Depuis ce jour, pour moi, ascenseur rime avec bonheur !

Annie Lamiral

Paris vaut bien un caddie

Non, mais j'y crois pas, Paris, la plus belle ville du monde ?! Avec ces endroits qui puent, les poubelles qui débordent dans la rue, du bruit, des gens partout ; ils ne marchent pas, ils courent ! Pour aller où ? Direction le métro...

Bon, allez, va pour le métro ! Debout sur les marches qui descendent vers la station de métro, j'ai peur qu'ils ne me voient pas ; à gauche... non là, à droite ! Je ferme les yeux, un pigeon passe. Je les rouvre deux minutes plus tard (eh oui, deux minutes, c'est un peu long), bien décidé à ne pas me laisser happer par cette horde d'êtres humains. Je continue ma descente et me sens léger, léger, léger... Mais où est passée ma sacoche ? Tête à droite, tête à gauche, personne de suspect ou plutôt tous suspects !

Bonjour les débuts de vacances ! A me sentir observé, je rase les murs pour m'engouffrer dans cette fichue rame de métro. La sueur coule sur mon visage, les publicités me sourient lorsqu'une vieille dame m'écrase le pied avec son caddie. Déjà bien énervé, je descends illico presto à la station Tulipe ; enfin tulipe, tulipe, c'est vite dit quand même hein... Me voilà coincé dans une station peinturlurée de gris, avec pour seule âme existante un accordéoniste. « *T'es d'où ?* », me demande-t-il.

Un peu inquiet, je remonte dans la rame de métro pour aller au bout de cette ligne bien triste... Quand soudain, deux hommes surgissent de nulle part, plaquent au sol sans ménagement la mamie avec son caddie. La mamie s'appelle... Raymond ! Et alors que je détaille les poils de ses

jambes, l'un des deux hommes, qui est en fait un flic, sort ma sacoche du caddie !

Je descends du métro et remonte à toute vitesse vers la rue. Aaaaah, le bol d'air immense, il pleut mais je m'en fous pas mal, je suis SOU-LA-GÉ !

Merci les flics, merci Paris !

Alexandre Perrot

Funambule

Refaire le chemin inverse du début de soirée.
Il ne lui paraissait pas si long.
Les minutes s'égrènent.
Les secondes s'enchaînent.
Il ne reste plus que cinq minutes.
Il va falloir se mettre à courir.

Le temps a pris une autre couleur.
Le temps a un autre tempo.
Il double un couple pour qui le temps s'est arrêté.
Il va falloir accélérer.
Il ne reste plus que trois minutes.
La ville lumière semble se vider de ces humains à pied.
Il sera bien assez tôt pour repenser à la soirée !
Courir, courir et surtout ne pas s'arrêter.
Il sent progressivement le sang à ses tempes monter.
C'est le prix à payer pour avoir voulu jusqu'au bout
Prolonger la soirée.

Deux minutes.
Dévaler à toute vitesse les interminables escaliers.
Sentir cette odeur infâme l'envelopper.
Quelle que soit l'heure, il ne s'y fera jamais.
Il entend sans le voir arriver
Le crissement des rails et du fer.
Le voilà sur le quai.
Il court, il court.
Ça y est, il y est.
Il est dans le dernier RER !

Sièges bleus, sièges rouges.
Il a le choix pour s'installer.
Le début de nuit a fait son effet.
En face de lui, une femme, regard dans le vague.
Imprégnée de pensées dont il ne peut saisir la portée.
Plus loin, deux ados qui scannent les sorties, les entrées.

C'est l'heure cendrillon, où après l'espoir d'une soirée
Chargée de promesses et de défis
Tombent les barrières et percent les émotions.
Il aime ces doux moments où flottent les différentes folies
Qu'il se plaît à observer.
Il aime cette folie funambule qui oscille entre rêve et réalité.

C'est l'heure où éclosent les regards, fenêtres ouvertes
Sur des vies qu'on n'aurait pas soupçonnées.
Ces vies sortant de l'indifférence et du tumulte
Pour qui sait s'attarder.

C'est l'heure de toutes les possibilités où sa vie
Du bon ou du mauvais côté peut basculer.
C'est l'heure où la nuit peut te donner l'illusion
D'une nouvelle identité.

Un regard le sort de ses pensées.
Une jeune femme, brune et sombre le dévisageait.
Attraction magnétique.
Le temps s'est arrêté.
Une sonnerie retentit comme un déclic.

Pour le meilleur ou pour le pire
Il a raté son arrêt.

Anne Berthelot

Viva Mexico !

Après quelques périples sur le vieux continent, le monde entier m'ouvrait les bras. Pour choisir mon prochain voyage, je fis tourner le globe terrestre lumineux de ma chambre, à la manière d'un nouveau millionnaire, les yeux bandés et le doigt prêt à ralentir le tourbillon de la sphère. Le destin jeta son dévolu sur le Mexique.

J'avais toujours rêvé de rencontrer un beau Mariachi, de me laisser bercer au rythme des trompettes et des violons, de boire du Mezcal et de chevaucher à la manière des charros, ces cow-boys mexicains du début du siècle.

A 22 ans, on aime faire la fête.

Fraîchement débarquée à Mexico City, je passe les premiers jours à accumuler les visites de musées, de temples, d'églises et de fresques de Diego Rivera. De petits trajets me permettent de visiter encore quelques vestiges toltèques ou peut-être olmèques ! J'accumule un maximum de noms de lieux, d'anecdotes et de dates historiques pour justifier le pécule offert par mes parents. De Teotihuacán, en passant par le musée d'anthropologie, j'aurai suffisamment d'éléments pour briller lors des dîners dominicaux à mon retour.

Prochain arrêt : Cancun, les musiques latines, les boîtes de nuits, les supermarchés et les fast-food. Enfin Cancun ! Cancun, ça se mérite, alors je prends la décision de ne pas perdre une minute et de voyager de nuit pour arriver au plus vite dans l'antre de la fête.

A 22 ans, on n'a pas le temps.

J'arrive à la gare routière à 19 heures 30, le bus climatisé et tout équipé prendra la route à 20 heures avec une heure d'arrivée prévue à 7 heures 10. Je ne pressens aucun danger, jusqu'au moment où le chauffeur prend la parole via un microphone grésillant pour nous rassurer. Il nous explique qu'il est en liaison radio constante avec la police et que, si une manifestation vient à éclater, le bus sera stoppé immédiatement. Nous rassurer ? Une manifestation ? Un backpacker hispanophone qui a pris le temps de lire le Lonely Planet®, m'explique que la région du Chiapas est réputée dangereuse et que les enlèvements y sont fréquents.

A 22 ans, on a de l'espoir.

Je suis convaincue d'arriver à bon port à 7 heures 10, mais l'histoire n'en a pas décidé ainsi. Après quatre heures de route, nous voilà stoppés aux abords d'une station-service, à minuit passé, sans délai de résolution.

A 22 ans, on s'ennuie vite.

Après avoir écouté ma playlist musicale deux fois et préparé mon arrivée à Cancun, je m'ennuie mais je suis confiante. Nous allons vite reprendre la route ! Les secondes passent, les minutes s'égrènent et les heures sont interminables. Je suis assise sur le rebord d'un trottoir, face à l'épicerie déserte de la station-service ; la majorité de mes compagnons d'infortune dort à poings fermés dans l'autocar. Moi, je compte les carreaux de carrelage de la façade. Un homme s'approche de moi, il parle anglais, il est jeune et vit à New York. Au premier abord, il est quelconque ; pourtant notre discussion va totalement transformer la suite de mon voyage. C'est un optimiste, qui croit en ses rêves et aux belles choses. Il aime la musique, il adore le cinéma. C'est ce type de personne qui

vous contamine de son aura bienveillante, sans rien demander en retour. Un cadeau du ciel, un humain qui m'a rappelé de me nourrir des autres, d'apprendre à écouter et partager. Après plusieurs heures de discussion, naviguant d'un sujet à l'autre et le temps semblant s'être arrêté, nous nous sommes salués chaleureusement. Le bus est reparti et je ne l'ai plus jamais revu !

A 22 ans, on écoute.

A 22 ans, on change de direction sans réfléchir.

Alors croyez-le ou non, je ne suis jamais allé à Cancun. J'ai bifurqué, fait de belles rencontres, dormi à la belle étoile dans des hamacs, dansé au rythme des orchestres de Mérida. Je n'ai jamais revu mon John Doe, tel un mirage ou un nuage de fumée, je n'ai jamais recroisé sa route. Je ne pourrais pas le décrire, pourtant il a influencé quelques-uns de mes choix. Il a été mis là, sur ma route. Par qui ? Pourquoi ?

A 22 ans, on vit l'instant présent.

Kawtar Mezzi

L'Intrépide

C'est parti ! Mon rêve de faire de la voile, c'est aujourd'hui ! Nous arrivons au port, descendons sur le quai que nous longeons jusqu'à un voilier tout blanc, avec un nom écrit en rouge « L'Intrépide ».

Le skipper nous attend, debout sur le pont, ses deux poings sur les hanches, habillé en typique marin : maillot rayé et pantalon bleu marine. L'équipage se forme avec l'arrivée de deux autres personnes. Nous serons donc cinq à bord : Véronique, Christelle, Daniel - mon ami, le skipper et moi. Quatre novices, dont trois femmes, mais prêts à en découdre avec la mer !

Présentations faites, nous embarquons et nous installons pour une explication du vocabulaire marin, apprendre à faire le point sur une carte et des manœuvres que nous aurons à faire. Nous sortons du port au moteur comme il se doit, loi maritime.

Arrivés en mer, nous pouvons monter les voiles et commencer à naviguer sur les flots, la mer est belle - pas trop de vagues - et le vent nous est favorable pour nous mesurer à ses fameuses manœuvres : abattre ou affaler les voiles, virer de bord, tenir la barre pour border les voiles, faire des ris pour ralentir, etc. Mais s'asseoir sur le bord de la coque, les jambes hors du pont, se tenant au bastingage pour faire balancier quand le bateau est prêt à chavirer, le vent battant notre visage, cette sensation de liberté reste pour moi le meilleur moment !

Nous avions prévu barbecue avec saucisses et merguez pour le repas. Surprise du skipper : on ne fait pas de feu sur un voilier !! Nous n'avons rien d'autre à manger, alors il faut trouver une solution. Notre skipper prend la décision de faire

une halte sur une des nombreuses petites îles désertes de la côte bretonne. Nous débarquons avec notre matériel et passons un merveilleux moment ; c'est un peu comme un rêve, nous sommes des Robinson le temps d'un repas ! Bientôt, il faut repartir. Le vent est tombé et, même en tirant des bords, le retour nous paraît un peu long et très fatigant pour mon ami. Il est le seul homme à la manœuvre des écoutes, le skipper étant à la barre, et décide de mettre le moteur pour le retour au port.

Le skipper toujours à la barre, avec le ronron du moteur, nous discutons de nos sensations et plaisantons sur nos maladresses du jour : « *J'ai cru mourir de peur sur l'annexe pour aller sur l'île... Tu te rappelles quand la mouette est venue voler les saucisses, elle n'avait vraiment pas peur de nous !* » Le pont se remplit de nos fous rires.

Le port est en vue ; c'est l'accostage et amarrage du voilier. Quand nous posons le pied au sol, une drôle d'impression se fait sentir. Nous avons, pour la première fois de notre vie, le mal de terre !

Francine Delagneau

On ne me la fait pas !

J'arrive à Paris par le train, gare de Lyon. Les vacances sont terminées. Je décide de prendre un taxi pour rentrer à Bagneux dans le 92. Je regarde le paysage... enfin, si je puis dire !

Nous sommes à la hauteur de la fabrique des Gobelins quand soudain le taxi fait demi-tour. Je lui en demande la raison : « *C'est pour prendre le périphérique* », me répond-il, alors qu'il peut très bien remonter les Gobelins, puis l'avenue d'Italie. Et non se diriger vers la gare d'Austerlitz. Comme il persiste dans sa décision, je lui dis que je ne paierai pas et lui demande de m'amener au... commissariat. Je ne sais pas pourquoi ; il n'a jamais voulu !

Alors, j'ai failli repartir en vacances car le taxi me ramène... à la gare de Lyon !! Le chauffeur n'a pas arrêté de grommeler tout seul : une course de perdue, du temps de perdu, etc.

La morale dans tout cela, c'est que j'ai quand même payé le taxi. Non, non, pas celui-là, un autre... On ne me la fait pas, à moi !

Michel Crenon

Qui est aux commandes ?

Soudain, un mouvement inattendu détourna mon regard. Dans le ciel étoilé, un reflet venait de scintiller plus fort encore. Mes pupilles devinaient un objet anthracite lustré par le clair de lune. Ebloui, je clignais des yeux à plusieurs reprises et marquais ma stupéfaction par un sursaut incontrôlable. Je reculais d'un pas afin d'accommoder ma vue et distinguais un objet de forme ovoïde décrivant des déplacements inhabituels. S'agissait-il d'une manifestation divine ? D'un phénomène naturel encore inexpliqué ? On ne sait pas tout ! Le doute s'installait dans mon esprit, mais je finis par admettre rapidement qu'un objet volant non identifié venait de perturber la tranquille et glaciale obscurité d'une nuit d'hiver. L'engin faisait des mouvements ascensionnels avant de tenir un cap. Soudain, il vira de bord puis effectua des plongées de plus en plus rapides. Ses prouesses dans le ciel m'impressionnaient et je poussais des « Ouah ! » admiratifs. J'estimais sa position à une centaine de mètres. Dans un souffle fabuleux, cet habitacle, fait d'un alliage étrange incrusté de métal doré, laissait derrière lui des poussières de particules. Il s'était rapproché et je percevais beaucoup plus nettement les contours profilés de l'appareil. De forme ovoïde, il avait les dimensions d'un minibus. Il possédait des antennes et je distinguais des hublots. Des flammes s'échappaient des réacteurs situés à l'arrière du vaisseau. Il y avait certainement de la place pour un voyageur supplémentaire. Une idée saugrenue me vint alors. Je tendis le bras, fermai quatre doigts et levai le pouce pour qu'il me prenne en stop. Après tout, il pouvait certainement me faire visiter quelques planètes ! L'OVNI venait de détecter le signal. Il modifia sa trajectoire et en un éclair, il transperça le ciel. Il parcourut les quelques mètres qui nous séparaient,

avant de se maintenir en vol stationnaire au-dessus de moi. Des projecteurs, situés sous l'appareil, illuminèrent le sol. Le gémissement des propulseurs diminuait d'intensité. Un souffle glacé cingla mon visage, tandis que le vaisseau venu de l'espace se posait en douceur. Des fumerolles de vapeur s'échappaient de sa surface.

J'ouvris les yeux, plus grands encore, tremblant d'excitation et de surprise. Derrière la vitre du hublot, je devinais le visage de l'extra-terrestre. Il me ressemblait comme deux gouttes d'eau. J'étais stupéfié. Comment pouvais-je être aux commandes de cet engin ??? L'autre Laurent lâcha le volant et me fit un signe de la main. Il me reconnaissait, lui aussi ! Il me sourit. Il avait relevé la visière de son casque profilé, garni d'un micro minuscule. La porte coulisssa automatiquement et il insista pour que je prenne place à ses côtés.

- *Quelle surprise ! Bonjour Laurent, dis-je. J'avais l'espoir qu'il comprenne le français et avais prononcé instinctivement mon prénom à la vue de son visage. Une bonne entrée en matière ?*

- *Bonjour Laurent*, me répondit Laurent-bis dans un français impeccable.

- *Qui es-tu ?* demandais-je à ma réplique.

Laurent-bis continuait de sourire et sans me répondre, m'invita à monter à bord. J'acceptai son invitation, impatient d'en savoir davantage. J'avais un frère jumeau qui voyageait dans l'espace ! J'étais curieux de faire sa connaissance. Sur le tableau de bord, des échos-radars se répondaient et des écrans renvoyaient des images infrarouges de l'espace aérien. Il m'expliqua qu'il venait de la planète verte. Une planète habitable comme la nôtre, voisine de notre système solaire.

- *Sur la planète verte, me dit-il, chacun trouve son double, son autre soi. Mais ton autre toi-même a deux siècles d'avance. C'est l'espace-temps qui nous sépare.* Il ajouta que, sur la planète des doubles, on trouvait des molécules et des gaz offrant des possibilités réactionnelles non compréhensibles pour les terriens « premier modèle ». Puis, il m'expliqua que son appareil se déplaçait grâce à un système de propulsion nucléaire. Et, d'après lui, mon cerveau n'était pas en mesure de comprendre le modèle de ces réactions électronico-moléculaires.

J'aurai dû ressentir une certaine appréhension mais, étonnamment, j'étais enthousiaste à l'idée de voyager à bord de cet engin, dont je ne connaissais pas l'existence il y a encore quelques minutes. J'avais déjà pris l'avion et traversé quelques trous d'air, tout au plus ! Et là, je m'imaginais déjà en orbite autour de notre planète bleue ! Je me voyais approchant Saturne et Jupiter, traversant le système solaire en quelques heures comme on traverse la France. Découvrir les terriens seconde version sur la planète verte et rattraper deux siècles d'inventions : incroyable !

- *Rassure-moi Laurent, lui dis-je, tu as bien l'intention de m'emmener, n'est-ce pas ?*

- *Hors de question ! répondit-il froidement. La science a ses limites et l'homme aussi. Pour effectuer ce voyage, une programmation initiale de l'ordinateur de bord a eu lieu sur la planète verte. C'est un contrôle assisté qui régule, depuis la base, les changements de pression et les variations moléculaires qui se produisent pendant la traversée du système solaire. Le problème se poserait au moment de ta sortie de l'atmosphère de la terre car, dans la base de données de cet ordinateur, on trouve uniquement le génome du commandant de bord de l'appareil, le mien. Il confondrait*

nos deux patrimoines génétiques. Pour lui, je serais tout simplement devant un miroir. La conséquence immédiate est qu'il nous réunirait en un seul corps. Laurent + Laurent-bis donnerait Laurent super-bis ! Un être animé par deux voix intérieures. Deux voix qui se répondraient dans un même corps : je crois que ce serait difficilement supportable ! Je t'apprécie beaucoup, mais pas au point d'habiter le même corps que toi... J'ai besoin d'espace, on serait un peu à l'étroit !

- Pourtant, lui dis-je, je crois que nos deux esprits réunis auraient beaucoup à y gagner. Nous avons deux siècles d'écart et les expériences de la vie qui ont forgé nos caractères ne sont pas les mêmes. Nos deux points de vue auraient à se confronter en permanence : préalable nécessaire à la prise de décision. Nos choix seraient plus judicieux ! Tu comblerais mes lacunes et réciproquement. Pendant que l'un de nous orienterait sa réflexion dans un sens, l'autre expérimenterait d'autres pistes. Ainsi, nous n'aurions plus qu'à réunir nos investigations et nous serions assurément plus perspicace. Plus confiants, on s'encouragerait et on conviendrait de la prise de parole de l'un ou de l'autre, suivant son état de forme ou la maîtrise du sujet à aborder.

- Peut-être, mais il en est hors de question ! insista-t-il. Je connais mes humeurs et je redoute les tiennes. Supporter la promiscuité d'un esprit, sans pouvoir s'en détacher, c'est se condamner à la folie ! Et ce serait renoncer à une composante essentielle de notre caractère à tous les deux ; nous sommes deux êtres solitaires et les siècles n'y changent rien !

- Moi, dis-je, je suis heureux d'avoir trouvé un frère. Même dans mes rêves les plus fous, je ne l'aurais jamais imaginé. Je ne veux plus te quitter. Je veux pouvoir traverser la vie et

ses épreuves à tes côtés. Je veux rattraper le temps perdu et te parler comme on parle à un frère.

- Tu as raison, on est fait pour s'entendre, continua-t-il. On vient à peine de se rencontrer, mais je t'apprécie déjà beaucoup. Je vais te faire une confidence. Je suis en mission de reconnaissance sur la planète Terre. Tous les agents envoyés précédemment ont rencontré leur jumeau. Naturellement, nous n'échappons pas à la règle. Quelques terriens sont déjà dans la confidence et chargés de maintenir le secret. Même si ma présence n'est pas visible des autres, notre relation, ainsi que l'existence de la planète verte, doivent rester secrètes.

- Motus et bouche cousue ! m'écriais-je enthousiaste. J'étais désormais moi aussi dans la confidence. Un terrien mais déjà, avec des connaissances plus avancées que mes congénères. Je sentais mon cœur chavirer. Certes, je devais garder le secret mais je me sentais comme investi d'une mission. J'insistais immédiatement auprès de mon double pour participer à sa mission de reconnaissance.

- D'accord, me dit-il, je te propose un petit baptême de l'air. Tu vas m'accompagner sur une partie de ma mission. Evidemment, nous ne sortirons pas de l'atmosphère terrestre. Enfile une combinaison, il doit y avoir un deuxième casque à l'arrière.

Je montais à l'intérieur du « véhicule » et lui fis une accolade. Je le remerciais, nous devenions complices. J'étais heureux et fier de la confiance qu'il me portait. Il comprenait mon insistance et acceptait de m'emmener avec lui. L'expédition me rendait nerveux, mais je me gardais bien de lui avouer. Je franchis une porte coulissante et me retrouvai dans un salon dressing muni de banquettes. J'y enfilais la combinaison de co-pilote. Un mini bar était à disposition, je me servis un petit

remontant pour me donner du courage, avant de rejoindre Laurent-bis. Assis à ses côtés, j'entendis sa voix résonner dans mon casque.

- *Voici le logiciel qui permet de piloter l'appareil*, me dit-il. Il commença par tapoter sur un clavier en me détaillant le programme qu'il s'apprêtait à ajouter au plan de vol initial. Il souhaitait me faire découvrir l'atmosphère terrestre et m'initier au pilotage. Il modifia les paramètres de conduite, m'assurant que, pour le premier essai, il me confierait les commandes aérodynamiques. Il bascula alors plusieurs manettes, puis pressa méthodiquement quelques boutons. Des cadrans et des témoins illuminèrent aussitôt le revêtement de l'habitacle. Nos ombres mélangées furent immédiatement projetées. Comme sur un écran, nos silhouettes grossies et déformées se mêlaient, prêtes à affronter tous les dangers. Nos corps, inscrits dans des sièges ergonomiques, prenaient leur envol vers le ciel. Les propulseurs décuplèrent leur puissance et les aiguilles des baromètres oscillèrent brutalement. Une poussée formidable nous entraîna dans les airs. Un tourbillon électrostatique envahit mon esprit ; j'étais aux commandes d'un OVNI !

Après une puissante accélération, le vaisseau finit par atteindre sa vitesse de croisière : 1000 km/heure. Laurent-bis voulut me familiariser avec les possibilités de l'appareil. Nous virâmes soudainement à tribord avant d'effectuer un looping. Mon estomac fut brusquement soulevé et au moment où nous tombâmes à pic, j'eus le souffle coupé ! Ma cage thoracique compressée me fit grimacer. Mes jambes, plus légères, semblaient vouloir se détacher du reste de mon corps et mes bras tremblaient. J'étais au bord de l'évanouissement lorsque le pilote stoppa ses manœuvres aériennes. L'altimètre indiquait 42,25 kilomètres et Laurent-bis reprit la parole.

- *Détends-toi ! Tu vas prendre l'habitude. Les sensations des premiers vols sont assez désagréables mais, après, on n'y*

pense plus. Sur la planète verte, il faut passer des tests sportifs pour obtenir le permis. Une bonne condition physique est nécessaire, cela paraît logique. Tu dois certainement être anxieux. Tiens, prends un petit remontant, il y a tout ce qui faut dans le living à l'arrière !

Nous étions dans la stratosphère. C'était la zone que Laurent-bis avait choisi et il s'en expliqua. Sa mission consistait à mettre en pratique un programme de recherche élaborée sur sa planète. Il devait effectuer des relevés moléculaires, procéder à des analyses et étudier tous les composants ainsi que les polluants. En effet, un rayonnement particulier émis grâce à des technologies avancées était en mesure de régénérer les couches où l'ozone avait disparu. Avant son application à grande échelle, il était chargé d'émettre les premiers rayonnements.

Je me remettais de mes émotions et comprenais tout à coup les enjeux importants de cette mission. Plusieurs heures s'étaient écoulées, je m'exerçais au pilotage et me sentais de plus en plus à l'aise. Mes appréhensions avaient disparu. Grâce à ses conseils, le logiciel n'eut bientôt plus de secret pour moi. Mon double me félicita et me confia le rôle de commandant de bord pour le chemin du retour. J'avais toute sa confiance, nous devenions un vrai binôme, deux complices inséparables...

Laurent-bis ouvrit les yeux. Il venait de se réveiller et releva brusquement son buste à l'aide de ses coudes. Il réalisa qu'il se trouvait dans la capsule de secours. Elle permettait aux passagers d'être éjectés de l'appareil en cas d'urgence. Il retrouva peu à peu ses esprits et rassembla ses souvenirs. Des flashes lui revenaient. Il avait pris congé de son frère terrien, lui laissant les commandes de l'appareil, puis avait repris ses travaux. Il se souvint qu'après quelques minutes, il avait

ressenti des étourdissements. Il avait alors voulu se lever de son siège, mais ses jambes n'avaient pas pu supporter le poids de son corps. Il s'était écroulé et un profond sommeil l'avait submergé. Il se rappela que les résultats obtenus sur l'atmosphère par ce rayonnement novateur étaient très encourageants. Laurent « premier modèle » avait insisté pour fêter ses découvertes extraordinaires. Il continua de rassembler ses souvenirs et se remémora Laurent lui servant un petit remontant avant de prendre le départ. Il le suspectait d'y avoir ajouté des somnifères. Son jumeau l'avait trahi ! Il n'était plus maître à bord et envisagea sa nouvelle situation. Loin de sa planète, il allait devoir rejoindre les terriens et leurs deux siècles de retard. Qu'allait-il advenir de ses travaux sur la couche d'ozone ? Il s'inquiétait et faillit perdre son sang-froid. Il prit conscience qu'il était condamné à errer, invisible parmi les humains aux mœurs passéistes. Il se fit à l'idée qu'il devrait accepter sa nouvelle condition et oublier son passé. Il reprit en main la commande de la capsule de secours, quand un message apparut sur son écran.

Très cher double,

Tu dois certainement me haïr de t'avoir à ce point trahi. J'ai abusé de ta confiance. Mais j'étais obligé, tu ne m'aurais jamais donné ton consentement. J'espère qu'après avoir lu ce message, tu comprendras et tu m'attendras. A l'heure qu'il est, je suis déjà à des millions de kilomètres de la terre. Le vaisseau a connu quelques avaries mais il file en direction de la planète verte. Le voyage ne se fait pas sans heurts. J'ai traversé une zone de forte perturbation et des vents cosmiques ont fait tanguer l'appareil. Il a dévié de sa trajectoire et j'ai perdu momentanément son contrôle. Des vents solaires ont aussi endommagé un réacteur. A la dérive, le bâtiment s'est finalement mis en orbite autour d'un satellite de Jupiter. Les pluies de météorites y sont fréquentes. J'ai dû slalomer en manuel, me faisant au passage quelques

sueurs froides. Heureusement, grâce aux tutoriels techniques, j'ai pu effectuer les réparations. Je réinitialise à l'instant le plan de vol et d'après les cadrans, je toucherai au but dans deux ans. Je pourrai alors faire des clichés de ta merveilleuse planète et les rapporter aux terriens. Je leur demanderai alors de faire parvenir une sonde jusqu'aux doubles pour qu'ils puissent entrer en communication avec eux. Il faut aller vite ; la couche d'ozone ne peut pas attendre deux siècles !!!

A nos retrouvailles,

Laurent Delhaye

Fin de semaine

« *A plus ! On se voit la semaine prochaine !* » Il faut absolument que je chope ce métro, je cours, je m'active. Si je le loupe, Mamour va m'en vouloir encore une fois, je vais avoir le droit à une sacrée scène ! Pass validé, ouverture des portes, PAF ! Encore dans ma face, c'est pas vrai, j'ai vraiment la poisse, toujours la même en plus ! J'entends le bip, vite, finalement, je suis obligé de courir, pourvu que je le ne rate pas, retenez-moi la porte, merde ! un peu de solidarité ! Ouf, je réussis à monter in extremis. Je me demande si le chauffeur n'est pas le pote de Matthieu que vu à cette soirée dans le 13ème, il était trop cool, c'est peut-être pour ça qu'il m'a attendu...

Enfin, un peu de calme et de silence, ça fait du bien de souffler après le chahut de ce vendredi de folie. Entre Jean-Marc et Stéphanie, j'en pouvais plus. Il était temps que le week-end arrive. J'ai l'impression que je la connais cette fille là-bas assise sur les places à 4, elle me fait penser à Charlotte. Oh, Charlotte, elle était si belle et je ne sais pas, elle avait un truc. Un truc qui te faisait t'accrocher à elle, qui rendait amoureux. Ces petits yeux rieurs, ces jolies fossettes. On était jeune et fougueux, c'est vrai, ça me manque parfois... Est-ce que je suis vraiment heureux franchement ? Avec cette rengaine quotidienne du « *A ce soir, mon amour* », franchement on s'emmerde... et si je pimentais tout ça ?! »

BIP ! Attends ; on est où là ? Et elle est où Charlotte ? Mince, j'ai loupé ma station ; vite, je saute à la sonnerie, comme tout à l'heure d'ailleurs. Il faut vraiment que j'arrête de divaguer à chaque fois, maintenant j'ai deux stations à marcher, me voilà bien. Je suis crevé et j'ai une nausée qui démarre... A l'allure où je marche, je ne suis pas prêt d'arriver... Je dois me préparer à la scène de ménage et surtout à jouer la

comédie, il faut montrer que je vais bien, si elle voit que j'ai envie de vomir, elle va en remettre une couche. Putain, quelle connerie encore de m'être embarqué dans ces discussions enflammées. J'ai encore liquidé ma paie, le porte-monnaie aussi et je commence à être malade en plus. Il faut que je boive, surtout, ça m'évitera le mal de tête. J'ai soif ! Allez courage, plus que quelques mètres et c'est bon. Deux heures, c'est pas si tard, non ? Et dire que demain on a un repas de famille avec ses parents, de quoi je vais avoir l'air. Je ne peux pas esquiver, je l'ai fait la dernière fois, ce serait pas crédible... Et puis Mamour ne le tolérerait pas... alors que Charlotte, elle serait restée au lit à faire croire à ses parents qu'elle était clouée au lit par une gastro... La lumière est allumée. Elle m'attend. Je vais passer un sale quart d'heure. Les marches sont troubles, je me retiens de pisser sur les marches ou dans la plante sur le palier, après tout qui saura ? M. Pinçon dort à cette heure. La gardienne ne saura rien, il faut juste bien viser. Parfait, j'ai gardé le coup de main du jeu favori de ma jeunesse. Je cherche mes clés, j'espère que je ne les ai pas laissées dans le bar... Ah, les voilà. Observation de l'orifice de la serrure afin de faire le moins de bruit possible pour paraître sobre...

Grincement. La porte s'ouvre sur le salon éclairé. Mamour m'attend tranquillement sur le canapé en regardant une rediff de « *L'Amour est dans le pré* ». Elle a l'air bien ; est-ce un piège ?

- Alors, ta soirée ? demande-t-elle.

- Mamour, je suis désolé, je sais qu'il est tard et qu'on est invité demain, mais Matthieu, tu le connais, il m'a encore parlé de Caroline... Et voilà, quoi !!

- C'est pas grave, répond-t-elle.

- Tu fais la gueule ? J'en étais sûr, comme d'habitude, de toute façon !

- Non, t'inquiète-pas, tout va bien. Je me disais qu'on pourrait dire à mes parents que j'ai la gastro. Pour rester en amoureux, comme quand on était jeune...

Manon Campagna

Lyon-Marmande

Wagon 4, siège n°16 : elle s'assit à la place qu'elle avait réservée. En face d'elle, un homme tapotait les touches de son ordinateur. Elle s'installa et prit son billet et sa pièce d'identité dans son sac, pour les avoir sous la main quand le contrôleur lui demanderait. Marine avait peu de bagages. Enseignante à Bordeaux, elle descendait toutes les six semaines voir sa mère à Marmande. La ville s'éloignait au fur et à mesure, laissant place à la verdure et au bruit des roues du train sur les rails. Elle se sentait bercée et avait hâte de voir sa mère.

Au bout de vingt minutes, le contrôleur ouvrit la porte du wagon, se présenta et demanda à vérifier les billets. L'homme assis en face d'elle leva la tête et fouilla rapidement son cartable. Instantanément, son regard croisa celui de Marine, avant de s'arrêter sur celui du contrôleur. Subitement, elle se sentit transpercée d'une vive émotion. *C'est pas vrai, se dit-elle, c'est lui ? C'est bien lui en face de moi !* Ses yeux s'embuèrent ; elle les écarquilla pour mieux se concentrer. Immédiatement, elle chercha la ressemblance entre elle et cet homme. Marine se souvint alors de la seule photo qu'elle avait de son père.

Elle s'humecta les lèvres, passa la main dans ses cheveux pour se débarrasser de l'émotion qui l'étourdissait. L'homme ressemblait au portrait de son père : le même front aérien qui envahissait tout son visage. Elle observa la moustache qu'il ne portait pas sur la photo. Il avait vieilli. La photo avait plus de 25 ans ; c'était normal qu'il ait changé, que ses traits aient durci. *C'est vraiment lui, c'est mon père !* Il avait aimé sa mère le temps d'un été. Elle n'en revenait pas, se concentrait

de nouveau pour mieux l'admirer, mieux rechercher leurs ressemblances. Son nez était légèrement plus épaté que le sien.

Elle était émue de le rencontrer là, dans ce train. Ça aurait pu arriver dans un autre endroit, dans un café, devant un verre. *Il aurait pu me reconnaître, se dit-elle. Mais comment a-t-il pu quitter ma mère alors qu'il savait qu'elle était enceinte ? Pourquoi a-t-il disparu sans laisser d'adresse ?* Elle scruta encore les signes qu'ils avaient en commun : la même bouche, les mêmes yeux ronds. Elle observa ses mains : aussi longues que les siennes. *Qu'ai-je à te dire ? Tu m'as manqué ! Je t'ai attendu et tu n'es jamais venu !* Marine ne se sentait pas bien ; elle voulait tout lui dire, lui dire que malgré tout, elle l'aimait. Peinée de son absence, de toutes ces années passées sans sa présence, elle s'interrogea de nouveau. Des pensées sombres défilaient dans sa tête.

Par où commencer ? *Bonjour Monsieur, je suis Marine, votre fille, j'ai 28 ans, vous ne me connaissez pas mais vous avez fréquenté ma mère en janvier 1992 et je suis née au mois de septembre. Je suis heureuse de faire enfin votre connaissance.* Tout se confondait dans sa tête, elle se sentit épuisée et pensa à sa mère, Esther, qui l'avait élevée seule. *Serait-elle disposée à revoir cet homme qu'elle avait aimé et sur qui elle pensait pouvoir compter ? Pourquoi était-il parti sans laisser de nouvelles ?* Vide. Elle se sentait totalement vide.

Le train continuait sa route, puis commença à ralentir à l'approche de la gare de Langon. L'homme rassembla ses affaires et, tout en ignorant Marine, descendit du wagon.

Carole Tigoki

Des chiffres et des lettres

Depuis la rentrée, A Mots croisés accueille de nouveaux écrivains férus de lettres... mais aussi de chiffres ! Belle occasion pour proposer un atelier sur le thème « Des chiffres et des lettres »².

En introduction, lecture d'un passage de l'ouvrage « On ne voyait que le bonheur » de Grégoire Delacourt, dont le titre de chaque chapitre est un nombre. Puis le groupe est invité à noter sur des feuilles numérotées de 0 à 10 ou portant un nombre symbolique (13, 100, 1 000, etc.) les expressions ou images qui leur viennent spontanément à l'esprit. La lecture terminée, chacun choisit un ou plusieurs chiffres, à placer au centre de son récit.

Quelques chiffres vus par les écrivains d'A Mots Croisés

0 – Néant, Nul en maths, Boule à zéro

1 – Unique, Solitaire, En haut du podium

2 – Amoureux, Paire, Duo

3 – Triangle, Trinité, Les Trois Petits Cochons

4 – Les Quatre Mousquetaires, la 4^e dimension, un quatre-quarts

5 – Main de Fatma, Jackson Five, le Pentagone

6 – Si six saucissons font six sous..., Hexagone

7 – Les Sept péchés capitaux, CR 7, le jeu des 7 familles

8 – Huit femmes de M. Ozon, noeud de 8, août

9 – Neuf mois de gestation, la preuve par 9, prix (9,99 €)

10 – Zidane

500 – « Nous partîmes 500, mais par un prompt renfort nous nous vîmes

3 000 en arrivant au port », Le CID

1 000 – Paris-Nice, mille-feuilles, jeu des Mille Bornes

² Jeu télévisé reposant sur les compétences en calcul et sur la connaissance du vocabulaire des candidats

Zéro + zéro

16 heures : je quitte mon bureau du 6ème étage sans ascenseur, 52 avenue George V.

6 minutes de marche à pied jusqu'à l'arrêt Pierre Charron-François 1er.

Bus 32 vers Gare de l'Est, 10 arrêts. Je descends à 4 septembre et remonte à pied la rue du même nom.

J'habite l'immeuble à côté du 118 218. Vous savez l'entreprise qui vous recherche un numéro de téléphone à prix d'or. 2 minutes pour une dizaine d'euros !

#2748 : je tape le code pour rentrer chez moi. Zut, la porte reste fermée ! Je réessaie. L'écran s'éteint, puis affiche 0000. « *Mince, alors !* »

Ni une, ni deux, je fais demi-tour et je vais au bar *Un air de 68* pour appeler ma femme. Au comptoir, un gars sirote un Pastis 51. Un autre, roux comme un Irlandais, boit un demi, une 33 Export. Et puis, il y a un type habillé sur son 31, sûrement prêt pour un 5 à 7 avec une fille tirée à quatre épingles. Et la télé qui braille... Une pub pour Chanel no. 5 suivie du tirage du Loto : 52, 14, 7, 31, 2. Numéro complémentaire : 24. Longtemps que je n'ai pas joué ! Quitte à être là, j'achète 5 billets à gratter et m'installe à une table. « *Un double expresso, svp.* »

J'appelle ma femme. « *Tu m'entends ?* », me dit-elle. « *Oui, je te reçois 5 sur 5. J'ai pas pu rentrer à la maison. Le code ne marche plus. Il fallait que ça arrive un jour où je dois prendre l'avion ! - Tu as oublié qu'aujourd'hui, on en changeait. C'est #5841. - Zut, alors ! Dépêche-toi, s'il-te-plaît, je suis à la bourre !* »

Vingt minutes plus tard, elle arrive dans son 4 x 4. Je vais payer au comptoir. « *C'est bien 1,80 € ?* » J'arrondis et laisse

une pièce de 2 euros. « *Chérie, je suis tellement en retard ! Tant pis, je pars à Sète sans ma valise. Plus le temps de repasser à l'appartement ! Après tout, je n'y serai que 24 heures ! Cette réunion est hyper importante pour clore la phase 3 de l'appel d'offres. Allez, on file à Orly 2 !* »

Sissi roule à 80 kilomètres/heure au lieu des 60 ou 50 autorisés. Enfin, nous y voilà : hall 2, porte 24. « *Merci, ma chérie ! Prends soin de vous deux... Au revoir !* » Je cours. J'y suis.

Siège 14 B. Vol calme dans un Airbus A320. Je déstresse.

Arrivé à l'Auberge des 2 écus, classée trois étoiles, je m'effondre de fatigue. Chambre 58 au premier étage. La fin de journée fut rude ou plutôt... nulle ! Je m'endors devant *Fahrenheit 451* ou *Ocean Eleven*, je ne sais plus trop.

20 minutes de TER pour aller à ma réunion. Je baratine comme pas deux mon auditoire avec mes tableaux Excel. Mon prof de maths d'Henri IV serait fier de moi ! Applaudissements ! Mon cœur bat à 100 à l'heure. Pause de 30 minutes. Le numéro 2 de la boîte annonce les résultats. C'est gagné ! On remporte le projet avec notre offre à 2,3 millions. Je suis soulagé. Mission accomplie. Faut que je me dépêche d'attraper le premier TER qui passe. Mon vol part dans deux heures.

Je dors dans l'avion. A Orly, je passe devant la boutique de Ladurée, *Maison fondée en 1862* affiché en grand sur la vitrine. J'achète une boîte de 12 macarons à 32 € pour ma chère et tendre, très gourmande depuis qu'elle est enceinte et file prendre un taxi. Un G 7, exceptionnellement sympa ! En payant, je retrouve mes billets *Numéro fétiche*. Avec une pièce de 50 cents, je les gratte les uns après les autres. Bingo ! Bon, ce n'est pas le million, mais tout de même, ça

se fête ! J'envoie un SMS à ma dulcinée : « *Ce soir, on dîne aux 2 Magots. Je t'embrasse, ma 6-6. On s'y retrouve vers 20 heures* ».

« *Alors, on fête quoi, ce soir ?* », me dit-elle, intriguée. « *Regarde ! Au café avant-hier, j'avais acheté ce billet. C'était vendredi 13 et j'ai deux cases 13 qui affichent 500 €. C'est génial, non ! Deux coupes de champagne, s'il vous plaît ! - Je ne devrais pas boire d'alcool, tu sais... - Ah, oui, j'oubliais, prends un jus de fruits. L'essentiel, c'est qu'on fête cette belle soirée !* » Ni une, ni deux, le serveur nous apporte la carte. On se décide en deux temps, trois mouvements. Pour Sissi, va pour un gratin de butternut au comté, magret de canard fumé à 14 €, suivi de médaillons de lotte rôtis, gratin dauphinois et vinaigrette de betteraves pour 34 €. Et pour moi, la poêlée de girolles et de pleurotes avec œuf mollet et jus corsé à 22 €, suivie de noix de Saint-Jacques rôties, mousseline de céleri-rave et crème de crustacés pour 44 €. On verra plus tard pour les desserts. Ce dîner est une expérience gastronomique unique. On n'en a pas laissé une miette.

« *Dis Sissi, on se prend un petit dessert ? - Chéri, je suis en train de perdre les eaux ! Je crois que le bébé arrive !* » Tandis que la cliente de la table d'à côté se propose d'emmener ma femme dans un petit salon pour la rassurer, j'appelle le 15. « *Pour une prise en charge accélérée, veuillez composer votre numéro de sécurité sociale. 1 63 04 75... Bonjour, que puis-je faire pour vous ? - Ma femme, elle accouche ! - Elle s'appelle comment ? - Sissi De Mille, comme le cinéaste ! - Et vous ? - Didi, euh Didier. - Vous êtes où ? - Aux Deux Magots, à Saint-Germain-des-Prés. - C'est noté !* » Pendant qu'une serveuse rafraîchit le front de ma femme avec une serviette, la dame, qui se révèle être une sage-femme, guide Sissi. « *Bon, il n'y a pas 36 000 solutions... Un, deux, trois, respirez ! Stop ! Poussez maintenant !* » En deux coups de cuillère à pot, l'enfant naît.

Je suis au septième ciel... « *C'est un garçon ; il vous ressemble comme deux gouttes d'eau !* » Je regarde mon fils par deux fois et n'ai pas encore tourné ma langue sept fois dans ma bouche que déjà la sage-femme enchaîne. « *Vous allez l'appeler comment ? - Vincent, Vincent de Mille.* » Je file dehors faire les cent pas en attendant l'ambulance. Trois ou quatre minutes plus tard, j'entends la sirène. Le médecin déboule, accompagné d'un infirmier ; ils emmènent ma femme. Au même moment, le patron du restaurant vient vers moi. On a perturbé le restaurant et je crois passer un sale quart d'heure, mais pas du tout ! « *Rejoignez votre femme, me dit-il, l'addition est 100 % pour nous ! Et on vous invite tous les trois dans un an pour fêter ça, tranquillement.* »

Quelques jours plus tard, nous envoyons une centaine de faire-part de naissance. Le thème ? Vous avez deviné ? On a dessiné « *0 + 0 = la tête à Toto (ou à Vincent !)* » et en dessous, on a écrit « *6-6 + 10-10 = 20-100* », suivi de mon numéro de portable pour ne pas déranger la maman. Excellente idée, ce message crypté, me direz-vous sûrement. Enfin, si vous l'avez compris !

Vous m'en voyez ravi et je vous dis mille fois merci d'avoir lu l'histoire de la naissance de Vincent. Ah, au fait, j'oubliais... c'était un vendredi 13 !

Annie Lamiral

Le 1 n'est pas tout seul

Tu commences ton exercice et tu penses déjà à moi. Ta mine veut atteindre les sommets. Alors tu remontes en oblique jusqu'à la pointe. D'un trait, tu coupes et je surplombe de toute ma verticalité. Je suis le 1. Je me tiens droit. Tu rajoutes un trait, un pied. Ton crayon ne veut plus me quitter. Je suis la première unité, l'unique, le point de départ. C'est moi le premier. Tu veux compter et tu commences avec moi. Moi, le « prem's ». Beau comme un As ! Au-dessus du Roi, au moment de la bataille. Tu ne me résistes pas. Tu as besoin de mon image. Tu la décuples à l'infini. Le 1 qui prime, le 1 avant tout, en seconde ou en tierce, je suis inoubliable. Tu me trouves incontournable, à la virgule près. Tu m'octroies volontiers quelques puissances, j'ai les épaules solides. Au carré ou au cube, je reste le même, imperturbable. Je m'efface devant de belles inconnues. Tout le monde reconnaît ma courtoisie. D'ailleurs, je te vois, tu dresses le pouce, tu sais qu'être le premier, c'est bien. Je commence la série ; tu me réclames, moi, le « *number one* » !

Le 0 passe devant, tu peux me joindre au 01. Je deviens combinaison informatique, tout simplement. Dans la marge, je vois le 10, je suis la moyenne à dépasser. Le passable qui valide l'examen. Tu m'accueilles comme un soulagement et ne sais comment me remercier. Tu rêves du 10 sur 10, la note suprême qui récompense le mérite. Je suis une preuve radicale. T'es pris dans mes crochets. Le 2 ne peut se tenir à l'écart plus longtemps, il vient se faire doux pour douze, à côté de son pilier, le 1. Il se met à genoux pour me saluer. Faut dire que je commence les dizaines et le 11 n'arrête pas de parler de moi. Il répète à tout le monde que je suis une faible quantité qui n'a pas peur des proportions. Il a raison. Le 3 ne se fait pas attendre non plus. Il se met en boucle et cherche à me plaire. Il me trouve irrésistible. Je le sais, mais je garde le secret. Le numéro 13 fait des jaloux. Il tourne

autour de moi et se met sur son 31. Le 4 rapplique à son tour, il veut tellement me ressembler. Je suis un modèle pour lui. Avec son horizontale en plus, il tend vers la perfection pour me faire honneur. Le 5 se présente. C'est mon fidèle et dévoué serviteur. Il me soutient et mes conseils lui ont permis d'être à la hauteur du 15. Oh, le 6 ! mon ami l'incurvé, il bascule vers moi aussi vite qu'il me voit. Et le 7, mon antenne longue portée, tu dis 10... et plus loin il y a 7 ! Un 1 un peu de travers, câblé au trait d'union. Avec le 8, on fait une belle paire. 18, voilà les secours ! Tu m'attends toujours avec impatience et tu t'en souviens toute ta vie. Le 9 vient vers moi et me fait un signe positif. Il l'avoue lui-même, on ne l'aurait jamais compté, si on n'avait pas commencé par moi. L'indice, le point de référence...

N'oublie jamais le 1, ton chiffre préféré, rassurant et probable. Dans l'adversité de tes résolutions, tu auras toujours besoin d'un coefficient constant, qui t'empêchera de partir à la dérive... Et au fil des parenthèses simplifiées, tu répéteras à qui veut l'entendre, que le 1, c'est le « prem's » !

Laurent Delhaye

L'unique chance

Les bombardements viennent de cesser.

Maman a allumé une bougie. Les larmes coulent dans son cou. Je suis blotti au creux du lit, je n'ose pas bouger. Notre cabane tremble encore, soutenue par les cris et les voix des hommes à l'extérieur. Le feu tout autour, des reflets orangés sur les parois des murs.

Il fait froid, malgré la chaleur terrifiante de la guerre. J'ai l'habitude de ce décalage et je sais que ce n'est pas prêt de s'arrêter. Une odeur de légumes en train de bouillir. Maman est une magicienne. Il y a toujours de quoi manger et se délecter dans notre cahute. Je ne sais pas comment c'est possible. Papa vient de rentrer ; il en impose dans son uniforme, avec cette arme qui ne le quitte jamais. Il est accompagné d'un homme. Il n'embrasse pas maman comme d'habitude. Elle leur apporte du thé. Silencieuse. Je reste sous les couvertures pour écouter leur conversation. Je les entends difficilement.

Le vacarme extérieur s'est amplifié. Sous les décombres, la ville est encore plus bruyante. Je crois parfois que je vais devenir sourd. Les cris, les coups de feu et les râles fragilisent mes tympans. L'homme parle davantage que mon père. Il s'agit de chiffres. Ils ne sont pas d'accord. Ils négocient quelque chose. Je le devine à travers leurs gestes et leurs expressions. Maman surveille la cuisson du repas. Papa se lève et sort. Dans la pénombre, plus rien ne bouge. Mes parents sont immobiles. Ma mère se retourne et tombe dans les bras de mon père. C'est la première fois que le les vois ainsi. Elle parle la première : « *Je ne peux pas continuer et je ne peux pas partir* ». « *Nous allons pourtant le faire. Demain matin, dès l'aube, nous embarquerons* ». Ce sont les paroles de mes parents, ce soir-là. Ma mère m'apporte de quoi dîner.

Je déguste son potage assis sur le bord du lit, puis je m'endors.

Dans le petit matin qui suit, je me retrouve dans une grande barque parmi des hommes, des femmes, des enfants, serrés les uns contre les autres dans la brume matinale. Je suis tout contre maman et papa. A peine réveillé. Bercé par les flots et le ressac, vers le large. Le voyage va durer plusieurs heures. Je suis heureux de partir. Je regarde ces corps autour de moi, plein d'espoir. L'homme qui me fait face chantonne et sourit. Il me paraît bien seul. Blotti dans une couverture, il y a longtemps que je ne me suis pas senti autant en sécurité. Presque en état de grâce.

Après m'être assoupi, je ne sais combien d'heures, je me réveille brutalement. La mer se déchaîne. Mon père et ma mère me serrent contre eux ; ils ne me lâchent pas. Nous sommes trempés, hagards. Est-ce le souffle des dieux, cette tempête qui nous prend ? L'envie de vomir. L'impression d'être avalés par les flots. Assommés par les trombes d'eau. Je m'accroche à toutes les prunelles que je croise et je reconnais l'homme. Nous nous liquéfions, dégoulinons, nous reniflons, nous agrippons, nous griffons ; nos cris sont étranglés par l'eau. C'est un nouveau radeau de la méduse, jusqu'à ce que la barque chavire.

J'ai dû lâcher mes parents. Nos corps se sont d'abord mélangés, puis j'ai assisté à la métamorphose de mon existence. J'ai su les avoir perdus à jamais, avec une seule idée en tête, leur survivre. Combien sommes-nous encore dans cette situation ? Je ne sais pas. Très peu, même si j'aperçois encore des bras et des mains tendus hors de l'eau, implorant le ciel et les dieux. Je sens encore des membres contre moi. Je me dégage. Je fais corps avec la matière du canot, en buvant les tasses de cette eau salée. Mais je tiens et

je suis toujours dans l'embarcation. Couché, presque inconscient, j'entends au loin comme un chant de râles qui se noie dans cet inimaginable. Le trou noir. Je pense être mort.

Un picotement au fond de la gorge. Je déglutis. Je suis vivant. Mon corps désarticulé, trempé, comme noyé, échoué, sur cette plage de sable. Puis ce rayon de soleil sur le visage et une sensation de chaleur extraordinaire. Quelques coups d'œil alentour. Je suis l'unique rescapé. Vivant et seul au monde.

Christine Sonrier

32 fois 4

Dans la nature et tout au long de notre vie, le chiffre 4 nous poursuit.

Dès notre naissance, notre corps a 4 membres, puis très vite 4 molaires et 4 incisives.

A l'école, nous nous battons avec les carrés, les rectangles et leurs 4 côtés, la table de multiplication par 4, sans oublier les quatrains. Nous rêvons de la semaine des 4 jeudis et de la sortie des classes, pour manger notre petit 4 heures.

Nos familles sont souvent composées de 4 membres car, comme le disait si bien Coluche, personne n'a trouvé la virgule !

Avec notre cuisinière à 4 feux, nous leur préparons des recettes presque arithmétiques : « *Mettre 4 œufs, 4 cuillères de ci ou de ça, puis déguster le quatre-quarts* ». De temps en temps, nous aimons aussi savourer une pizza 4 fromages ou 4 saisons !

Nos animaux de compagnie ont 4 pattes et avec nos enfants, nous jouons aussi à 4 pattes.

Au cinéma, nous voyons des films revendiquant ce chiffre : *Les 4 mousquetaires, La 4ème dimension, Les 4 fantastiques, 4 mariages et un enterrement*, ou encore *Les 4 filles du docteur March* !

Nos voitures ont 4 roues, 4 portes, 4 places et nous emmènent aux 4 vents.

Nos années sont divisées en 4 trimestres et nous adaptons notre tenue vestimentaire à chacune des 4 saisons. En faisant bien attention, au 4ème mois de l'année, à ne pas nous

découvrir pas d'un fil... Et pourquoi pas, au printemps, chercher un trèfle à 4 feuilles pour nous porter chance !

Mais non, ne passons pas par 4 chemins, nous savons bien que nous allons vers le 4ème âge et que nous finirons entre 4 planches !

Francine Delagneau

Femme d'exception

Les allées du magasin étaient bondées ; les clients, en majorité des femmes, se tenaient en file indienne devant les caisses. Les hôtesses faisaient de leur mieux pour limiter l'attente en caisse, sans oublier la phrase commerciale de circonstance. « *Nous vous remercions pour votre achat et vous souhaitons de très bonnes fêtes. A très bientôt, Madame, dans notre magasin !* » Les vendeuses ne disaient pas « *Quel parfum vous ferait plaisir ?* » mais plutôt « *Quelle fragrance, quelle fraîcheur préférez-vous ? Les parfums féminins, sucrés, ou plutôt boisés, camphrés ? Avec des notes classiques ou modernes ? Quelles sont vos senteurs de choix : le jasmin ? le vétiver ? ...* »

Christophe, connaissant les goûts de sa femme par cœur, cherchait sa fragrance préférée dans les rayons de la parfumerie. Il ne restait que le flacon d'essai entamé aux trois-quarts. Il resta immobile, dépité, lorsqu'une vendeuse s'approcha. « *Ce parfum est victime de son succès, Monsieur, nous en sommes désolés. Vous le trouverez dans notre magasin-siège rue Cambronne ou dans un autre magasin Marionnaud.* » Il était furieux et en même temps soulagé. Il ne se voyait pas rentrer chez lui sans ce cadeau qui ferait, à coup sûr, plaisir à sa femme. Elle qui aimait, plus que tout, ces cinquante millilitres, qui collectionnait les flacons vides sur sa table de nuit. Elle s'habillait de ce parfum de femme, avait en permanence un flacon dans son sac à main.

Après la toilette, elle s'aspergeait la poitrine, le cou et déposait quelques gouttes derrière ses oreilles. Ce parfum sophistiqué était tout pour elle ; il l'enivrait. Sa richesse florale la faisait se sentir femme. Elle se prenait pour

Marilyne Monroe, pour Marlène Dietrich, pour une star de cinéma, se croyant sous les lumières d'une caméra. Son mari comprenait difficilement cet attachement à une fragrance, lui qui se contentait d'un jet d'eau de Cologne pour plaquer ses cheveux le matin.

Elle aimait les senteurs de jasmin, disait reconnaître l'odeur de vétiver des fleurs de Tahiti, l'eau florale d'oranger et les senteurs subtiles de néroli. Parée de ce bouquet subtil, élégamment situé entre 4 et 6, Camille se sentait une femme d'exception.

Elle portait N° 5 de Chanel, le parfum le plus vendu au monde.

Carole Tigoki

Impair, imperfection

5, un nombre imparfait. J'ai toujours trouvé que 4 c'était bien : deux paires. En plus, 2 et 2 font quatre et 2 fois 2 aussi. Alors que 5, c'est un nombre bancal, il y en a un qui tombe toujours de côté. Regardez les Jackson Five ou les L5, ils se sont séparés ! On ne trouve pas de places à 5 dans le métro ? Mais à 4. Vous avez déjà vu des élèves se ranger par 5 ? Non, par deux. Les packs de lait ? Ils sont par cinq ? Rien n'est fait pour cinq, alors une famille, vous pensez que ça peut fonctionner ? Vous l'auriez compris, les nombres impairs, ça ne marche pas.

En plus, étant le seul fils, c'est moi le laissé pour compte. Exclu de ma fratrie par mes deux grandes sœurs, je cherche ma place. Nous n'étions pas comme les cinq doigts de la main tous les trois. Elles étaient toutes les deux dans leur chambre et moi, j'avais la mienne, seul, comme un malheureux. Tous les soirs, sans exception, elles jouaient. Elles s'organisaient leurs jeux bien ficelés, elles jouaient « *aux dames* ». Je suis un garçon certes, mais c'est à ce jeu que je voulais jouer. Attention, pas le jeu de pions, elles s'inventaient des vies, des vies de femmes qui avait un mari, des enfants, un travail. A l'époque, je ne comprenais pas tout car mes grandes sœurs ne partageaient rien de leurs jeux secrets. J'étais « *trop petit* » à ce qu'elles disaient.

Pour m'inclure dans leur jeu, je n'avais qu'une solution. A travers le mur qui séparait nos deux chambres, j'espionnais. Mon oreille collée contre le mur, j'essayais de comprendre ce qui se murmurait de l'autre côté... Évidemment, je n'entendais pas grand-chose, à part les murmures des rires et des bruits inconnus. Le mur ne laissait rien filtrer. Alors, je finissais par toquer, en espérant qu'on m'entende, une fois,

deux fois, pour qu'on me laisse jouer. Jouer à travers le mur, pourquoi pas. J'avais l'espoir qu'on me propose de participer à un jeu incroyable à 3. Malheureusement, je n'avais pour seule réponse : « *Simon, arrête !* »

Alors, je continuais, trois, quatre coups, je participais un peu, à ma manière. C'est comme si je jouais à un jeu que j'étais le seul à comprendre mais au moins, c'était avec elles, enfin d'une certaine manière. Après tout, si je ne pouvais pas jouer, personne ne le pourrait. Elles ne voulaient pas de moi, alors je nuisais, c'était devenu ma spécialité. Jusqu'à l'arrivée des deux chefs qui viendraient régler le problème en deux temps, trois mouvements.

Alors, parents de trois enfants, pensez qu'à cinq c'est souci. Si deux plus un font trois, l'un est seul si les deux s'en soucient pas !

Manon Campagna

Pourquoi le chiffre 6 est (parfois) plus grand que le 7 ?

Pourquoi la gente masculine se retrouve, très souvent, en plus petit nombre que la gente féminine ?

Que ce soit en réunion, à la gym, à la danse ou même à l'atelier *A mots croisés* aujourd'hui... Je n'ai pas la réponse !

Pourquoi 6 ? Pourquoi 7 ?

... Euréka, j'ai trouvé !! C'est à cause des lettres F et G !

F est la sixième lettre de l'alphabet, devant G, la septième. Si on considère F = Filles et G = Garçons, alors $F > G$. CQFD. Ce qu'il fallait démontrer !

Certes, c'est un peu tiré par les cheveux. Mais quelle est la fille qui n'a pas eu les cheveux tirés par... un gars ??!!

Michel Crenon

Sept

Assise dans cette salle d'attente jaunissante, elle observait tantôt les autres personnes sur leur smartphone, tantôt cette horloge en plastique écaillée. Le sien était déchargé, son smartphone bien sûr. Dans combien de temps, ce serait son tour ?

Elle n'avait pas prévu que ça soit aussi long. Et pourtant, cela faisait à peine cinq minutes qu'elle était là. Elle ne croisait aucun regard. En face, chacun, chacune, affairé par son objet de vie connecté. Jeux, news, mails du boulot, mails perso : chacun, chacune, gravitait dans son monde solo. Un yéti serait rentré, personne ne l'aurait remarqué !

Personne avec qui échanger un regard, un sourire, histoire d'oublier cette angoisse qui commençait à la cisailier. Qu'allaient-ils lui trouver, dans son ciboulot, son cerveau ? Elle avait emmené ses précédents scanners, clichés souvenirs dont elle se passerait bien. Elle voulut les poser sur cette table en verre à l'allure 70's, recouverte de magazines périmés et de moins en moins utilisés. Elle aperçut du coin de l'œil un dessin de chat avec, en gros, marqué : « *LES 7 VIES DU CHAT* ».

A défaut de dialoguer, elle prit le magazine qu'elle pensait mystique ou ésotérique - ce n'était pas le cas ; pourtant ça parlait de choses pas catholiques !

7, chiffre sacré

7 vies pour se réinventer

Pas 7 jours

Ni 7 semaines

7 vies pour à chaque fois recommencer

Pour se parfaire et l'échec éviter.

*7 vies où la maladie n'a pas prise.
Si c'est la mort programmée
On a le droit de rejouer.
7 vies pour s'améliorer
Et tendre vers la sagesse.
Apprendre à affronter
Tout en ayant une immunité
Certes temporaire
Mais qui laisse le temps de se faire
Au décompte final.*

La porte s'ouvrit : « *Mademoiselle Rozes, c'est à vous* ». Elle ramassa tous ses clichés, dit de l'œil « *au revoir* » au chat. Quand, au moment de suivre la blouse blanche, un jeune homme surgit de derrière et lui mit dans la main un papier griffonné.

C'était son 07 !

Anne Berthelot

7 ans de réflexion

Un

Je flânais sur les quais de la Seine, le soleil commençait à tirer sa révérence dans sa belle robe pourpre. Je repensais à cette année, loin de chez moi. « *Seul Paris est digne de Rome, seul Rome est digne de Paris.* » C'est ce qu'on n'avait cessé de me répéter. J'étais dorénavant seule, loin du tumulte des Vespa et de ma colocation romaine. Plongée dans mes pensées, je ne me rendis pas compte que j'enjambais le vélo voisin du mien, prête à rejoindre mes amis pour célébrer mon retour. Je fus sortie de mes rêveries, par une lourde main sur mon épaule. « *Je peux vous aider ?* » Je sursautai et me retrouvai plongée dans un regard émeraude.

Deux

C'était ma première rencontre avec Romain, l'histoire d'un malentendu. Dès le second rendez-vous, le coup de foudre fut mutuel. Dès lors, nous passions toutes nos journées ensemble, un indissociable duo : Léa et Romain. Nous avançons à deux dans la vie. Nous survolâmes nos deux premières années de couple de cette façon, unis comme les deux doigts de la main.

Trois

Sans crier gare, une tierce personne s'invita dans notre bonheur. Je le pressentais, nous n'étions plus deux, mais trois. Notre géométrie n'était plus symétrique mais variable, tantôt l'une, tantôt l'autre. Un triangle amoureux venait de voir le jour. On m'avait prévenue, *L'amour dure trois ans*. Il avait une liaison. Après des flots d'amertume, des tourbillons de tristesse, des tornades de cris et de pleurs, le navire de notre histoire se remit à naviguer sur des eaux calmes.

Quatre

Quand j'appris que j'étais enceinte, l'espoir de reconstruire notre amour durablement était permis. Nous attendions des jumeaux et allions être les quatre mousquetaires. Quatre yeux allaient nous observer, nous réclamer de l'attention, nous aimer. Nos nuits et nos jours seraient rythmées par les premiers quatre pattes et les biberons de quatre heures du matin.

Nous allions être une famille.

Cinq

Il fallut évidemment déménager et prendre un cinq pièces. Un salon, une chambre parentale, deux chambres pour les enfants et une chambre d'amis. Un F5, c'était se projeter et construire un foyer. Tout tournait autour de Louise et Antoine, la *to do list* de l'année se répétait inlassablement :

1. Rentrée scolaire en école privée le 5 septembre
2. Rendez-vous chez le pédiatre
3. Noël : 1 année sur 2 chez les beaux parents
4. Organisation des ponts du mois de mai
5. Achat du cadeau d'anniversaire de Romain
6. ...

Six

Un jour qui n'était pas comme un autre, mais qui détenait la vérité de tous les autres jours. Je vis Romain sous un autre éclairage.

Il était assis dans le salon à six petits pas de moi. Partir s'imposa à moi ; seulement six petits pas me séparaient d'une nouvelle vie.

6 pas et nous ne serions plus nous.
6 pas qui briseraient nos liens.
6 pas qui changeraient à jamais la vie de nos enfants.

Sept

Après sept ans de réflexion, je pris la décision de faire ces six pas. L'un des sept péchés capitaux avait ruiné notre couple et notre amour. Sept ans, ce fut l'âge de raison pour moi. Je pris la décision de briser le miroir de notre couple, pour ne pas vivre 7 ans de malheur.

Kawtar Mezzi

3 heures avant minuit

Les chiffres rouges de mon radio réveil éclairent mon lit. Je n'arrive pas à m'endormir à cause d'elle, ou grâce à elle je ne sais pas... Amoureux, avec un vrai cœur d'artichaut, je n'arrête pas de penser à son cou, au creux de son épaule. Combien de temps m'accuseront-ils de ne pas vouloir rester seul ?!

Mes yeux clignent ; l'heure s'affiche : 21 h 21. Tout se bouscule dans ma tête ! Vous ne vous en rendez sûrement pas compte mais 21, c'est toute ma vie... Enfin jusqu'à aujourd'hui ! Je suis né un 21 au 21 de la rue Dampierre et à 21 ans, j'ai sauté par la fenêtre pour fuir mon chez moi et prendre le bus 21 direction Gare Montparnasse. Je me sentais le « number 1 » pour aller rejoindre Maud. On a fait un single en duo et puis, plus rien !

Malgré tout, je continue à espérer pour demain, médaille d'or ou médaille d'argent, peu m'importe... Je grimperai jusqu'à l'impossible, jusqu'à m'essouffler, m'évanouir puis mourir en haut de ce podium. Je souris à l'idée de la voir avec ses petites joues roses. Un couple... ? Non, mais vous rigolez ! Une première fois... ? Ça dépend !

Toutes les raisons me donnaient à espérer le « OUI » magnifique. Instinctivement, je sais que ce 21 me parle et me rassure. 21 h 21 : demain, une belle journée s'annonce. Indubitablement !

Le jour se lève, mon réveil sonne. Juste le temps de sauter dans ma douche, me jeter un café et... au fait, dans combien de temps passe mon bus ?

Dans 21 minutes, bien sûr !

Alexandre Perrot

Cent cinquante mille

Le collier se trouvait dans un carton qui portait le nom de Gisèle Moncourt. La maison de retraite nous l'avait remis quelques jours auparavant, en même temps que ses papiers personnels. Je me décidai à l'ouvrir ce dimanche matin, consciente de l'émotion que cette décision allait susciter. Je pris mon courage à deux mains et avec beaucoup de douceur, j'enlevai un à un les vêtements et objets qu'il contenait. L'odeur fruitée de ma mère frappa mon visage. Une larme perla sur ma joue droite ; j'avalai la salive pour refréner l'énorme sanglot que je sentais venir. Je retirai ses pantoufles, puis ce collier qu'elle portait tout le temps. Je déposai le carton à côté de mon lit et décidai de me coucher. Le rendez-vous avec le notaire était prévu le lendemain à 9 heures en ville.

J'arrivai juste à l'heure. Delphine attendait devant l'étude de maître Bronier. Après les politesses d'usage, le notaire prit une enveloppe dans son armoire, la décacheta et d'un ton solennel déclara : *« Je vais vous lire le testament de votre mère. Elle me l'a remis le 8 novembre 1999. Il retrace ses dernières volontés ».*

« Chères filles, j'espère avoir été une bonne mère pour vous. En tout cas, je pense sincèrement avoir fait de mon mieux. Je n'ai plus rien à vous laisser en héritage : les coûts de la maison de retraite ont, durant toutes ces années, absorbé mes économies. J'aurais voulu que cela se passe autrement ; toutefois, c'est ainsi. Je vous laisse ce collier auquel je tiens énormément, comme vous le savez. En revanche, vous ignorez d'où il vient. En avril 1957, je l'ai reçu, en guise de cadeau de fiançailles, d'Etienne Duclot. Par la suite, je n'ai pas voulu l'épouser. Je suis tombée amoureuse de votre père et l'ai préféré à ce fils de famille riche. Ça a été un choix

douloureux, mais je ne regrette rien. Votre père a été bon pour moi, un compagnon loyal et fidèle. J'ai voulu rendre le collier à mon ex-fiancé, mais il a voulu que je le garde, en souvenir de notre idylle. Il est serti d'émeraudes et de diamants, et a été estimé à environ cent-cinquante-mille euros. Mes filles adorées, je vous donne en héritage ce bijou qui symbolise l'amour qui m'a accompagnée tout au long de ma vie. Vous pouvez le vendre pour vous mettre à l'abri du besoin, le garder dans un coffre ou le porter l'une et l'autre. Si vous décidez de le vendre, je souhaiterais qu'une partie de sa valeur bénéficie à l'ashram en Inde, où j'ai réappris à vivre après le décès de votre père. Ne soyez pas tristes. Maman qui vous aime. »

Les yeux pleins de larme, Delphine et moi réalisions toute la valeur de ce collier que nous pensions de pacotille, jusqu'à aujourd'hui. Plus qu'un bijou précieux, c'était un formidable message d'amour que notre mère nous transmettait. Un appel à être aussi aimante et aimée qu'elle l'avait été durant toute sa vie.

Carole Tigoki

On n'enferme pas les mots

Durant le confinement lié à la pandémie de coronavirus, les ateliers d'écriture sont annulés en présentiel. Virginie propose aux écrivains de garder le lien avec des défis d'écriture en ligne.

Pourquoi ? Parce que l'écriture s'avère très utile en ces moments à la fois graves et inattendus...

... où le temps s'étire et devient disponible pour écrire ;

... où le dialogue est plus rare, en particulier pour les personnes seules, et où notre besoin d'expression peut trouver un autre chemin ;

... où cette situation inédite génère de nombreuses inquiétudes et où l'écriture peut être un moyen d'en faire « quelque chose ».

Semaine après semaine, Virginie propose différentes sources d'inspiration liées au confinement, au nouveau rapport au temps ou encore au besoin d'évasion.

Episode 1 – Le confinement

En cette période de pandémie, le « confinement » est sur toutes les bouches et s'impose, de fait, comme consigne d'écriture.

Restez chez vous !

Non, c'est toi ? Vraiment ? Je n'y crois pas ! Tu as réussi à faire tout ce bout de chemin depuis la Chine ? Je ne te vois pas, mais je te sens, je sais que tu es là.

Ce matin, je ne suis plus la même. Tu me casses, tu me tords, tu me broies, tu me disloques, tu me donnes des nausées, tu m'arraches les poumons, tu me coupes le souffle, tu m'étrangles, tu me brûles la cervelle, tu fais basculer mes tripes, tu ronges ma tête, tu tortures mon corps, tu me cloues au lit 20 h sur 24 h. Tu boostes mon thermomètre de 39 à 40°C, puis 41°C... Stooooop !

Je m'auto-confine. J'ai peur. Je suis en charpie. C'est la fin ? C'est mon tour ? Vendredi, dans la nuit, vous étiez dix autour de moi à me dire au revoir... Et, puis, je me suis réveillée... en nage...

Je vous en supplie ... RESTEZ CHEZ VOUS !

Annie Lamiral

Le confiné

Une silhouette endimanchée
Si fière de sa liberté
Fuit sans demander son reste.

Son charme, c'est sa barbe taillée
Ses pattes chenues dégradées
Son sourire aux plis modestes.

L'hôte aux poumons bien aérés
Cœur solidaire oublié
Confine sa force manifeste.

Ses douces mains manucurées
Habituees à caresser
Écrivent des lettres indigestes.

La belle capside étoilée
Cherche son vecteur paniqué
Comédien aux mauvais gestes.

Des liaisons désinfectées
Aux distances fragilisées
Trouvent leurs connections sans zeste.

Les secouristes éclairés
Morts-vivants démasqués
Illuminent les jours funestes.

Laurent Delhaye

Liberté

Rester chez soi, enfermée, cloîtrée, confinée, isolée, calfeutrée, verrouillée, bouclée, barricadée, tapie, recluse...

Ne plus sortir pour se promener, avoir le soleil qui rayonne et vous caresse délicatement le visage.

Ne plus passer de temps avec sa famille, ses amis, ses collègues, ses connaissances, ses commerçants.

Ne plus pratiquer ses activités physiques, intellectuelles ou culturelles habituelles.

Ne plus faire tranquillement ses courses dans les rayons de nos magasins favoris et côtoyer nos caissières.

C'est tout cela qui nous manque, mais en réalité c'est notre LIBERTE qui est atteinte. Même si, dans un coin de notre tête, nous avons toujours cette petite peur de la maladie qui traîne et peut nous infecter.

Quand nous aurons retrouvé, enfin, notre LIBERTE, nous en aurons aussi fini avec cette peur et ce foutu coronavirus !

Francine Delagneau

Framboises et chantilly

Je me souviendrai longtemps de mon anniversaire de l'année 2020. En plein confinement, il n'est pas interdit de fêter son X^{ème} printemps. Mais comment faire alors que les regroupements sont interdits et les sorties limitées ? Jamais, je n'aurais cru possible d'avoir besoin d'une autorisation de sortie pour aller, à la boulangerie-pâtisserie du coin, acheter un petit gâteau d'anniversaire. Et pourtant, c'est ce que j'ai fait hier !

Munie de mon précieux sésame, j'ai traversé la place du marché, vide, et me suis rendue jusqu'à la boulangerie. J'ai attendu mon tour sur le trottoir : on ne peut entrer qu'un client à la fois. Devant la vitrine de pâtisseries, j'ai peu hésité, car le choix était restreint... Les clients sont rares !

Mon choix s'est porté sur une tartelette framboise et crème chantilly. Je l'ai mise au frais en attendant. Et j'ai poussé la volupté jusqu'à accompagner ce dessert, tout de même festif, de quelques bulles. Il faut se faire plaisir, même en temps de confinement !

Quand tout cela sera loin derrière nous, c'est sûr, je le fêterai en grand cet anniversaire de Covid-19 !

Danielle Mercier

Mon confinement

Le chant des oiseaux. Unique.
Il varie selon l'instant en ce début de printemps
Selon l'intensité du soleil et de la brume matinale.

Dans mon jardin en fleurs
Premières primevères, narcisses, tulipes rouges et orangées
Jacinthes bleues, roses et mauves.
Feuilles et bourgeons vert tendre poussent aux arbres
Dont les cimes caressent le ciel blanc, menaçant.
Fraîcheur saisonnière.

Pétales de toutes les tailles volent au vent.
Arracher les mauvaises herbes de ce terreau
De ce nid de verdure.
Pensées, fougères, iris, jonquilles se redressent
A notre passage.

La beauté de cet instant m'est offerte
Parce que je sais l'écouter, l'apercevoir.
Cette nature respire pleinement
Au confinement des humains apeurés et angoissés.
Comme une renaissance.

Une émotion
L'univers à bras le corps.
IL est bien là. Je lui appartiens.
A l'unisson du reste du monde.
Sans fracture. Sans frontière.

Alors, roulons-nous dans l'herbe fraîche et humide.
Respirons les pâquerettes et les violettes

Au gré des nuages
Qui se métamorphosent en grimaces ou monstres à cornes
S'allongeant au-delà de l'horizon.
Point de mire translucide
D'où certains, hélas, ne reviendront pas.

Christine Sonrier

Ici et là-bas

Ici, la vie s'est figée.
Dehors, plus d'éclats de voix, plus de rires.
Le temps s'est arrêté dans un silence assourdissant.
Les repères ne sont désormais plus les mêmes.
IL s'est infiltré dans notre inhumaine normalité.

Là-bas, à quelques kilomètres
C'est la course contre la montre
Le décompte macabre
Cette impuissance à LE bloquer
Au péril de leurs vies
Ils se donnent pour nous sauver.

Ici, réapprendre et repenser nos vies.
Se protéger pour pouvoir encore avoir le goût des fruits
Le parfum du thym ou de l'épice
Qui embaume la cuisine, pour ne pas penser
Qu'on est au bord du précipice.

Là-bas, cette détresse qui contamine tout le monde
Des poumons de certains, au cœur et à l'âme des soignants.
Mais la rage est là !
Depuis quelques mois, contre la casse de l'hôpital
Montait la fronde.
Désormais, c'est contre ce funeste virus
Qu'ils luttent avec acharnement.

Alors ici
La moindre des choses que l'on puisse faire
Même si c'est une épreuve que peu ont déjà endurée
C'est pour eux, là-bas

Aides-soignants, médecins, infirmières
C'est de rester, nous, malgré tout, confinés.

Anne Berthelot

Episode 2 – Le temps

Pendant le confinement, le temps s'étire pour certains ; il est bousculé pour d'autres, qui gèrent simultanément vie professionnelle et familiale. D'où l'importance de s'emparer du mot « temps » en toute liberté !

Le temps de nous unir

Le temps de nous parler
Le temps de nous regarder
Le temps de partager nos peines et nos joies
Le temps de nous confronter
De nous opposer
Le temps de nous rassembler
Le temps de nous unir
Prendre le temps
Et ne plus le perdre à courir après
Le temps de nous aimer
Et de ne plus nous ignorer
Est-il arrivé ?
J'ose espérer !

Anne Berthelot

Précieux, il file quand on en manque.

Génération qui garde le tempo, le rythme, saute dans un train, mange sur le pouce. Elle achète du temps, paye en ligne, click & collect, délègue son ménage, charge son téléphone pour notifier, liker, twitter. Elle sauvegarde, télécharge des podcasts, des articles, des livres à lire plus tard. Elle fait des listes de films, de séries qu'elle n'aura jamais l'occasion de regarder. Elle n'aura pas pris un moment pour rappeler, pas su s'arrêter, ralentir, écouter et savourer le goût du rien.

Quand le temps se fige, les minutes s'allongent, les heures s'étirent... Elle prend enfin le temps, elle l'attrape et l'emprisonne, elle en profite de peur qu'il ne s'échappe à nouveau.

Elle ne pourra plus dire qu'elle n'a pas vu le temps passer.

Kawtar Mezzi

Juste à temps !

Lettre à mon ami C.
Domicilié à Wuhan, Chine

Mon cher ami,

Oui, je sais, le ton a bien changé. Il y a quinze jours, tu débarquais chez moi, sans prévenir. Je te détestais !! Tu prenais tout mon temps !

Mon emploi du temps tournait autour de deux mots : *dormir* et *guérir*. J'ai trouvé le temps long. Je ne savais rien de toi, la médecine pas trop non plus. Pourtant, dans la nuit de vendredi, tu as tout même arrêté la Grande Faucheuse... Juste à temps !

Alors, par ces quelques lignes, je souhaite prendre le temps de te dire « merci ». Tu ne peux pas savoir quel bonheur je ressens à entendre le tic-tac de l'horloge qui égrène les heures ou à écouter le gazouillis des mésanges qui squattent ma terrasse. Sans parler de celui de profiter tout simplement du beau temps, derrière ma fenêtre !

Oui, aujourd'hui, c'est le confinement... Pour combien de temps ? Ce n'est pas grave, j'ai tout mon temps. Je suis encore fragile, je n'ai pas le cœur à mes passe-temps habituels, alors, je vais écrire, histoire de passer le temps.

Je t'embrasse... de loin !

Annie Lamiral

Il est encore temps

Le temps du monde qui gronde
Par temps de paix.

La grisaille du temps
La fin des temps
Un petit bout de ce temps.

Cela dépendra du temps.

Temps de glace sous les tropiques
Temps des aiguilles, du sablier, du numérique
Temps des moussons, du Sahara, de la steppe ou de la
toundra
Temps de la Cordillère, de l'Amazonie jusqu'à la Papouasie.

Temps de brume, temps de pluie ou temps sec.
Tant de temps, trop de temps.

Quel beau temps !
Il y a longtemps.
Combien de temps ?
Ton temps n'est pas le mien.
Mon temps t'appartient.
Laisse faire le temps.

Prends le temps.

Il n'y a pas de temps à perdre.
Le temps nous est compté.
Le temps presse.
Je perds mon temps.
Je te donne du temps.
Dans quelque temps,

Tu oublieras ce temps-là.
C'est le temps qu'il faut.

Il est encore temps.

Quel temps fait-il ?
Temps de chien !
Tu as vu le temps ?
Un sale temps.

Je cours après le temps.
Je n'ai plus le temps.
Il fallait me le dire à temps.
Cela dure depuis trop longtemps.
J'ai tout mon temps.

Le temps s'étire.

Aurons-nous le temps ?
Si le temps nous est compté,
Il faudra revenir à temps.
N'oublie pas que le temps passe
Comme une valse à quatre temps.
Tu as oublié un temps.
Une mesure à cinq temps.

Le temps des cerises.
A la fin du printemps.

Le temps se gâte.

Changement de temps.
Il est mort à temps.

J'attends.
Juste le temps de prendre mon billet.
Le train démarre à temps.

Je n'ai pas l'idée du temps que cela prend.
Probablement peu de temps.
Bien que certains pensent très longtemps.
Après tout, le temps en fera son affaire.
Il faut accepter ce laps de temps.
Le temps de penser, de dire, d'écrire.
D'aimer, de jeter, de cultiver, de récolter.
Le temps des autres, le nôtre.
Le temps de la peur, de la joie, de l'ennui, du chagrin.

Il est temps de sortir.

Si vous avez le temps.
Prenez encore le temps de rire.
Avant que le temps ne vous prenne.

La fin arrive toujours à temps !

Christine Sonrier

La fenêtre du temps

Comme tous les jours, après m'être levée en retard, je prends mon café, debout dans la cuisine. Je me tourne vers la fenêtre, les yeux encore endormis ; la ville commence à s'animer.

Une douche chaude en vitesse, un rapide choix de ma tenue et hop, je descends les escaliers, traverse le parking et monte dans ma voiture. Destination : mon lieu de travail, en espérant que la circulation du périphérique ne soit pas blindée... Après trois quarts d'heure de trajet et plusieurs tours pour trouver une place, je salue enfin mes collègues de travail. Premier défi de la journée réussi : arriver à l'heure au bureau !

S'ensuivent les différentes tâches et réunions d'une journée de travail bien chargée, entrecoupée par une pause-repas faite d'un plat acheté au traiteur du coin et mangé avec des copains. Petit moment de détente bien mérité !

La nuit commence à tomber me rappelant l'heure de partir. Je vais au plus vite à mon véhicule et retour pour la maison avec les embouteillages du soir.

Arrivée dans mon appartement, je me mets en tenue décontractée, allume la télévision pour suivre les dernières informations. Dans la cuisine, je me prépare une salade pour le dîner et regarde par la fenêtre.

Mais quel temps a-t-il fait aujourd'hui ?

Francine Delagneau

El Tiempo

Le jour tant attendu était enfin arrivé ! La star de l'équipe de l'AS Ô Clock faisait son grand retour. Cette fois-ci, le coach avait choisi de le sélectionner. Il reconnaissait enfin le talent du mythique « El Tiempo ». Il était temps ! Suspendu la plupart des matchs, le joueur manquait de temps de jeu, et je n'en tenais plus de ce compte à rebours, de ces dernières minutes avant son arrivée sur le terrain. Il faisait partie de l'effectif qui allait se mesurer au Tic-Tac Olympique, le leader du championnat des Time Games. Quelle affiche !

Ça y est ! Il fit son entrée et je pus enfin admirer le vainqueur du sablier d'argent 2021, arborant le maillot de mon équipe préférée, le jaune et le bleu, les couleurs du beau temps.

Durant une demi-heure, il s'échauffa. Un contrat signé dans un temps record lui avait permis de rejoindre la formation des « timers ». Une feinte de corps, un jonglage... Le public, déjà debout, applaudissait, acclamait son idole. Quelle ambiance ! Une chose était certaine, les supporters attendaient depuis longtemps le retour de leur champion. Entre-temps, l'entraîneur avait répété ses dernières consignes - un « quatre-quatre-deux » pendulaire. Le match pouvait débuter !

Dès les premières minutes, El Tiempo fit des appels à ses coéquipiers. Contrôler le ballon, imprimer du rythme et orienter le jeu, telles étaient les qualités du grand sportif, et très vite, les observateurs confirmèrent son potentiel exceptionnel. Il pouvait dorénavant, nous montrer toute l'étendue de son talent.

Tout à coup, il leva le bras. Pas question d'avoir un temps de retard, il accéléra. Quelle séquence ! Un adversaire se présenta, et fut vite éliminé. Le maître à jouer effectua des

détours fréquents. Au « un contre un », il gagna tous ses duels. Les joueurs du Tic-Tac Olympique s'inclinaient devant ses trajectoires spontanées. La plupart des ballons étaient confisqués. De toute évidence, l'athlète pouvait faire basculer le match en deux temps, trois mouvements. Ses gestes précis et ses déplacements réglés au centième, mettait à mal la défense adverse. Et, le public, se déchaînait et jubilait à chacune de ses prouesses ! En quelques minutes de jeu, il était capable de nous offrir toute sa palette : petit pont, passe enchaînée, jeu en triangle et transversal millimétré, grand pont, débordement, jeu en déviation... Avec *El Tiempo sur le terrain*, les supporters pouvaient rêver au titre. Jamais l'AS Ô Clock n'avait eu un tel joueur dans ses rangs !

Mais, le temps fusait bien trop vite. Le coach réclama un temps mort. Incroyable ! Il remplaçait déjà le virtuose adulé. Le public, consterné, grondait : « *El Tiempo sur le terrain !! El Tiempo sur le terrain !! El Tiempo sur le terrain !!* » Il ne joua que dix minutes en seconde période, le temps de faire une passe décisive, mais pas suffisante pour faire basculer le match. 3 à 1 : le score fut sans appel et signa la défaite de mes favoris. Les supporters et moi-même étions furieux ! Devant les journalistes l'entraîneur justifia maladroitement son choix en expliquant que la star devait être préservée pour tenir la fin de saison.

Quelques jours après, en lisant un article de l'Équipe, je découvrais la motivation cachée de cette stratégie incompréhensible. Le club, ambitieux, s'était offert à prix d'or les services du prodige, mais, les clauses du contrat étaient très claires. Convoité par le club rival, le Tic-Tac Olympique, les exigences du champion étaient élevées. Le « temps utile » apporté au club sur le terrain était comptabilisé

de manière précise et, lorsque le champion avait atteint le seuil correspondant à sa rémunération, il avait rempli son contrat ! Un laps de temps supplémentaire - temps utile spontané/temps restant/rythme multidirectionnel - était alors possible avant une indemnisation complémentaire, que le club ne pouvait pas se permettre. Bref, au vu de ses performances exceptionnelles et quelques soient les circonstances du match. El Tiempo pouvait en un rien de temps, être remplacé !

Malgré ma déception, je décidais de rester fidèle à mon équipe favorite. Je nourrissais tellement d'espoir. Le club avait fait un recrutement ambitieux. Avec El Tiempo, le titre était à la portée de l'AS Ô Clock. C'était la bonne année, j'en étais convaincu !

Malheureusement, les apparitions du champion s'écourtaient au fil des matchs. El Tiempo continuait à améliorer ses statistiques, et le coach, ne pouvant compter sur des fonds suffisants, était contraint de le sortir de plus en plus tôt. Alors, malgré l'incompréhension de tous, l'entraîneur prit la décision de ne plus faire participer le sportif aux entraînements. Il fit aussi en sorte qu'il relâche son régime alimentaire et sorte parfois en boîte de nuit. Ce fut l'idée de génie ! Les performances d'El Tiempo n'étaient plus hors du commun, et progressivement, il put rester plus longtemps sur le terrain. Le phénomène, même diminué, avait toujours de l'influence sur le jeu. Je pus le vérifier au fil des matchs. Notre équipe se créait des occasions. Elle jouait juste et, sous l'impulsion du champion, le groupe devenait beaucoup plus offensif et parvenait à dominer l'équipe adverse de plus en plus souvent.

La stratégie de l'entraîneur s'avéra payante et bientôt, les résultats furent au rendez-vous. Le club fit une remontée

spectaculaire au classement. Le championnat fut relancé. Le Tic-Tac Olympique, qui faisait très largement la course en tête, subissait contre toute attente la pression d'une équipe retrouvée, faisant trembler les filets à chaque match. Il y a bien des années qu'on n'avait vu l'AS O Clock à pareille fête ! Quelle saison ! Quel suspense ! Le titre se joua au cours de la dernière rencontre. La différence de buts départagea les deux formations. Elle permit aux joueurs « azur et or » de rafler la première place. Depuis vingt ans, les supporters l'espéraient. Au coup de sifflet final, il y eut une énorme explosion de joie. Le stade était en effervescence. Moi, je participais à cette grande communion et célébrais mon champion. El Tiempo, loin d'être au maximum de son potentiel, perdit son sablier d'argent, mais quelle importance ! Un déclic s'était produit entre la star et ses partenaires. Ensemble, ils avaient pris la mesure du temps et compris que 90 minutes en équipe vaudraient toujours toujours plus que 15 minutes d'un virtuose. Plus fort au service du collectif : une belle leçon qu'El Tiempo saura, sans nul doute, mettre à profit pour prétendre au sablier d'or !

Laurent Delhay

Épisode 3 – Un bain sonore

« Écoutez, fermez les yeux, laissez-vous porter par le chant des oiseaux... » Cette fois, Virginie immerge les écrivains dans un bain sonore et les transporte, selon leur imaginaire, dans un parc, une forêt ou un champ, lieux inaccessibles au temps du confinement. Les récits montrent combien la nature est importante à notre équilibre !

Le bal des oiseaux

5 heures 42 : mes yeux ouverts ne semblent plus marquer de signes de sommeil. Je tourne la tête vers les rideaux où je vois poindre la lumière du jour. Le chant d'un oiseau m'attire à la fenêtre, je me lève et cherche à identifier l'auteur de ces notes aigues et puissantes. Je reconnais le cri d'un rouge-gorge qui s'époumone. Je l'écoute un instant, le temps d'étirer mes bras pour m'aider à sortir doucement de ma torpeur. Je suis raide, froissée, pourtant son chant suscite ma curiosité.

Je me chausse et, en vingt pas, je me trouve dans la cuisine et me sers un café. Les sonorités sont les mêmes, à une différence près. Fenêtre ouverte, le chant des rouges gorges forme une chorale de notes répétitives et mélancoliques. Je devine qu'il s'agit de chants nuptiaux destinés à séduire à tout prix des femelles très exigeantes. Le « *Ti Tu Ti Tu Ti Tu !* » métallique et sonore d'une mésange charbonnière m'émerveille et me fait sourire ; j'apprécie son tempo clair, tonique.

J'aime ce moment magique qui me fait oublier la solitude de mon lit. Je me sens forte, en communion avec le monde des oiseaux. Je prends une seconde gorgée de café, reconnaissante de vivre ce moment de grâce. Soudain, le

roucoulement des pigeons attire mon attention. Ils sont quatre ou cinq, nichés sur le toit de l'immeuble d'en face, à l'affût de nourriture. A cette mélodie du bonheur, s'ajoute le chant d'un pinson des arbres, une cascade de notes puissantes qui supprime le babillage des autres oiseaux. Cette symphonie me laisse deviner qu'il répond à son besoin impérieux de parader, de dominer. C'est le printemps, le festival des hormones, le temps des amours.

Je n'entends plus le rouge-gorge qui gazouille, ni la mésange bleue qui zinzinule, mais le sifflement de la sitelle ajoute de jolies notes de musique à ce carnaval des oiseaux. Il ne manque plus que les violons, les cordes et violoncelles pour constituer une partition. Saint-Saëns aurait sûrement apprécié cette nouvelle version ! Sur Europe 1, Bernard Poirette annonce le journal de 7 heures. En dépit de ce festival sonore, l'atmosphère est silencieuse, peu de monde et pas de bruit de moteur. Je savoure les bénéfices cachés du confinement. De l'autre côté de l'immeuble, une voisine lance des grains de riz au sol, depuis son balcon. En un instant, une grappe de pigeons s'agglutine autour de cette manne, dans un roucoulement joyeux et un bruyant fracas d'ailes. Ce ne sont pourtant pas des corbeaux, mais cette vingtaine de pigeons excités me fait penser aux oiseaux maléfiques du film-culte d'Alfred Hitchcock. J'en frissonne...

Carole Tigoki

La vie n'est pas une plaisanterie

Cui, cui, cui... Assise sur un banc du Parc Richelieu, Marie s'adonne à son passe-temps favori : la lecture en pleine nature. Aussi souvent qu'elle peut, elle s'échappe de son HLM si bruyant à cause du chantier du métro. Quel bonheur de pouvoir savourer ce cadre de verdure à deux pas de chez elle ! Cui cui, cui cui...

Bercée par le chant des oiseaux, Marie plonge le nez dans son bouquin préféré « *Il neige dans la nuit* » de Nazim Hiknet, qu'elle ouvre à la page de son poème favori : « *La vie n'est pas une plaisanterie* ».

*La vie n'est pas une plaisanterie
Tu la prendras au sérieux
Comme le fait un écureuil, par exemple
Sans rien attendre hors de la vie ni au-delà de la vie
C'est-à-dire : vivre sera tout ton souci
La vie n'est pas une plaisanterie.*

(...)

Elle aime lire et relire cette litanie mélancolique, fermer les yeux et écouter les mots résonner. Cui, cui, cui... Son songe est interrompu par une voix d'homme.

- *Bonjour, Madame !*
- *Bonjour, Monsieur !*
- *Je suis un peu perdu. Pourriez-vous me dire où se trouve l'arrêt du 162 ?*
- *Là, sur cette avenue. Vous voyez la voiture ?*

Vroom, vroom...

- *Alors, vous descendez cette allée...*

MEUUUUHHH... Marie sursaute, interrompue par un puissant beuglement.

- *C'est quoi ça ? Y a pas de vache, ici ?!*

- *C'est la sonnerie de mon téléphone...*

L'homme se retourne et s'éloigne sans un mot pour Marie.

Deuxième MEUUUUHHH... il décroche et se met à hurler :
« *Vous deviez me livrer à 18 h ! Non, vous ne pouvez pas laisser le colis devant la porte ! Je serai là d'ici 30 minutes, attendez svp ! J'arrive !* ».

Catherine fulmine : « *Quel gougnafier ! Aucune éducation ! Incapable de m'écouter jusqu'au bout, ni de dire merci ou au revoir* ». Grrrrrrrr...

Cui, cui, cui... Enfin, l'inconnu est parti. Marie est heureuse de retrouver le gazouillis des oiseaux, mais il lui a gâché son moment ! Elle n'arrive plus à se concentrer sur son livre qu'elle range dans son sac et s'offre une petite séance de mini-méditation pour chasser toutes ces mauvaises pensées ! Cui, cui, cui...

Annie Lamiral

La forêt enchantée

Comme j'en rêvais de m'évader dans la nature, après ce long confinement !

Je pénètre dans la forêt tout doucement, le soleil se lève à peine. Il se cache encore derrière la colline, plus pour longtemps. Soudain, il apparaît au-dessus de la crête, et fait reculer les ombres des arbres centenaires. Et, accompagnant la venue de la lumière, dans une véritable explosion, les oiseaux lancent leurs plus beaux trilles qui se mélangent dans un harmonieux concert.

Rossignol, alouette, pinson, mésange, chardonneret, sansonnet, tous rivalisent pour lancer la plus haute note. Je les envie, moi qui chante faux.

Cette symphonie m'apaise, je ferme les yeux et me laisse emporter par la mélodie.

Un pic-vert rejoint le concert, un instant troublé par le bruit d'une voiture au loin. Tout à coup, une vache se joint aux pépiements des oiseaux, son meuglement vite couvert par les trilles, toujours plus aigus, auxquels se mêlent des centaines de battements d'ailes.

J'aimerais que le temps s'arrête, pensai-je, tout en m'allongeant sur la mousse, au pied d'un vieux chêne.

Le soleil monte haut dans le ciel, et tout doucement, le silence revient dans la forêt. J'avais oublié que les oiseaux chantent seulement pour saluer la venue d'un jour nouveau.

Danielle Mercier

Rêverie

Par cette belle journée du début de nos vacances d'été, le soleil tape fort. Après le repas familial – tomates mozzarella parsemées de feuilles de basilic et de persil, puis glace à la vanille – je décide de faire une promenade dans le bois, un peu plus loin sur la route. J'espère y trouver un peu de fraîcheur et de tranquillité.

Sur le sentier à l'orée de la forêt, je ferme les yeux et tous mes autres sens se réveillent. Je ressens la nature ; une douce brise me caresse le visage, quelques cheveux volent, évadés de mes barrettes. L'air a la senteur du commencement de l'été, mélange de blé fraîchement coupé et de fleurs de colza chauffées par le soleil.

Le brouhaha de la campagne en plein travail envahit mes oreilles. La moissonneuse fait des allers-retours dans le champ et les roues du tracteur collent sur le bitume de la route qui mène au silo voisin. Au loin, les beuglements des vaches cherchant un peu d'ombre dans leur pâture, sous les pommiers.

J'avance doucement sur le chemin forestier. Petit à petit, les bruits de la campagne sont remplacés par le gazouillis des oiseaux dans les arbres et le bourdonnement des insectes qui me tournent autour. Je perçois le clapotement d'un ruisseau qui se jette au loin dans un étang apprécié des pêcheurs du coin. J'entends le souffle d'un vent léger dans les branches et le bruissement de petits animaux, courant dans l'humus et fuyant devant moi.

Mon esprit est pénétré par cette douce cacophonie ; il vagabonde et rejoint un pays imaginaire. Je suis une exploratrice intrépide dans une forêt vierge. Les arbres ont des feuilles immenses et des fleurs magnifiques aux nuances infinies. Des volatiles aux formes étranges, des papillons géants et des animaux féériques jouent entre eux. C'est magique !

Soudain, des cris et des rires me sortent de ma rêverie ; je sursaute et reviens brutalement à la réalité. Mes enfants m'ont rejointe et courent autour de moi, avec de grands éclats de voix. J'ai besoin d'un petit moment pour saisir à nouveau mon environnement.

L'Amazonie, ce sera pour une prochaine fois !

Francine Delagneau

Episode 4 – Les clés

Le confinement se prolonge. Trouver les clés pour (s'en) sortir devient un enjeu collectif. Virginie propose alors d'écrire une « micro-fonction » à partir de la photographie d'un tableau de clés.

Cet exercice, couramment utilisé sur Instagram et Twitter, a pour objectif principal de travailler sur la concision : comment écrire, en juste quelques phrases, une histoire percutante ?

Chambre 28

Zut ! Alexis ne m'a pas rendu les clés de la chambre 28. C'est bien beau de faire des galipettes entre 12 et 14 h, mais moi, il faut que je rende la chambre prête pour d'éventuels clients. Et justement, j'ai une réservation pour 17 h. Tant pis, j'abandonne un instant la réception et avec mon passe, j'ouvre la porte de la chambre 28. Je découvre Alexis en travers du lit... Mort, non ! Dormant à poings fermés ! S'envoyer en l'air, d'accord, mais il faut quand même redescendre !

Danielle Mercier

Sous clé

Enfermé depuis plusieurs semaines.

Ne veut plus ouvrir. Les pompiers ont dû intervenir.

L'ont trouvé là, prostré, attaché, enchaîné à son fauteuil de velours.

La clé du cadenas est le numéro 70.

Comme ses 70 ans, accrochés au tableau de la maîtrise et du contrôle.

Il a crié. N'entrez-pas !

Trop tard.

Christine Sonrier

Où est la clé ?

Bon sang ! Mais où elle est la clé de la salle de réunion ?

Hé ho ! Il y a quelqu'un ? Hé ho !

Personne pour me donner un p'tit renseignement ?

C'est le bazar ce tableau !!

Toujours la même chose ; quand on a besoin de Bastien, il n'est pas là !

Pas de clé, pas de réunion !!

Et si on la faisait sur la terrasse ? Il y a du soleil.

Pourquoi je cherche cette clé, en fait ??

Allez, réunion au soleil !!!!!

Francine Delagneau

Clavissophilie

Le musicien cherche ses clés d'ut, de sol ou fa.

Le mécanicien cherche ses clés à molette, à cliquet, anglaises, plates ou Allen.

Le concierge cherche ses clés pour la cave, la chaufferie ou les logements à louer.

L'informaticien cherche sa clé USB ou sa clé de sécurité.

Le cruciverbiste cherche la clé du problème des mots croisés du jour.

Le judoka cherche à gagner avec une clé de jambe.

Et moi, je cherche la clé des champs !

Francine Delagneau

Au musée

– Maman, c'est quoi ?

– Des clés, ma chérie !

– C'est pour quoi faire ?

– Autrefois, elles actionnaient des serrures. C'est comme cela qu'on ouvrait des portes.

– C'est pas pratique ! C'est mieux maintenant la reconnaissance faciale !

Annie Lamiral

Chambre 19

Le corps des amants
S'entrelace
Chambre 19
Le temps les dépasse
Oubliant
Le temps qui passe.

Jean et Marie
S'aiment
Dans leur regard
Le secret
De leur âme.

Carole Tigoki

Mots-clés

Dis-moi les mots
Les mots qui vont me délester
De mes maux.

Carole Tigoki

Récit choral

Pour cet atelier, à la fois individuel et collectif, Virginie, l'animatrice d'A Mots croisés, explique l'exercice, à de l'exemple de roman choral, « Une pièce montée » de Blandine Le Collet, qui raconte un mariage, vu par le prêtre, la sœur ou bien encore la grand-mère du marié.

Elle invite les écrivains, partagés en deux groupes, à choisir une situation ou un événement, à créer des personnages qui offriront, chacun, leur point de vue particulier et, enfin, à dérouler un récit à la fois vivant et pétillant.

Les écrivains, d'abord étonnés par cette écriture à plusieurs mains, se prennent au jeu et construisent, en toute convivialité, deux récits chorals aux univers singuliers.

La Veuve joyeuse

Récit choral issu de l'imagination de Christine, Francine, Maximilien, Kawtar et Annie.

Mireille, Chantal, Sergio, Timothée et Marc sont réunis autour de la table familiale...

Mireille

« Mes chéris, je suis très heureuse de vous accueillir aujourd'hui. Comme vous le savez, le départ de votre grand-père m'a d'abord bouleversée, puis il a fallu faire face et prendre en main la succession. J'ai vite réalisé que cet homme, que toute la famille respectait, craignait même, m'avait en fait beaucoup brimé. Sous ses airs attentifs, patients, Henri se montrait avec moi, rigide, exigeant, avare aussi bien financièrement que sentimentalement. Il insinuait toujours que mes dépenses étaient injustifiées et fantaisistes. Il me demandait plus de rigueur et contrôlait tous mes faits et gestes. Je faisais bonne figure mais finissais par ne plus prendre aucun plaisir dans la vie. Je n'avais pour mission que le comptage des courses et dépenses en tous genres, afin de ne pas dépasser les limites qu'il fixait et qui se rétrécissaient au fil des années. Je réalise aujourd'hui que je vivais dans un étau asphyxiant, où j'allais probablement étouffer s'il n'avait pas eu la bonne idée de quitter ce monde qu'il aimait si peu !

Enfants, vous avez sans doute perçu les tensions entre nous, même si j'essayais de ne laisser rien paraître. Votre père et grand-père était un homme d'une radinerie malade qui a passé sa vie à épargner. Le comble c'est qu'aujourd'hui je vais devoir lui être reconnaissante ! D'après le notaire, je suis comblée. Henri est parvenu à construire une situation financière plus que confortable, avec des assurances vie et une pension de reconversion très satisfaisante.

Mes enfants, je suis donc aujourd'hui, pleine aux as !!! Je vais enfin pouvoir profiter de la vie et « lâcher prise » comme on dit dans le jargon branché actuel ! Je me sens libérée et je vais partir, voyager, parcourir le monde et rencontrer d'autres cultures, d'autres façons de penser l'existence. C'est comme une renaissance pour moi. Je vous propose de trinquer tous ensemble ! Vous avez du champagne, du vin sec ou moelleux, rouge, rosé ou blanc... Le majordome va vous conseiller et vous servir. »

Un homme, vêtu comme ces serveurs de brasserie au chic parisien, entre dans la salle à manger et sert élégamment les convives en fonction de leurs préférences. *« Tout le monde est prêt ? Mes enfants, célébrons cette nouvelle vie qui s'annonce. Je n'ai jamais été aussi heureuse. Trinquons mes chéris ! Je vous souhaite à tous le bonheur que vous méritez, après avoir supporté des parents et grands-parents tels que nous. A partir d'aujourd'hui, vous n'aurez plus à vous soucier de moi. Mais, Marc, tu ris ou tu pleures mon chéri ? Toi, ma fille, tu as l'air d'apprécier le bonheur de ta mère... mais de manière modérée ! »*

Moi qui pensais que mes enfants manifesteraient leur joie à cette annonce ! Marc et Chantal sont peu expansifs, mais ma bru semble totalement excitée sur sa chaise. On la sent prête à hurler et à quitter l'assemblée, malgré le sourire hypocrite qu'elle déploie toujours en ma présence. Et Marc qui ne dit rien, buvant son champagne du bout des lèvres. Il n'y a que le petit qui a l'air content de la nouvelle. Il faut dire que Sergio lui a proposé un grand verre de Coca. Sa mère s'oppose et j'interviens, sans retenue cette fois. Fini de s'écraser !!! *« Chantal, ça suffit, tu laisses Timothée ; c'est mon invité. Il a droit à un Coca de temps en temps, surtout*

aujourd'hui. Je vous rappelle qu'Henri n'est plus là. Détendez-vous, je vous prie ! Délicieux ce champagne, vous ne trouvez pas ? Et comment sont les vins, tous des grands crus, vous avez remarqué ? Nous n'avons jamais si bien bu dans cette maison !! J'ai une autre surprise pour vous. Le plat traditionnel n'est plus d'actualité ! »

« Vous pouvez apporter la suite, s'il vous plaît ? » Foie gras, médaillons de foie de volaille, langoustes, suivi d'un tajine de légumes. « Vous allez apprécier. Ce traiteur est vraiment divin. Quand je pense que je passais devant sa boutique depuis tant d'années sans jamais y avoir goûté !! Il me livre désormais mes repas, quotidiennement. C'est un régal ! » Cela n'a vraiment pas l'air de plaire à Sylvie. Quelle peste celle-ci !

Christine Sonrier

Sylvie

Quel étonnement en franchissant la porte du pavillon de ma belle-famille ! Je découvre une table dressée, digne des plus grands restaurants gastronomiques, ces lieux que nous avons pour habitude de fréquenter à la belle époque avec Papa et Maman... L'époque de l'opulence et du confort, avant que Papa soit éclaboussé par le scandale et licencié sans ménagement.

Nous prenons tous place, guidés par un majordome aussi discret que poli. En passant la main sur la nappe, je sens que quelque chose a changé. C'est du coton peigné d'Égypte, comme chez mes parents, relique du temps perdu. C'est distingué et ça vaut un paquet de fric ! La table est superbe et on ne peut pas dire que ce soit commun chez les Bernard. En

un léger coup d'œil, je crois distinguer une sélection de vins prestigieux.

Que se passe-t-il ici ? J'ai le sentiment d'être la victime d'une mauvaise caméra cachée, de celles rediffusées sur les chaînes TNT pour combler la grille des programmes. Mon regard parcourt les recoins de la pièce à la recherche d'un indice : toujours rien ! Je dévisage chacun des convives pour détecter une connivence ou un clin d'œil complice : rien ! Je ne vois que deux raisons valables à cette mise en scène : un gain au loto ou le dernier repas du condamné. Mireille est mieux fagotée que d'habitude, son teint est pâle mais pas désastreux. Le rouge ne lui va pas et ses boucles d'oreille lui donnent le panache d'un sapin de Noël le 20 janvier. Quel mauvais goût ! Elle n'a pas l'air malade pourtant.

Cling ! Cling ! Je suis sortie de mon tourbillon d'interrogations par le tintement de l'argent contre le cristal : c'est Mireille, elle va porter un toast. Voilà, tout s'explique, « Papi radin » avait ses petits secrets. Je savais qu'il cachait quelque chose, mais je n'imaginais pas une caisse noire bien garnie. Je suis aux premières loges pour observer comment cette famille unie va réagir à cette nouvelle vie. Enfin un peu d'animation ! Je suis curieuse de voir la vulgarité de ces nouveaux riches : suite de luxe au club FRAM, l'hiver à Avoriaz qu'ils appelleront Avoriazzz... et 4×4 Audi aux jantes chromées.

Je m'avance peut-être, on ne connaît pas encore le montant du magot de « *Papi-j'ai-affamé-ma-famille* ». Le suspense est insoutenable ! Cet argent sera une juste récompense pour moi qui ai supporté les ragoûts du dimanche, télé allumée hurlant et enchaînant les artistes dans le fauteuil de Drucker. Moi qui

ai subi la mollesse de Marc, son désintérêt total pour les conventions sociales, arborant jogging et basket du lundi au dimanche avec désinvolture.

Marc, celui qui ne prend jamais position, celui qui n'a d'avis sur rien, celui qui ne dit jamais rien. Pas étonnant que même pour me faire un enfant, il n'ait pas réussi. En parlant d'enfant, je me coltine encore le gosse à côté de moi à table, il n'arrête pas de me parler, de me raconter sa sortie au karting avec son PA-PA et d'exhiber ses nouvelles baskets Cars. Le comble du chic, ces chaussures qui s'illuminent quand on tape du pied grâce à un système de LED. Quelle famille de beauf ! « *Mireille, le vin est délicieux et vous êtes radieuse aujourd'hui.* »

J'attrape ma coupe de champagne et sort fumer une clope, cette attente est insupportable. J'espère que Mireille va m'attendre pour annoncer le montant de la cagnotte. J'entends crier ; que se passe-t-il ? Je lâche ma cigarette et me précipite à l'intérieur. Je croise le regard de Marc les yeux exorbités, sa peau est rouge comme un tourteau et le sol est jonché de bris de verre. Timothée se bouche les oreilles avec le plat des mains et Chantal suit le ping-pong verbal entre Marc et Mireille en secouant la tête comme un labrador.

Un drame familial est en train de se jouer.

Kawtar Mezzi

Chantal

Nous sommes tous assis autour de la table, qui n'a jamais été aussi belle. Maman a fait des efforts, ce soir ! Nous avons un serveur, qu'elle appelle Sergio, qui nous sert des plats raffinés

venant du traiteur de la rue voisine. C'est un des meilleurs du quartier et pas des moins chers. Maman prend la parole. Nous l'écoutons en silence, un peu surpris par son discours et l'histoire de sa vie avec Papa. Elle nous parle de son avarice, son égoïsme et le fait qu'elle n'a jamais été très heureuse pendant toutes ces années. Nos coupes de champagne à la main, nous trinquons à sa nouvelle vie et son prochain voyage. Maintenant qu'elle peut se le payer et ça grâce à l'argent que papa avait accumulé sans rien dire à personne ! Des langoustes se pavanent dans nos assiettes en porcelaine de Limoges que je ne connais pas. Du vin grand cru dans nos verres en cristal de Bohème, des couverts en argent autour de nos assiettes et le tout sur une nappe en coton peigné d'Égypte... Impressionnant !

« *Non, Timothée pas de Coca !* » Et voilà ! Maman lui cède ! En plus j'en prends plein mon grade. Elle a bien changé ! Je comprends petit à petit pourquoi Maman veut de la nouveauté dans sa vie. C'est vrai qu'on a toujours mené une petite vie tranquille avec peu de moyens. On n'est partis que rarement en vacances et avons passé des Noël pas toujours très gais et sans vraiment avoir été gâtés. Mais je n'avais jamais réalisé que Maman n'était pas heureuse avec Papa. Elle ne s'exprimait jamais, restant dans sa cuisine avec ses poêles et ses casseroles. J'ai toujours cru que cette vie lui convenait.

Maintenant, Maman a de l'argent et elle veut partir en voyage ! Eh bien, pourquoi pas ??? Elle se paye tous les jours des repas du traiteur, elle s'habille avec goût et elle ne se prive de rien ! Elle profite de petits plaisirs qu'elle n'a jamais eus et n'a jamais été aussi rayonnante : elle a bien raison. Timothée tient à deux mains sa langouste pour la casser et

mange comme un vrai cochon. Discrètement, je le pince pour qu'il se tienne tranquille et qu'il évite de s'adresser à Sylvie. Comme d'habitude, elle n'écoute pas ce qu'il lui raconte et à peine regardé ses nouvelles baskets dont il est si fier et qui m'ont coûté un bras. Elle fait une drôle de tête et ne parle à personne, c'est encore pire que d'habitude !

Marc, pour ne pas changer, ne dit rien ! Je me demande s'il a des sentiments quelquefois, s'il ose ouvrir la bouche pour autre chose que manger ou boire. Il a toujours les yeux rivés sur son smartphone et rien d'autre que ses fichues courses de chevaux ne l'intéresse ! On se regarde tous avec une certaine gêne, mais la bouche pleine. Les plats se suivent, servis par Sergio. Maman a fait des folies pour ce dîner. Heureusement que quelques « *C'est bon... C'est la première fois que je mange de la langouste... Attention de ne pas te tacher... Qui veut encore du vin ? ... Encore un peu de mayonnaise ? ...* » ponctuent le silence. Que ce repas semble long !

Maman vient de reprendre la parole et nous donne plus d'explications sur ses dernières décisions. Qu'elle décide de partir faire une croisière après la mort de Papa, pourquoi pas ; ça va lui changer les idées ! Elle va rencontrer d'autres personnes qui vont lui apporter un peu de gaité et lui ouvrir d'autres horizons. Elle va enfin vivre et ne plus être dans l'ombre de Papa. Déjà, elle ne porte pas le deuil et ces couleurs pastel lui vont à ravir. Je vois bien la tête de Sylvie qui se décompose, il y a de l'argent dans la famille ! elle n'en revient pas !!! Mais elle comprend aussi que l'argent va voguer et pas dans sa direction, c'est sûr ! Maintenant la famille doit lui paraître beaucoup moins plouc et Marc beaucoup plus séduisant.

Mais, Marc est blême ! Son regard navigue entre Maman et le majordome. Qu'est-ce qu'il lui arrive ? Pourquoi se met-il à crier ? Le serveur a eu des gestes déplacés auprès de Maman ?! Mais quoi comme gestes ?? Il lui a tenu la main, a eu des regards appuyés et lui a chuchoté à l'oreille ?? Il a vu ça quand ??!! Autour de la table, tous les convives sont éberlués et se regardent muets. Marc gesticule et vocifère des insultes au majordome, interdit. Maman lui demande de se calmer, de bien vouloir s'asseoir et commence à lui parler posément. Elle lui explique que l'enfant qu'il est resté doit grandir et admettre que sa mère a le droit de vivre une nouvelle vie. Si ce doit être avec Sergio, il n'a rien à dire. « *Il faut tu deviennes adulte.* » Elle lui rappelle qu'elle l'aime et qu'il sera toujours « *son fils* » !

Francine Delagneau

Sergio

Déjà deux mois que Monsieur est parti... Madame est si rayonnante. Ce nouveau petit tailleur Chanel lui va à ravir ! S'ils savaient tous qu'en plus de lui apporter chaque jour de bons petits plats, je l'accompagne dans ses après-midi « shopping » avenue Montaigne ou rue du faubourg Saint-Honoré. Le soir, je l'emmène au théâtre dans son tout nouveau coupé Mercedes qu'elle hésite encore à conduire. Nous passons de plus en plus de temps ensemble.

Quand je pense qu'on se connaît sans se connaître depuis maintenant une trentaine d'années, quand j'avais ma petite épicerie italienne près de chez eux. Je me souviens que, chaque fois que je proposais des dégustations de charcuteries ou de fromages, ils s'installaient tous les deux

silencieusement au comptoir pour savourer les spécialités et repartaient une heure après... Sans jamais rien acheter ! Je voyais bien qu'elle n'était pas heureuse avec lui. Elle me faisait pitié.

Ah, que je suis content pour elle aujourd'hui ! Tiens, elle rabroue sa fille pour défendre son petit-fils. Bravo, elle ose dire son avis ! Je lui fais un clin d'oeil en servant un verre de Coca à Timothée, un brave petit garçon. Quel bonheur de la voir revivre ! Et si je la protégeais de cette bande de rapaces ? À commencer par sa bru. La voilà qui sort de table pour fumer sa clope : elle a l'air furieuse ! Elle pense encore que son Marc chéri va hériter d'un petit pactole... Elle rêve ! Allez, encore quelques bulles de Ruinart, Chantal ! Elle n'en boira pas de sitôt, la pauvre !

Bon, je vais débarrasser ! La table a perdu de son charme avec toutes ces carcasses de langoustes, il est temps de passer au... Zut, Madame vient de renverser son verre en cristal. Avec mon torchon de service, j'éponge vite la nappe. Sous le regard noir de Marc, je m'approche doucement de son oreille et lui susurre : « *Ne vous inquiétez pas, je reviens avec un linge propre !* »

Je lui prends délicatement la main pour mieux sécher sa manche. Quand je me penche vers elle, je baigne littéralement dans son parfum Chanel n°5. Sa respiration s'accélère. Sans que je sache pourquoi, d'un geste exquis, elle libère ses boucles retenues par une barrette en écaille. Nos regards se croisent. Pétillante, elle me remercie avec un sourire complice. Je suis troublé.

Annie Lamiral

Timothée

Mamie qui déraile. La voix qui part en vrille quand elle parle de Papi. Je ne sais pas s'il était pauvre, radin, mais moi il me manque. La bouche de Maman en berne, décomposée, elle me fait penser à la gueule de Gédéon, le bouledogue anglais obèse de Marc qui pleure dans le vestibule. Trois verres de rouge, deux verres de blanc, si j'ai bien compté : la consommation de la table après l'annonce de Mamie. Et moi devant mon gobelet de Coca. S'ils savaient tous que le Papi radin, comme ils disent, lui au moins il me faisait goûter son vin en cachette.

J'aimais bien Papi, c'est vrai. Mais je n'ai jamais vu Mamie aussi heureuse quand il était là. Les boucles d'oreille qui brillent, le foulard rouge et ce parfum qui me donne mal à la tête. Elle me fait rire. Et Maman me pince sous la table : je ne me tiens pas droit ? J'ai fait tomber une tomate cerise ? Non, j'ai juste rigolé. Je ne dois plus rire trop fort depuis que Papa n'est plus là, et Papi non plus. Arrête de te faire remarquer, mange ta langouste ! Drôle de bête inerte dans mon assiette, et qui me semble, à moi, bien plus rigolote quand je l'agite entre mes mains.

Le temps me semble long, tellement long. Les fourmis grimpent, de mes pieds à mes cuisses, et Sylvie me gronde quand je tente de m'en débarrasser en utilisant le super pouvoir clignotant de mes baskets Atemi. Son nez tout drôle, retroussé, on croirait même qu'elle nous renifle tous. « *Elle ne peut pas nous sentir* » disait Papa. « *Elle est née comme ça* » disait Papi. Il paraît qu'ils nous observent de là-haut, et laissez-moi vous dire qu'ils doivent se fendre la poire, contrairement à nous. Tout ce qu'il me reste, à moi, ce sont

les clins d'œil de Marc qui trifouille son téléphone, Sylvie qui caresse la nappe comme si c'était un petit chat et Maman qui ne me lâche pas la grappe. Et Mamie, toute belle, et ce drôle de monsieur, dans son costume du dimanche, qui nous tourne autour et fait apparaître les assiettes comme par magie. Il m'appelle mon petit bambino et m'aide à trouver les couverts pour manger tout ce qui défile sous mon nez. Du jaune qui craque, des bulles sucrées, de la viande toute tendre. Ça me change des coquillettes de Maman, mais je ne lui dis pas. Puis elle se régale, elle aussi, ou peut-être qu'elle se cache dans son assiette ?

Marc crie, je ne comprends pas ce qu'il dit, mais soudain tout change.

Maximilien Petit

Marc

Encore un repas dominical ! J'aurais préféré rester à la maison avec mon petit Gédéon et suivre tranquillement les courses de chevaux de fin d'après-midi sur la chaîne Equidia. Faire mes jeux de demain selon leurs pronostics. Suivre les actualités des chevaux et leurs prochaines courses. Heureusement, il y a le wifi ici. Avec mon smartphone, je peux quand même suivre les dernières courses. Bien sûr, Sylvie ne s'intéresse pas à la nouvelle application que j'ai téléchargée hier soir. Elle détourne la tête, mais de l'autre côté, c'est Timothée et il l'agace avec sa conversation de préado. Finalement, c'est amusant !

Maman a mis les petits plats dans les grands, c'est plutôt la classe. Et pour une fois, le repas n'est pas mauvais et le vin très gouleyant. Après le champagne, il faut que je fasse

attention de ne pas trop boire. Je crois que quelque chose a changé chez Maman. Je la trouve plus souriante que d'habitude. Elle parle, parle, beaucoup plus. Elle a oublié qu'elle est en plein veuvage ?

En faisant un peu plus attention, je trouve que ce serveur, ce Sergio, est bien entreprenant avec Maman. Il est en train de lui jeter des regards langoureux. De lui parler à l'oreille, un peu trop près, je ne pense pas que ce soit pour le service. Maintenant, il lui tient la main !!!

Sur un coup de sang, je bondis de ma chaise. Elle se renverse ce qui fait sursauter l'assemblée. Je me mets à hurler sur cet infâme personnage qui ose toucher ma mère : *« Lâchez la main de ma mère tout de suite ! Espèce de pervers ! Vous n'avez aucune pudeur ! Une femme en plein veuvage, si fragile. Profiteur !!! Escroc, prêt à profiter de sa faiblesse pour lui prendre son argent ! Je ne vous laisserai pas la faire souffrir !! Gigolo !!! »* Puis, je me tourne vers Maman qui semble contrariée pour lui dire : *« Mais, Maman, je te défends !! »*

Francine Delagneau

Mireille

« Bon sang, Marc, mon petit ! »

Il est dans un état. Je comprends au fond sa déception. Ses parents ne sont pas ceux qu'il avait imaginés. Que cela doit être compliqué pour lui ! Mais enfin, il est adulte aujourd'hui. Il a sa propre famille, avec cette Sylvie. Je ne comprends

d'ailleurs pas pourquoi, ils n'ont toujours pas d'enfant. Je n'ai jamais osé aborder ce sujet avec lui, encore moins avec elle. Je n'ai pas été une mère parfaite, mais je l'ai aimé du mieux que j'ai pu. Attendrie par Henri, au début, que j'ai cru aimer... Marc comme Chantal ont été profondément désirés. Puis le temps qui passe avec ses habitudes... ça nous a profondément abîmés, grignotés. Notre couple s'est rabougri. Nous faisons bonne figure. Chantal, l'aînée, a vite capté, mais Marc mon petit chéri, lui, n'a rien perçu de cette déconfiture. Je le savais, au fond, et je redoutais le jour où il comprendrait que son père et moi étions devenus des étrangers. Malheureusement, il réalise ça aujourd'hui et c'est trop tard. Je ne peux pas sacrifier mes dernières années et poursuivre cette mascarade qui a trop duré.

« Marc, je comprends ta peine, ta déception, mais cette existence à venir n'appartient qu'à moi et je la revendique. Je t'aime, ainsi que ta sœur, mais je ne tolère plus d'être soumise et jugée par quiconque. Mes enfants, je ne vous juge pas. Je vais partir voyager avec qui me plaît et l'argent de votre père est aussi le mien. Cet héritage, je le mérite. Toutes mes nuits blanches et leurs larmes de désespoir, dans cette solitude noire ; le manque de reconnaissance et de tendresse, ma détresse, valent bien cette compensation financière. Je ne dois rien à personne, surtout pas à ceux que j'ai choyés, aimés et tenté d'éduquer avec conscience et générosité. Je vous le confirme, je m'envole mais je ne vous oublie pas. Marc, tu as imaginé que Sergio serait du voyage. Je n'ai rien décidé, mais tu me donnes une idée. Tu vois, je n'y avais pas pensé. Je comprends, grâce à toi, que Sergio peut certainement être ma prochaine âme sœur. Quel bonheur !

La vie est extrêmement surprenante. Il n'y a pas que l'argent qui compte, mes enfants. Je ne dépenserai d'ailleurs peut-être pas autant que ce que j'imagine. Il me faut du temps. Faites-moi confiance. Je vous aime. »

Sergio s'approche de Mireille et la prend dans ses bras.
« Vous êtes magnifique ! »

Christine Sonrier

Revenez-vite !

Récit choral issu de l'imagination d'Anne, Manon, Danielle, Alexandre et Laurent. Samantha, Sami et Mélanie reçoivent un SMS de Margot, après la soirée des 40 ans de Thomas...

Samantha

Revenez-vite, on a besoin de vous ! Je parviens à lire le texto envoyé par Margot, malgré mes yeux embrumés par un excès de champagne - du Veuve Clicquot, sacrément bon - et malgré l'écran fissuré de mon smartphone, tombé quand j'ai retrouvé Thomas dans la cuisine. Mince, qu'est ce qui se passe ??

Tout s'était tellement bien déroulé : une soirée mémorable pour les 40 ans de Thomas ! Un buffet d'enfer avec saumon, caviar... Ah oui, Thomas a assuré ! Il a bluffé tout le monde, ses potes de boulot et nous, ses amis de lycée, avec son balcon donnant sur la Tour Eiffel.

Margot, sa femme, a parfaitement rempli sa mission de maîtresse de maison dans sa robe de créatrice en dentelle noire. Samir, ça faisait tellement longtemps, il n'a pas trop changé. Toujours cette étincelle dans les yeux et ce sourire avenant ! Elle l'a toujours bien aimé, même si ce n'était pas forcément réciproque. Dommage qu'il n'ait pas pu aller au bout de ses études. Il le méritait pourtant. Mélanie, elle, n'avait pas l'air spécialement épanouie. Elle est toujours aussi secrète... Je n'ai pas réussi à connaître, ne serait-ce que quelques miettes de sa vie sentimentale. Moi, je me souviens quand je m'étais confiée à elle. Ce devait être en seconde. Pourtant, en tant qu'infirmière, elle a dû en avoir des propositions. Et puis, malgré sa timidité, elle a quand même un joli minois, la Mélanie, plus jolie qu'à ses 17 ans !

Zut, obligée de faire demi-tour ! Alors que je n'avais qu'une hâte, arriver à la maison, me jeter sur mon lit et repenser à ces regards, furtifs mais langoureux, que m'a jetés Thomas. C'est dingue, quand même cette histoire ! Tomber sur lui, il y a six mois, quand j'ai poussé la porte de son bureau de Directeur adjoint pour écrire une pige sur son entreprise pionnière en robotique. Ça ne m'enchantait pas d'ailleurs ! Je me souviens encore de son regard de faux conquistador... Et là, ce soir, il n'a pas eu froid aux yeux quand il a frôlé ma main ! Dommage qu'on n'ait pas eu plus de temps... Mais, bon, on se verra plus longtemps la prochaine fois au Normandy.

Ça y est, enfin arrivée ! Je ne suis pas la première. Tiens, Mélanie, elle en fait une tête ! Elle a vu un fantôme ??!

Anne Berthelot

Sami

Je reçois le SMS de Thomas alors que je viens d'arriver chez moi. C'est chelou ce message... Pourquoi il veut qu'on revienne tous ? Il est déjà presque cinq heures, c'est pas lui qui bosse le dimanche ! Ça a l'air urgent, je sens que je ne suis pas prêt de me coucher. Bon, allez, je ne peux pas l'abandonner mon Tomtom... Visiblement, il a besoin de moi, comme à l'époque ! J'étais celui qu'on appelait pour aller chercher les bières chez le rebeu, acheter le shit dans la cité. On me faisait confiance, quoi ! Je suis ravie qu'on ait toujours besoin de moi.

Mais de quoi a-t-il besoin ? Samantha et Mél ont aussi reçu le texto. Il veut faire quoi de sa fin de soirée ? Il a envie de se

la mettre pour ses quarante ans, le Tomtom ? Pourtant entre le whisky, le vin et le Veuve Cliquot, on a déjà bien picolé quand même ! Il en a de la chance le Tomtom, il a drôlement bien réussi. Si on m'avait dit qu'il en arriverait là, je l'aurais jamais cru ! Et puis, sa femme Margot est adorable. Elle n'est pas comme je l'aurais imaginé. Elle est très bien pour lui. Ils ont l'air de baigner dans le bonheur... Au lycée, on était comme les deux doigts de la main. Les choses ont changé, faut croire, parce qu'il a oublié que c'était moi Samsam et pas Samantha... N'importe quoi !! Il a bien changé Thomas !

Samantha, je n'ai jamais trop accroché avec elle. Elle avait l'air stressée ce soir. Faire tomber son téléphone alors que Thomas débarque... Elle écrit quoi dans son article ? C'est peut-être ça l'urgence... Mais pourquoi appeler Mélanie ? C'est vrai qu'elle est forte pour résoudre les problèmes, toujours un mot pour rassurer... J'étais fou d'elle au lycée ! Avant de connaître Alice, c'est elle que je voulais. Mais bon, Alice était tellement parfaite. Enfin, parfaite... elle m'a quitté quand même ! Heureusement que Mél a été à mes côtés. Elle était si gentille avec moi. J'ai fait l'erreur de penser que quelque chose était possible... Et j'ai perdu notre amitié. C'est con, parce que Mél, quoi qu'il arrive, je serai toujours là pour elle !

Ah, j'arrive en bas de l'immeuble. Tiens, Samantha, et Mél qui est là aussi ! Oh la tête qu'elle tire, elle est toute pâle, elle va pas nous faire un malaise l'infirmière, quand même ! Elle m'inquiète, elle est au courant de quelque chose... Elle vacille et je me précipite pour la retenir.

« Ça va Mél ? Y'a quelque chose qui ne va pas ? Qu'est-ce que t'a fait ? »

Manon Campagna

Margot

Revenez-vite, on a besoin de vous ! Voilà, je viens d'envoyer ce message aux amis de Thomas : Samantha, Mélanie et Samir.

Je repense à la soirée... Thomas a voulu, comme à son habitude, épater ses amis de lycée ! Rien n'était trop beau pour montrer sa réussite : caviar, saumon, champagne, toasts au foie gras truffé et tous ces canapés sortis tout droit de chez Fauchon ! Thomas, revêtu de son beau costume, paradant de convive en convive, toujours charmeur avec son sourire ultra-brite...

Je les aime bien ses amis de lycée, si différents : Mélanie, l'infirmière qui se dévoue sans trêve pour son prochain, Samir le manuel de la bande, toujours prêt à donner un coup de main pour le déménagement ou du bricolage. Par contre, inviter sa maîtresse, là il a dépassé les bornes ! Évidemment que je sais sa liaison avec Samantha. Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir les marques de rouge à lèvres sur son col de chemise, ce parfum dont il revient nimbé trois fois par semaine quand il rentre tard, soi-disant pour des réunions... Et puis, quand on a une maîtresse, on évite de laisser traîner le reçu de carte bleue pour une chambre au Normandy à Deauville ! Je me souviens, j'avais failli m'étrangler : 500 € la nuit !

Et la Samantha, ce soir, toute en minauderie, me narguant de ses yeux de biche...Tu peux y aller, jamais Thomas ne me quittera ! Tu n'es pas la première et tu ne seras pas la dernière ! Thomas restera avec moi, trop attaché à son train de vie...

C'est drôle, je parle de lui comme si, demain, tout allait continuer après un mauvais rêve. Mais non, c'est fini. Thomas est allongé sur le canapé, les traits livides. Bientôt, la vie le quittera, je le vois bien à ses lèvres bleues. J'ai lancé ce SOS et appelé le SAMU. Mais que peuvent faire ses amis, parmi lesquels se cache son assassin ? J'en suis sûre, il a été empoisonné !

Qui a commis l'irréparable ? Pas Samir, son ami de chaque instant. Ni Mélanie, toujours aux petits soins. Samantha, furieuse de réaliser que malgré leur idylle, jamais il ne me quitterait ? Même si j'en ai eu fortement envie, ce n'est pas moi qui ai versé la boisson mortelle.

Ils ne vont pas tarder à arriver et l'angoisse m'étreint. Comment se comporter dans une telle situation ?

Danielle Mercier

Mélanie

Revenez-vite... Oh non, c'est pas vrai, je vais louper mon bus, j'suis crevée ! Avec la soirée que je viens de me taper, fait chier...

Quand j'y pense, la gentille fille, ça commence à bien faire ! Il a de la chance de m'avoir celui-là ! Toute la soirée à sourire, servir des p'tits fours, écouter les fausses vanes de Samir... Le pauvre, toujours collé à mes talons... Il aurait pu se prendre une cuite au moins ! Dommage qu'il ne soit pas resté avec sa Alice... Ah, ce SamSam, adorable quand-même !

Et puis Thomas, toujours aussi prétentieux ! Infirmière, ce n'est pas assez bien à son goût, il lui fallait une journaliste en plus de sa gueuse, ça fait plus salope certainement ! Il croit que je n'ai rien vu de leur petit jeu dans la cuisine, avec son Veuve Clicquot à la main et ses yeux de merlan frit. Je vais lui dire deux mots à celui-là ! Pour qui il m'a prise pendant tout ce temps ???!

Cette Samantha qui se confiait à moi si souvent... Si j'avais su qu'elle me ferait ce coup-là ! Mais dans l'histoire, c'est Margot qui trinque... Elle n'a pas fini d'être malheureuse, comme moi d'ailleurs...

Bon allez, bientôt arrivée... Calme toi et souris ! SamSam te ramènera avec sa... Oh merde... elle est encore là celle-là !!

Alexandre Perrot

Thomas

Moi, les amis, mon visage est devenu pâle. Mon sang se refroidit. Je ne respire presque plus. L'un d'entre vous ne voulait plus de moi. Ou peut-être suis-je malchanceux ? Toujours est-il que mon cœur bat à peine... C'était mon quarantième anniversaire, j'étais le centre de toutes les attentions, et voilà que je n'existe déjà plus. Quelle soirée les amis !

Aujourd'hui encore, j'étais DRH dans l'entreprise de mon père. Une carrière toute tracée après des études encouragées à coup de récompenses : voyages et séjours à l'étranger, beau cabriolet pour gigolo, pratique du golf et du squash dans des clubs privés. Rien n'était trop beau pour moi ! Avec mon

master d'économie, je pouvais envisager une suite de carrière prometteuse... Margot, ma femme que j'ai tant de fois trompée, vous a rappelés. Vous êtes revenus dans la précipitation. Qui a bien pu vouloir me tuer ?

Ce n'est qu'une banale histoire de jalousie, j'en suis sûr ! On se dispute mon cœur ou plutôt, on se le disputait ! J'ai la mort dans l'âme. Samir, le rigolo, sait bien de quoi je parle. Lui qui vend des clous, des planches et des sourires à Bricorama. C'est là que je l'ai revu. Moi qui ne bricole jamais, je suis reparti avec un lot complet de vis et d'écrous inutiles ! Au lycée, il m'impressionnait déjà, avec son aura auprès des filles... Et Mélanie, la chipie qui fait toujours la sainte nitouche ! Elle n'a rien à nous envier. Je me souviens quand je l'ai retrouvée lors d'une soirée : les médecins lui tournaient autour. Heureusement, elle m'a trouvé meilleur danseur et on ne s'est plus quitté ! J'allais oublier Samantha, si sexy, avec ses tenues provocantes et son œil aguicheur... Les rendez-vous de plus en plus fréquents et les messages sur Facebook n'ont pas échappé à Margot. Je ne sais pas si elle a cru à cette histoire d'article que rédigeait Samantha sur mon ascension dans l'entreprise paternelle. Je me revois lui dire : « *Pas de jalousie entre nous ! Je m'entends bien avec Samantha, voilà tout !* » Je n'ai pas convaincu Margot, mais elle a fini par accepter sa présence à mon anniversaire... Par contre, difficile de s'en débarrasser ! On l'a eu sur le dos durant toute l'interview.

Dans mon cerveau confus, un souvenir émerge : j'ai bu une dernière coupe de champagne et senti soudain un étau terrible serrer mes entrailles. Mes pulsations cardiaques se sont accélérées et j'ai compris que mon cœur ne tiendrait pas. J'ai été empoisonné ! Je prends conscience que je vais partir et avant que mes oreilles ne soient définitivement sourdes, je perçois la voix de Samir : « *On dirait que Tomtom en tient*

une bonne ! ». Puis, celle de Mélanie, s'adressant à Samir, étonnée : « *Tu ne devais pas aller me chercher une coupe ?* » Samir ne lui répond pas et me regarde avec un sourire ambigu qui, à lui seul, constitue une réponse... Je savais qu'un jour, je paierai pour mes infidélités, que Samantha me rendrait la vie impossible ou que Margot me quitterait. Mais pas que ça irait aussi loin ! Et pourquoi Samir ?? Mon ami que je croyais fidèle... Etait-il jaloux de moi depuis tout ce temps ? Lui, le preux chevalier, a-t-il voulu venger Margot ? Mélanie ?

J'ai bu un verre de trop et je ne le saurai jamais. A l'instant où je vous parle, je ne suis déjà plus là... Mon corps est froid. Ne cherchez pas de réflexe post mortem, il n'y a plus âme qui vive. Je suis porté disparu, aux abonnés absents. Mon histoire s'est arrêtée et dorénavant, la vôtre continue sans moi. Je ne peux plus entendre ce que vous avez à me dire mais vous, mes amis que j'ai sincèrement aimés, merci de m'avoir écouté une dernière fois !

Laurent Delhaye

Incipit

Pour cet atelier, Virginie, l'animatrice des ateliers d'écriture A Mots croisés, propose aux écrivains de choisir un incipit et d'imaginer la suite.

Qu'est-ce qu'un incipit ? Ce mot, qui vient d'un verbe latin signifiant « (ici) commence » désigne la première phrase d'un livre. Plus que la simple amorce d'un texte, c'est la clé qui ouvre la porte de l'imaginaire ! Elle n'est pas forcément belle ou originale. Mais elle est précieuse, symbole du passage dans le monde de l'auteur. Ces quelques mots captent l'attention du lecteur, le séduisent, le mettent dans l'ambiance, bref lui donnent envie de poursuivre sa lecture.

Certains incipits sont célèbres, comme « Longtemps, je me suis couché de bonne heure » de Proust dans Du côté de chez Swan ou « Aujourd'hui, Maman est morte » d'Albert Camus dans L'Etranger bien encore « Quand Zarathustra eut atteint l'âge de trente ans, il quitta son pays natal et le lac de son pays, et alla dans les montagnes », incipit de « Ainsi parlait Zarathustra » de Nietzsche. L'ouvrage « 1 000 premières phrases de romans célèbres » de Philippe Loffredo liste des incipits pour s'évader, rire, plonger dans l'intrigue, partir à l'aventure...

Dora

[Laissez-moi, si vous le voulez bien, vous conter l'histoire d'Eddie, une histoire qui débute par sa mort lors d'une belle journée d'été]³.

Dora était sortie se balader, espérant respirer un air plus frais et régénérant en ce début de soirée. La chaleur de la journée avait été torride et, plongée dans ses révisions, elle n'avait pas vu les heures passer. Dans sa petite chambre d'étudiante, elle n'avait pas moyen de se rafraîchir. Aucune climatisation, pas même un ventilateur. Logée gratuitement, elle avait accepté le deal : être présente tous les soirs et toutes les nuits pour veiller sur la santé de l'octogénaire. Celle-ci souffrait probablement d'une maladie dégénérative, bien que sa fille n'ait pas indiqué cette particularité lorsqu'elle avait reçu Dora pour la recruter. Elle avait simplement confié à la jeune que sa mère était vieillissante et qu'elle supportait difficilement de la laisser seule la nuit ; la maison le permettant, elle avait pensé qu'une étudiante apprécierait d'être logée, en échange d'attention et de surveillance à la vieille dame, qui était au demeurant une femme tout à fait charmante.

Dora s'était montrée intéressée. Ses études en histoire nécessitant beaucoup de travail en dehors des cours, elle était certaine d'être très souvent à son bureau. Sa chambre exiguë comportait un lit une personne, une armoire, un bureau et une petite chaise qu'elle n'utilisait jamais, étant donné la disposition et la proximité du lit avec la table de travail. Si la maison dans son ensemble pouvait paraître cossue, tout

³ Incipit du roman « Les cinq personnes que j'ai rencontrées là-haut » de Mitch Albom

semblait désuet à l'intérieur. Dora n'avait évidemment pas pensé à demander des précisions sur l'isolation de cette demeure. Elle avait d'autres chats à fouetter. Elle avait emménagé en octobre et nous étions déjà en juillet. L'automne avait été agréable et Rose, c'est ainsi que la vieille se nommait, n'avait pas montré de signes, de comportements inquiétant Dora. Elles avaient toutes les deux trouvé un rythme de vie et, au fil des jours et des semaines, Dora avait fini par oublier que Rose pouvait avoir quelque problème que ce soit. Elles prenaient régulièrement le thé ensemble, en fin d'après-midi. Rose bénéficiait également de la présence d'une dame de compagnie, en journée. Elle lui préparait ses repas et l'assistait dans sa toilette. Dora la croisait chaque matin avant de partir à l'université. Elles échangeaient quelques mots sur la nuit passée et se souhaitaient une bonne journée. Les jours et les nuits de Dora étaient ainsi rythmés, entre l'université et le 34 Avenue Melbourne.

Cet après-midi-là était tout à fait particulier car, la veille au soir, Dora était rentrée beaucoup plus tardivement. Rose ne s'en était apparemment pas rendue compte, puisqu'elle sommeillait tranquillement dans son fauteuil, dans l'attente probable du thé à l'amande que lui préparait quotidiennement l'étudiante. Dora avait accepté la proposition d'une étudiante qui distribuait des tracts dans le hall de l'université, pour une conférence sur l'histoire des religions qui aurait lieu ce jour. C'est ainsi qu'elle rencontra Eddie. Une personne charismatique, passionnée. Dora n'était pas encore très concernée par ces questions de religion et elle ne savait pas vraiment pourquoi elle avait décidé de participer à cette manifestation.

Dès son entrée dans l'amphithéâtre, elle avait remarqué la beauté de cette femme voilée, assise parmi les autres intervenants sur l'estrade, concentrée et se préparant

psychologiquement à son exposé imminent. La conférence s'était déroulée de manière classique, avec une première partie dédiée à chaque participant. Eddie avait brillé par son éloquence et ses propos sur l'utilisation et le pouvoir des religions dans l'histoire. Elle avait orienté son intervention sur les conséquences, parfois dramatiques, des croyances religieuses vis-à-vis de la condition féminine. Elle se montrait libre et claire, ne laissant place à aucune interprétation scabreuse. Un cocktail avait été organisé à la fin de la conférence dans la cafétéria de l'université. Dora, qui était très peu sortie pendant cette période de révision, décida de faire une entorse à sa vie monacale. Le foyer s'était rapidement rempli et Eddie était présente, toujours aussi passionnée et discutant déjà un verre à la main avec une poignée d'étudiants.

L'accident se produisit en quelques secondes. Un des supposés étudiants avait soudainement pointé une arme blanche vers Eddie et pendant que les hurlements s'échappaient déjà de toutes les bouches, il lui perfora le cœur, en lui arrachant son foulard. Elle s'écroula, tête nue, dans un gémissement à peine perceptible. Pendant plusieurs minutes qui lui parurent très longues, Dora ne sût plus si Eddie était toujours en vie. La panique avait bien entendu envahi le foyer de l'université et, très vite, les pompiers et les policiers intervinrent, alors que la foule déjà dispersée laissait Eddie gisante sur le sol. Dora s'était approchée du corps, mais les pompiers l'avaient écartée pour prendre en charge la blessée. Il sembla à Dora que le cœur chaud d'Eddie battait toujours. Dora était restée là, répondant aux questions des policiers. L'auteur du drame avait été arrêté et les enquêteurs commençaient déjà à recueillir toutes les informations le concernant. Dora était incapable de parler, en état de choc,

incapable de quitter les lieux, tandis que les infirmiers du Samu branchaient Eddie de toute part, en essayant de la réanimer.

C'est ainsi que Dora fit connaissance avec Eddie, celle qui allait devenir tellement importante. Mais ce jour-là, soudain, réalisant qu'il se faisait tard et que Rose devait l'attendre, elle quitta les lieux en sollicitant le médecin présent pour savoir dans quel hôpital elle pourrait, le lendemain, aller rendre visite à Eddie. La nuit était lugubre et Dora héla un taxi. La première chose qu'elle fit, après avoir pénétré dans le logis, fut de se précipiter dans la cuisine pour faire chauffer de l'eau et préparer le breuvage de la vieille qui dormait profondément dans le salon. Puis, installée face à elle, Dora avait attendu. Les images et les sons de cette journée en boucle dans sa tête, tremblante et incapable d'envisager quoi que ce soit. Rose avait fini par se réveiller. Elle lui avait alors présenté sa tasse, comme si de rien n'était : « *Merci Mademoiselle, comment déjà ?* – Dora – *Oui, bien sûr, Dora, comme vous êtes charmante !* – *Que faites-vous dans la vie ?* – *J'étudie l'histoire.* – *Ah, l'histoire, que c'est intéressant ! Vous avez le même prénom que cette artiste pour laquelle j'ai beaucoup travaillé. La connaissez-vous d'ailleurs ?* – *Oui j'ai entendu parler d'elle et de son œuvre, mais rien de plus.* – *Vous savez Dora, je vais vous dire quelque chose... Cette Dora était antisémite et homophobe.* » Rose, comme tous les soirs, s'adressait à Dora avec les mêmes questions, les mêmes remarques, les mêmes intonations... Mais ce soir, Dora était absente et ne l'entendait pas. Elle avait rapidement couché Rose pour sombrer à son tour dans un profond songe.

Le lendemain, arrivée à l'hôpital, les médecins l'accueillirent comme si elle était une proche d'Eddie. Sans la laisser se présenter, le chef de clinique la reçut dans son bureau et lui expliqua la situation d'Eddie, victime d'une hémorragie. Une

intervention chirurgicale était envisagée, mais Eddie n'avait pas la nationalité française et devait être transféré dans un établissement qui pourrait la prendre en charge à 100 %. Le médecin posa des questions à Dora qui tenta d'expliquer au professionnel qu'il faisait erreur, mais celui-ci n'écoutait rien. Il continuait à s'appuyer sur Dora pour aider le corps médical à trouver des solutions. « *Elle a beaucoup saigné et nous avons dû la perfuser. Vous pourrez la voir cet après-midi. – Mais... – Je sais, c'est un moment très difficile et vous allez devoir être convaincante car elle ne voudra probablement pas de cette intervention, rapport à ses croyances religieuses. Savez-vous depuis quand elle pratique ? – Non, je ne sais pas, je ne la connais pas, en fait ! – Ah, oui, c'est souvent le cas, on vit les uns à côté des autres pendant des années et on s'ignore en réalité. Mais vous êtes la seule survivante et... – Ecoutez, ça suffit maintenant, je vous dis que je ne connais pas cette femme. Je l'ai juste croisée aujourd'hui lors d'une conférence à la fac. – Oh, je sais, j'ai l'habitude, vous avez peur, c'est ça, peur qu'on vous demande quelque chose, de payer par exemple. Tous les mêmes !! C'est vraiment dingue...* » Il se leva et quitta le bureau.

Dora était de nouveau seule, ne sachant pas quoi faire mais déterminée à voir Eddie, malgré tout. Non, elle n'était pas celle qu'il croyait. Mais elle ne s'enfuirait pas. Elle resterait là. Elle marcha dans la cour intérieure, puis prit un café en attendant 14 h, heure à laquelle elle se dirigea vers la chambre 22, au deuxième étage. A peine sortie de l'ascenseur, elle sut que quelque chose était en train de se produire. Le service était plongé dans le silence. On entendait juste des bips très légers, reliés à des appareils sophistiqués, mesurant l'état de la circulation du sang ou du cœur. Elle était peu experte en la

matière. Quand elle arriva devant la chambre d'Eddie, elle aperçut à travers la lucarne son visage, paisible, ses yeux ouverts plongés dans le vide. Dora décida d'entrer malgré de profondes réticences. Sa petite voix intérieure lui chuchotait de tourner le dos et de rentrer sagement chez Rose poursuivre ses révisions... Mais c'était trop tard. Dora était prise dans le tourbillon de cette rencontre qui allait modifier son être au plus profond. Elle trouva une chaise pour s'asseoir dans la chambre et, dans un sourire, Eddie l'accueillit comme si elles se connaissaient depuis toujours. C'est là qu'elle eut un flash, comme une vision inconnue, une alerte pas très agréable, une espèce de décharge électrique, un indice évident. Comme si la vie d'Eddie se révélait à elle, comme si leurs deux esprits n'en faisaient plus qu'un. Dora sut d'un coup ce qu'Eddy avait enduré pour en arriver là. Elle posa sa main dans la paume de la blessée. Ce peau-à-peau diffusa une chaleur extrême à travers tout son corps. Ses joues étaient brûlantes. Alors qu'Eddie était en train de mourir, le corps de Dora se remplissait de son énergie et de son existence.

D'abord, elle fut envahie par la peur et quitta au plus vite l'hôpital, en essayant de croiser le moins de visages possibles. Elle craignait que ce don, cette apparition soudaine, ne se propage à tous ceux qu'elle allait croiser. Elle rentra chez Rose qui était éveillée. Devant le visage de la vieille, elle retrouva un peu de sérénité. Puis soudain, elle sentit de nouveau la chaleur dans ses membres et sut que le processus était toujours en marche. Les jours passèrent et Dora finit par s'adapter à cette disposition survenue brutalement au contact d'Eddie. Extra lucide, elle se replia davantage sur elle-même, fuyant les perceptions de tous ceux qu'elle croisait et qu'elle n'osait plus regarder dans les yeux. Elle resta près de Rose, étudiant les livres qu'Eddie avait écrit ou traduit, jusqu'au jour où elle se sentit de nouveau prête pour affronter la vie et les rencontres. Ce jour-là fut prodigieux car cette espèce de

mal avait disparu et Dora reprit sa place dans la communauté humaine.

Non, elle n'était pas folle. Mais elle avait eu très peur de le devenir.

Christine Sonrier

La rébellion

[Est-ce qu'il avait tiré sur mes paupières pour voir ce qu'elles cachaient ?]⁴ Le rideau était tombé. Mes stores étaient volontairement baissés. Je ne maîtrisais plus la situation. J'étais en froid avec mes yeux qui étaient en pleine rébellion ! J'avais fermé mes paupières et offrais un répit obscur à ma vision. Au fond de mes orbites régnait le chaos. La situation était devenue critique et je pris la décision qui s'imposait : il était hors de question de capter la lumière ! L'ambiance était houleuse et mon globe oculaire était sans dessus-dessous. Je compris qu'il m'était devenu impossible d'interagir avec mon environnement. C'était le soulèvement général. Sous mes visières, j'entendais scander des slogans hostiles à mon pouvoir. « *On en a assez de voir ce que Laurent nous montre !* » ou encore « *Laisse nous tranquille avec tes visions ! Laurent, démission !!* » Comment contenir la colère ? Je courais au déshonneur, désavoué par mes propres yeux. Je m'interdis tout clignement intempestif, craignant des débordements lacrymaux graves. Je devais renoncer aux formes et aux couleurs qui m'étaient si chères, et qui révoltaient tant mes différents protagonistes oculaires.

En tête de cortège, il y avait ma cornée transparente qui avait adopté une nouvelle courbure, plus arrondie. Elle souhaitait se faire remarquer. Suivait le blanc de l'œil, qui avait revêtu sa tunique noire afin de marquer son mécontentement. Venait ensuite mon corps vitré, gonflé à bloc et prêt à en découdre, accompagné de la rétine qui n'était plus le relais d'aucun signal. C'était l'ombre d'elle-même. Iris et pupille suivaient la marche en agitant leur banderole affublée du slogan « *Grève des ouvertures !* » Enfin, le nerf optique s'effiloçait en une multitude d'axones qui distribuaient des tracts. Ils

véhiculaient leur message idéologique : « *Plus d'image de guerre, fini la violence et les larmes, destituons Laurent !* » Images floues et tache aveugle était le sort qu'ils m'avaient réservé. De toute évidence, les rayons lumineux n'étaient plus les bienvenus. Le point focal devenait introuvable !

Je me devais d'agir et de prendre des mesures fortes, afin de calmer les ardeurs des manifestants. Je m'employais à prendre le contrôle de mes paupières connaissant leur fort pouvoir isolant. J'envoyais un signal fort aux partenaires mécontents et les invitais à la table des négociations. Il fallait gagner du temps ! Je reconnaissais m'être laisser aller à regarder des scènes d'actualité parfois violentes ou douloureuses et je comprenais leur émoi. Je ne sourcillais point et entendais leurs revendications. Les manifestants n'acceptaient plus d'être soumis à de telles images. J'acceptais de faire machine arrière, mais je ne pouvais pas céder sur tout. J'avais le droit d'être informé, le droit de « savoir », même si les images étaient parfois difficilement soutenables. Les négociations se poursuivaient. Mes muqueuses m'expliquaient qu'elles ne pouvaient plus supporter la vue du sang. Les cellules ne voulaient pas reculer et s'aggloméraient çà et là en barricades. Mes membranes se disaient fragilisées par les images de violences gratuites. Elles ne souhaitaient plus en imprimer leur texture sensible.

Je reconnaissais qu'il m'arrivait de tourner de l'œil, mais leur expliquais qu'il ne fallait pas avoir froid aux yeux. Si les manifestants pensaient que j'avais l'intention de renoncer à mes convictions, ils se mettaient le doigt dans l'œil ! Il faut être à l'écoute du monde qui nous entoure et s'y préparer. Apprendre, avec le temps, à supporter des images pour en

tirer les conséquences, pour que cela ne se reproduise plus. Parfois, c'est œil pour œil et dent pour dent ! Et la justice veut comprendre. Vers qui pouvais-je me tourner ? Je restais sur mes positions, mais me sentais isolé. Heureusement, mes neurones partageaient mon avis et me soutenaient. Je pouvais compter sur eux. Une véritable aubaine, car ils étaient très liés avec le cerveau, mon fidèle partenaire, le garant de ma stabilité intérieure. Je savais qu'il me soutiendrait, mais il s'était absenté pour le pays des rêves et me manquait. Aucun espoir qu'il me vienne en aide ! Je devais faire seul et trouver une solution pour que le chahut cesse enfin.

Enfin, alors que je n'y croyais plus, mon cerveau prit la décision de tirer sur mes paupières pour voir ce qu'elles cachaient. Je l'avais laissé à sa sieste et, à ma grande surprise, il ordonna sur le champ l'ouverture du rideau ! Grand défenseur des droits de chacun, il s'était réveillé à temps. Les neurones étaient ses partisans. Ils lui obéissaient aux doigts et à l'œil ! Un faisceau de lumière intempestif jaillit au milieu de la cohue. Mes organes oculaires n'en croyaient pas leurs yeux ! Une cellule rétinienne s'était désengagée du mouvement et se mit à l'œuvre malgré le mot d'ordre de la manifestation. Ce fut la stupéfaction. L'image d'un œil ouvert apparut sur un écran géant. Le cerveau voulait leur en mettre plein la vue ! Ce fut l'étonnement général. Réputé pour sa capacité de réflexion, il aimait rationaliser les choses face aux sensations du corps. Il connaissait ces réactions instinctives et savait y mettre un terme. A la vue de cet œil ouvert, les cris et les plaintes des manifestants commencèrent à s'éteindre. Avec courage et autorité, il demanda à la bouche de prononcer ces quelques mots : « *Cette image doit être notre objectif aux yeux de tous !* » Il voulait nous rassembler autour de la même idée et nous le comprîmes. Il fit ajouter : « *Vous avez la chance d'avoir un œil ouvert, et même deux.* »

Les paroles hostiles se turent instantanément. La foule des manifestants se dispersa. J'acceptais de faire des concessions, en promettant, pour les informations les plus choquantes, de m'en tenir aux nouvelles radiophoniques. Le calme était revenu. Je remerciais le cerveau pour sa brillante intervention et lui offris une nuit de sommeil. Il l'avait bien mérité. D'autres images d'actualité m'attendaient certainement, je devais rester vigilant et ne dormir que d'un œil.

Laurent Delhaye

L'affaire du siècle

[Confortablement installé dans le coin d'un compartiment de 1ère classe, M. le juge Wargrave, depuis peu en retraite, tirait des bouffées de son cigare en parcourant, d'un œil intéressé, les nouvelles politiques du Times.]⁵ Elles n'étaient pas bonnes. L'invasion de la Pologne commençait et les fascismes continuaient leur progression sans encombre, dans un monde divisé. Monsieur le juge, c'est comme ça que l'appelaient ses voisins, prenait le train pour le comté d'Oxfordshire où il allait juger d'une terrible affaire. Il avait été rappelé car il fallait un juge impartial et expérimenté pour ce procès. Il s'était passionné pour l'affaire, alors il avait accepté.

Il était de ces hommes qui se vêtissent élégamment, comme si chaque jour était un dimanche. Son rang ne lui laissait guère le choix, vous dirait-on. On attend d'un juge qu'il ait de la prestance et un certain sens de l'équité qui doit être inné. La carrure de cet homme ne laissait aucun doute sur sa profession. Sa sacoche de voyage, couleur grenat et marquée de l'écusson de la reine, laissait présager à tous des raisons de son voyage. L'affaire qui l'amenait était suivie dans tout le pays ; elle avait fait la une des journaux des différents comtés et des quotidiens nationaux. Elle était dans l'ère du temps.

Le juge Wargrave finit son cigare et sortit de son étui un lourd dossier, solidement ficelé par une lamelle de cuir. Il l'ouvrit pour se pencher un peu plus sur les pièces de l'accusation, qu'il connaissait uniquement par les journaux. Visiblement, la culpabilité de l'accusée laissait peu de place au doute, mais la volonté d'exercer une justice équitable était d'autant plus

nécessaire que la présomption d'innocence n'avait pas été respectée par l'ensemble des journalistes de la profession.

L'accusée était une femme, soupçonnée d'avoir assassiné froidement plusieurs enfants. Des enfants qu'elle aurait récupérés dans la rue, car abandonnés à leur sort et orphelins. Elle les aurait recueillis, hébergés mais surtout soigneusement choisis sur un critère : leur couleur de peau. Ils étaient tous noirs ou mulâtres. Après en avoir « sélectionné » dix, elle les aurait égorgés dans leur sommeil. Cette histoire faisait froid dans le dos !

Le mobile du crime était la faiblesse de l'accusation, car il semblait difficile de croire que cette femme avait commis ces crimes avec pour objectif d'éradiquer une « race ». Jamais le juge n'avait vu tant de haine due aux théories du racialisme. C'était effrayant.

Cette femme, il connaissait son nom. Elle se nommait Agatha, Agatha Christie⁶.

Manon Campagna

⁶ Comme vous l'avez compris, l'incipit provenait de « Dix petits nègres » d'Agatha Christie !

Le rideau

C'est vrai que dans le village de Montaigu, il ne se passait pas grand-chose. Plutôt que village, je devrais dire hameau. Une douzaine de maisons se faisant face autour d'une placette herbeuse, où le beau temps venu, les anciens sortaient les chaises pailées et ressassaient les histoires du temps passé. Les anciens partaient en maison de retraite ou au cimetière, un aller simple sans retour.

Bientôt, il ne resterait plus que lui, Lucio, arrivé il y a une vingtaine d'années dans ce coin paisible de la Vienne, fuyant un Paris trop pollué et une histoire d'amour où il se perdait. D'avoir retrouvé la maison de sa grand-mère lui avait remis la tête et le cœur à l'endroit. La pêche à la truite, la cueillette des champignons et son jardin potager égayaient ses journées. Le soir venu, il s'installait dans son fauteuil, pour savourer le disque qu'il avait pioché dans son abondante collection.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver, un beau matin de juin, une camionnette précédée d'une Jaguar rutilante, qui s'arrêta en face de chez lui ! Les volets de la maison de Madame Moreau, fermés depuis que leur propriétaire était partie pour sa dernière demeure, s'ouvrirent dans un claquement joyeux. Toute la matinée, un va-et-vient rythmé insuffla un peu de vie au village. Sans nul doute, Montaigu venait de gagner un habitant, à en juger par le nombre de cartons qui transitaient du camion à la maison.

Lucio n'avait pas l'âme d'un concierge, mais quand même, il aimait bien savoir ce qui se passait en face de chez lui. [En coinçant le rideau de sa fenêtre avec une pince à linge, Lucio pouvait observer le nouveau voisin mieux à son aise.]⁷ Après

les cartons, ce fut au tour des meubles d'envahir la maison de Madame Moreau. Même un piano y trouva place. Lucio était ravi et en même temps inquiet de voir bouleversé le calme qui s'était installé dans sa vie. De son poste d'observation dans le fauteuil du salon, il avait une vue directe sur le salon du voisin, où commençaient à s'agencer les meubles. Pour l'instant, Lucio n'avait vu que les déménageurs. A quoi ressemblait son nouveau voisin ? Cette question le taraudait.

S'approchant de la fenêtre, il aperçut un bel homme, grand, svelte, vêtu d'une élégante redingote et arborant une superbe crinière blanche. Son visage ne lui était pas inconnu. En fouillant dans sa mémoire, il reconstitua le puzzle. Son nouveau voisin n'était autre qu'Armand Delacroix, le célèbre chef d'orchestre. Que venait faire cette célébrité à Montaigne ? S'agissait-il d'une retraite temporaire de la scène ? Il y avait aussi ces bruits qui circulaient : Armand Delacroix faisait l'objet de plaintes pour harcèlement. Peut-être avait-il choisi Montaigne pour se faire oublier quelques temps... Lucio avait beau scruter la fenêtre du voisin, il n'avait pas encore vu la belle Nora Rubinstein, dont il était secrètement amoureux depuis longtemps. Avait-elle quitté son mari, lassée de ces scandales à répétition ? Le mystère s'épaississait.

La pince à linge remplissait bien son office, offrant à Lucio une vue plongeante sur le salon d'Armand Delacroix. Il le voyait s'affairer, donnant des instructions aux déménageurs, qui déplaçaient le contenu des cartons dans les meubles ou les étagères de la bibliothèque. Enfin, le remue-ménage prit fin. Le camion repartit, emmenant avec lui les cartons vides.

Le maestro s'assit devant son piano. Lucio se préparait à savourer la musique, lorsqu'une moto s'arrêta dans un bruit d'enfer. Il n'en crut pas ses yeux ! De l'engin rutilant, telle une gazelle, bondit une belle jeune femme toute de cuir vêtue. Elle enleva son casque d'où s'échappèrent en cascade des boucles blondes.

Nora Rubinstein venait d'arriver à Montaigu. Elle n'avait donc pas quitté son mari. Tous ses espoirs s'évanouirent...

Danielle Mercier

Les deux femmes

[Les deux femmes étaient seules dans l'appartement.]⁸
La nuit venait à peine de tomber.
Le calme était revenu.

La porte avait tant bien que mal résisté
Aux à-coups de cette fureur incontrôlée.
Les verrous n'avaient pas sauté.

Était-ce une accalmie ?
Ou la réplique sauvage allait-elle surgir ?
Leurs yeux se parlaient.
Elles se comprenaient.
C'était une question de survie !

Attendre et épier le moindre bruit
Le moindre craquement
Le moindre chuchotement.
Renouer avec l'ouïe animale
Sans pour autant que la peur puisse les submerger.
Étaient-ils toujours là ?
Il fallait s'en assurer.

En bas, plus de voix, plus de cris.
Elles étaient désormais dans le noir.
Seul le rai de lumière d'un réverbère
Venait heurter le miroir
Et effleurer le visage figé de Maria.

⁸ Incipit de « Femmes libres » dans « Le carnet d'or » de Doris Lessing

En face, des fenêtres sans vie.
Derrière la porte, plus aucun signe de sauvagerie.
Était-ce la fin du cauchemar ?
De ce piège, la sortie pouvaient-elles entrevoir ?
Seules, elles s'étaient retrouvées
Mais à deux, elles allaient s'en sortir.
Quitte à affronter le pire.

C'est Angela qui fit le premier pas.
Dans un ultime élan, elle se leva
Et à la fenêtre hurla
Vivantes on restera !

Anne Berthelot

Écrire quoi ?

[Il était face à la 7^{ème} avenue, devant Times Square... et il ne savait pas où aller.]⁹

Et moi non plus !! Je n'avais pas de place, ni de rue en face de moi, mais une grande feuille blanche ! Par contre, les murs, le plafond et même le sol étaient entièrement noirs, dans la salle où je me trouvais. Quelques lumières éclairaient la pièce, ainsi que de grands tableaux qui représentaient des scènes morbides.

Assis sur une chaise, je devais commencer, commencer à écrire. Mais écrire quoi ? Je ne voyais pas ce que je pouvais rédiger sur ma feuille blanche. Je ne voyais que du noir ! Pourtant, j'avais retrouvé mes lunettes !! J'avais beau regarder les tableaux, les personnes autour de moi et qui devaient faire comme moi : chercher ce qu'il fallait écrire. Eux, ils avaient commencé ou, du moins, faisaient semblant ! J'avais bien des phrases d'écrivains célèbres par lesquelles je pouvais commencer, mais je ne trouvais pas la suite. Je me demandais pourquoi j'insistais, tous les lundis, à venir m'asseoir sur cette chaise.

Ah, si j'avais quelques cinquante ans de moins, j'aurais pu demander à l'un des écrivains, par exemple, James Baldwin, de me donner une suite... Pour commencer, commencer ma carrière d'écrivain, d'écrivain célèbre ! Puis, aidé par mes pairs, je pourrais enfin m'asseoir « *face à la 7^{ème} avenue, devant Times Square* ».

Michel Crenon, futur écrivain célèbre

⁹ Incipit d'« Un autre pays » écrit par James Baldwin.

Histoire d'aiguilles

[Était-ce à cause du froid, de la peur ou d'une petite joie mesquine ?]¹⁰ Dans le bureau de la Madame la Directrice, deux de nos camarades subissaient une réprimande liée à ce qui s'était passé dans l'après-midi. Tremblantes, nous nous posions la question de savoir si elles allaient tenir leur langue ou nous dénoncer. Et dans ce couloir en tenue de nuit, pieds nus sur le carrelage, nous n'avions pas chaud !

Dans la cour de récréation, quelques jours plus tôt, nous avions eu l'idée de nous venger de notre professeur de mathématiques, Mademoiselle Michot, elle et ses punitions souvent trop sévères et pas toujours justifiées à nos yeux. Nous avions donc mis notre vengeance en œuvre. Quand je dis 'nous', c'est bien sûr l'ensemble de notre chambrée, les six filles de la chambre mauve : Michèle, Isabelle, Nadège, Catherine, Odile et moi, Françoise. Nous avions mis de côté des aiguilles et du fil lors de notre dernier cours de couture et allions mettre en application ce que nous avait si bien enseigné Madame Perrot : des points réguliers et bien serrés, pour que cela soit solide !

Cet après-midi, Mademoiselle Michot avait suspendu son manteau en laine bleu marine dans la salle des professeurs, comme à son habitude. Odile, cachée dans le couloir, était sortie de son poste de surveillance et tel un chat, sans bruit et sans se faire voir, l'avait subtilisé. Nous l'attendions dans notre chambre, en silence, assises chacune sur notre lit fait au carré. Nous avions cousu toutes ensemble, rapidement, pour que personne ne s'aperçoive de l'absence sur le portemanteau. Michèle et Isabelle étaient en charge de remettre le

manteau à sa place le plus discrètement possible. Une demie heure après, de notre poste d'observation, nous avons vu Mademoiselle Michot voulant mettre son manteau, s'acharnant à vouloir enfiler son bras dans la manche droite, puis l'autre dans la manche gauche, sans y parvenir. Elle s'énerva de plus en plus, puis, comprenant le problème, devint rouge de colère ! De notre cachette, nous n'avions rien perdu de ce spectacle et de retour dans notre chambre mauve, nous eûmes un grand fou rire. Quelques minutes de liberté et d'insouciance !

A la fin du dîner, Michèle et Isabelle furent convoquées dans le bureau de Madame la Directrice, les autres pensionnaires devant aller se coucher. Nous montâmes en lambinant, les oreilles grandes ouvertes pour glaner le plus d'informations possible. Odile, de son côté, avait réussi à entendre que Monsieur Auguste, le concierge qui a toujours l'œil partout, les avait vues sortir de la salle des professeurs et avait fait son rapport à la directrice. Nos deux amies étaient donc dans le bureau avec elle et Mademoiselle Michot qui ne décoléraient pas. Nadège, Catherine, Odile et moi étions redescendues à pas de loup. Derrière la porte, à la fois tremblantes de froid et secouées de petits rires, nous écoutions les cris de colère et les menaces de Mademoiselle la Matheuse. Soudain, la porte s'ouvrit et nous fûmes découvertes !

La directrice nous fit entrer dans le bureau sans ménagement et nous invita à fournir des explications sur la mésaventure de Mademoiselle Michot. Nous n'avions pas eu besoin de dire grand-chose. Madame la Directrice connaissait la complicité de la chambrée et nous donna une punition collective. Rendre le manteau de Mademoiselle Michot en bon état et, au vu de notre « amour » pour la couture, faire une nappe et douze

serviettes de table brodées pour le Noël de la mère de Mademoiselle Michot.

Depuis ce jour, quand je mets un manteau en lainage bleu marine, j'ai toujours un sourire sur les lèvres et l'image de mes amies en plein fou rire dans notre chambre mauve. Par contre, j'ai rangé mes aiguilles et je n'ai plus jamais refait de broderie !

Francine Delagneau

Sam Spade

[Sam Spade avait la mâchoire inférieure lourde et osseuse.]¹¹ Elle seule était intacte, le reste de son visage avait été ravagé par un éclat d'obus. La cavité de son œil droit était vide, son nez était fracassé. Il ne savait pas ce qu'il restait de son oreille gauche, il devait juste la comprimer fermement avec une boule de gaze ouatée. Le sang coulait maintenant le long de son bras. Il avait hâte d'arriver à Paris. Ses douleurs étaient insupportables. La gangrène était sûrement en train de se propager. Il ne voulait pas crever ici.

Et puis, il n'en pouvait plus d'être dans ce train, entassé avec ses compagnons de combat. Il ne voulait plus ni voir, ni sentir la guerre autour de lui. Bon Dieu, qu'il était en colère ! Lui qui était chaudronnier de métier avait été si facilement sélectionné avec son son 1,90 mètre et son tour de poitrine largement supérieur aux 87 centimètres obligatoires ! Il était si fier sous son « *slouch hat* », son chapeau à large bord sur lequel était épinglé le « *Rising sun* », le soleil emblème de l'armée australienne ! A peine arrivés sur le front de la Somme, ces salauds de Fritz les avaient violemment canardés, lui et ses camarades, tapis dans les tranchées ! Même pas le temps de se battre et d'en tuer un ou deux !

A travers la vitre embuée, Sam voyait défiler des champs, puis des alignements de petits pavillons qu'il supposa être la banlieue. Sam ne connaissait pas Paris. Originaire d'Adelaïde dans le sud de l'Australie, il s'était engagé dans la Première Force Impériale australienne pour la défense du pays et de

11 « Le Faucon de Malte » de Dashiell Hammet.

l'Empire. Le premier ministre australien, Joseph Cook, n'avait-il pas dit, le 5 août 1914 : « *When the Empire is at war, so also is Australia* ».12

Le train sanitaire se mit à ralentir et s'immobilisa dans un immense vacarme métallique. Tout un petit monde en blouse blanche, portant des brassards de la Croix-Rouge, s'affairait sur le quai, envahi de brancards, chariots, brouettes, chaises à porteurs, béquilles...

Sam Spade descendit du wagon, s'avança en titubant vers une infirmière et s'écroula.

Mort pour la France.

Annie Lamiral

Dernière séquence

[Comme la voiture s'éloignait du bassin circulaire, M. Stafford Merivale tapota la main de sa femme et déclara qu'ils avaient fait leur devoir.] Il ne fallut que quelques secondes à la voiture pour arriver jusqu'au précipice, s'incliner et finir sa course folle dans une explosion. Le temps filait, mais cela n'avait aucune importance à présent. Une fumée ocre s'élevait, tandis qu'une pluie fine s'abattait désormais en cliquetis désordonnés. M. Stafford et Éloïse, son épouse, tournèrent aussitôt les talons pour s'en retourner précipitamment à leur maison. Seul le chien prêta attention à leur passage. Pas un bruit, pas un mot ne fut prononcé durant toute cette nuit.

Le lendemain. « *Monsieur le Maire, monsieur le Maire, votre voiture !!* », cria la mégère du village en remontant la rue menant à la demeure des Stafford. Éloïse, en épouse modèle, accueillit la pauvre dame qui, disait-on dans le village, avait passé plus de la moitié de sa vie dans un hôpital psychiatrique. « *Ne vous inquiétez pas, Madame Tantraine, heureusement plus de peur que de mal ! C'est ce satané frein à main qui a lâché, vous savez, sur ces voitures-là... – Moi, vous savez, ce que j'en dis de ces choses... Elles ne sont pas toujours exactement comme on aimerait qu'on les voit, c'est bien connu... Hein, madame Stafford ?* » Éloïse ne répondit mot, ressentant une perle de sueur naître sur son front. À l'évidence, le manège du couple avait été découvert et qui plus est par la plus paumée de tout le village !

M. le Maire avait tout écouté dans l'encoignure de la porte. Il avait beau retourner le problème dans tous les sens ; une seule et unique solution s'imposait à lui... Mais bon, se disait-il,

attendons un peu ; ce n'est peut-être pas la bonne solution après tout... Et puis, personne ne croirait cette folle...

Naïvement, Eloïse et Merivale avaient pensé qu'un simple feu de joie suffirait à effacer ces années à transporter de la drogue. Un ou deux millions en fumée ? Oui, peut-être, et alors ? Ce n'étaient rien comparé aux autres millions qui avaient pu être écoulés ; leurs salaires n'auraient jamais suffi pour acquérir une si belle demeure.

Alors qu'Eloïse essayait de ne pas perdre son flegme franco-britannique face à Madame Tantraine, cette dernière leur fit comprendre que cela faisait un petit moment qu'elle observait leur cinéma... Surtout entre une heure et deux heures du matin. Eloïse vacilla quand son mari entra dans la pièce, en implorant presque la femme à qui il n'aurait pas donné 5 centimes il y a quelques minutes. « *Vous voulez combien ? Allez-y ! – Je ne sais pas : 100, 200, 300...* », répondit-elle lentement. « *Je vous les donne tout de suite, pas de problème, on va s'arranger...* », se précipita Merivale, soulagé de lui donner cette somme ridicule...

Alors qu'il s'apprêtait à sortir une liasse de billets de 50, une petite voix malingre ajouta : « *400 mille, bien sûr !* » M. Stafford crut avoir mal entendu. Il la fit répéter et quand il réalisa que c'était bien le montant demandé, il s'exclama qu'il ne possédait pas cette somme et que c'était totalement impossible ! Alors la femme esquissa un sourire étrange, s'approcha de lui et lui planta un couteau de cuisine dans les tripes. Elle n'eut pas le temps de voir le sort réservé à Eloïse, la carotide sectionnée. Dommage, pensa-t-elle.

« *Allez, viens, on va fouiller cette putain de maison, avant que les flics ne débarquent !* », lança-t-elle à sa complice. Eh oui, pas folle la guêpe... Qui aurait l'idée de s'aventurer seule

chez des trafiquants sans un minimum de précautions ?Vous
peut-être ??

Alexandre Perrot

Monologues

Petit rappel : Un monologue est un discours à haute voix d'une personne adressée à une autre. Si ce n'est pas le cas, il s'agit d'un soliloque.

Dans cet atelier, Virginie, l'animatrice d'A Mots croisés, détaille le procédé de narration littéraire : monologue prononcé et monologue intérieur. Il s'agit, dans le monologue prononcé, d'imaginer une histoire avec un début accrocheur, un milieu à l'apogée intense et une fin où la tension se relâche. Dans le monologue intérieur, il faudra « plonger » dans la tête du personnage qui écoute et, en même temps, se parle à lui-même. La narration est immédiate et ininterrompue, les pensées, les émotions et les réflexions se juxtaposent, le ton peut être dramatique, pathétique, lyrique, comique. Les phrases sont courtes.

Certains écrivains s'approprient un dessin de Sempé, mettant en scène deux personnages sans aucune légende, pour imaginer leurs monologues. D'autres inventent une situation et font parler / penser les personnages de leur choix.

La Mama

– Où étais-tu ? Ne réponds pas ! Je ne veux pas le savoir. Tu te fiches de moi ? Depuis quand cette maison est-elle un hôtel ? On rentre, on sort, on revient, je te le demande, est-ce un moulin ? Franchement, c'est comme ça qu'on t'a éduquée ?

Ouh là là ! L'interrogatoire commence, de toute façon je le savais. Prends un air concerné et grave. Elle crie fort quand même pour quelqu'un qui est resté éveillé jusqu'à quatre heures et demie du mat'.

– Tu as vu l'heure qu'il est ? J'étais morte d'inquiétude. Pour moi, tu étais morte, hachée menue et emballée dans des sacs poubelles.

Allez ! C'est un mauvais quart d'heure à passer, tu le savais quand tu as décidé de kiffer ta soirée jusqu'au bout. Serre les dents et attends que l'orage passe. Quoi ? Hachée menue ? Ne ris pas, ne ris pas ! Ça se dit encore hachée menue ?? C'est une expression de daron.

– Et quand ton père va apprendre ça, mon dieu ! Tais-toi ! Je ne veux pas t'entendre !

– Nous qui t'avons tout donné, c'est de cette façon que tu nous remercies ?

C'était sympa cette soirée, je me demande si Théo va me rappeler ? Sinon je lui fais un Snap demain ? Bon on verra bien, là j'ai ultra sommeil. Oh non ! La voilà partie dans son couplet du « On t'a tout donné » bla-bla-bla-bla. On arrive à la fin, une douche et au lit, je suis naze.

– Dans cette maison, on a des règles à respecter. Je te préviens c'est la dernière fois, est-ce bien clair ?

Oh oui, c'est la dernière fois ! La prochaine fois, je m'y prendrais mieux pour te mentir et « dormir » chez une copine ? Allez, next !

Kawtar Mezzi

Ma chère Jacqueline

- Toi ici ? Mais qu'est-ce que tu fais là, Bertrand ? Vous êtes arrivés aujourd'hui ? Comment va ? Quoi de neuf depuis l'été dernier ?

Zut ! Moi qui croyais être seul dans cette crique... Faut que je tombe sur Jean-Marc !

- T'as fini de repeindre ta maison ? Et les volets, alors ? Tu les as peints en vert ou rouge ? Dans les chambres, j'parie que t'a mis des papiers peints comme elle voulait ta femme !

Toujours aussi bavard ! Il fait les questions et les réponses, comme d'hab' ! Je peux pas en placer une ! La maison ? Elle est en vente. Pas la peine de la repeindre, m'a dit l'agence. L'acheteur le fera. Quoi, ma femme ? S'il savait ! Je lui dis ou je le laisse déblatérer ??

- Au fait, je l'ai pas encore vue ta femme ? A peine arrivée que déjà elle court les magasins au lieu de venir profiter de la plage ! C'est fou le nombre de fringues qu'elle apporte ici, tous les ans ! Elle en a pas assez ? C'est comme sa collection de maillots de bains : vraiment dingue ! J'sais pas comment tu fais pour la supporter ! Elle a les mains percées et te mène à la baguette ! Te laisse pas faire, mon pote ! Bon, en même temps, je dis ça, mais je dis rien.

Allez, vas-y, Jean-Marc ! Toi, t'es fort, Monsieur LE célibataire du camping ! Tu vas en tirer une tronche quand tu sauras. Oui, ma chère, ma très chère Jacqueline a passé l'arme à gauche aux Galeries Lafayette ! Crise cardiaque alors qu'elle était en train de faire la course aux

cadeaux de Noël ! Du coup, j'ai dit à tout le monde que j'avais pas le moral et moi, j'ai rien acheté !

- Bon, il commence à faire frisquet. Allez, je te laisse ! Je vais faire trempette ! Je rentre au camping par la mer ! On se retrouve à l'apéro ?

J'avais oublié... Toujours prêt à picoler ! Ha ha ! Il sait pas encore... On trinquera à mon dernier été au camping des « Flots Bleus ». On se verra plus, Jean-Marc, t'es tellement chiant ! L'an prochain, moi, ce sera croisière dans les Cyclades. J'ai plein de sous maintenant que Jacqueline est plus là !

A moi la belle vie !!

Annie Lamiral

Sur la ligne de départ

Le bruit de la porte me fit sursauter. Je tournai la tête aux trois-quarts en direction de l'entrée et lâchai un « *Oui, entrez* », qui me sembla triste et nonchalant. Ma chambre se trouvait au premier étage, numéro 112, en face du poste de soins. Quelqu'un avait frappé et, même si je ne voulais voir personne, je me devais d'ouvrir.

Cécile poussa la porte, s'avança jusqu'à mon fauteuil et me lança un « *Bonjour !* » joyeux et tonique. Sans attendre ma permission, elle me prit dans ses bras et posa sa joue contre mon visage. Elle marqua un moment de silence et envoya la question suivante. « *Tu vas bien ?* » Agacée par cette phrase interro-affirmative et par son côté sans gêne, je lui répondis en écho. « *Et toi, tu vas bien ?* » De nouveau sans attendre que je l'y autorise, Cécile s'assit sur le bord de mon lit, croisa les jambes et démarra.

« J'ai postulé à un poste de formatrice et j'ai été retenue. Tu sais, cela faisait quinze ans que j'étais sur le même poste. Il était temps pour moi d'évoluer ! Je vais sortir de ma zone de confort, me challenger, cela ne m'effraie pas. Mon travail va consister à former les premières et deuxièmes années de CAP Petite enfance. » Elle fit une pause et enchaîna. « *Je maîtrise tous les thèmes. J'étais déjà référente dans la PMI ; je tutorais des stagiaires. J'assurerai 20 heures de cours par semaine.* »

Elle ne cessait de parler. Je me concentrais pour l'écouter. Elle continua à me détailler sa prise de poste, comment elle appréhenderait ses cours, la relation qu'elle souhaitait avoir avec ses stagiaires, ses nouveaux collègues... Un monologue

sans fin. Je la fixais sans l'interrompre. Tout ce détail d'informations ne m'intéressait pas. Je m'en fichais totalement !

« *J'aurai environ 150 copies à corriger par semaine.* » Elle insistait sur sa force de travail. Et alors tous les profs ont des copies à corriger, toutes les semaines, pensai-je. « *Je leur proposerai des mises en situation innovantes issues de l'expérientielle.* » Mais quelle intelligence, me dis-je ironiquement. Tu penses avoir inventé l'eau chaude ?

Elle continuait, encore et encore, traînant en longueur sur ses futures conditions de travail, critiquant son salaire qui n'augmenterait que de 16 %. Mais en plus tu te plains, ma parole ! Toi, au moins, tu bosses ! Tu ne voudrais tout de même pas avoir aussi le salaire de tes rêves ?! J'écarquillai les yeux, tout en laissant aller ma tête en arrière pour lui signifier ma fatigue. Que nenni, elle continua sur sa lancée !

Je feignis l'intérêt, la regardant dans le blanc des yeux, ce qui eut pour effet de lui donner plus d'énergie. Sa nouvelle vie professionnelle l'excitait et m'indifférait par la même occasion. Je pensai le lui dire, mais ne voulus pas la peiner. On se connaissait depuis l'enfance. Je l'appréciais mais, cette fois, je trouvais son attitude déplacée. Elle m'exaspérait ! Face à cette excitation qui me dépassait, je me résolus à me taire. Trop préoccupée par cette infection dont je ne guérissais pas depuis plusieurs mois.

Lorsque mon repas arriva, sous les coups de 18h40, je fus enfin délivrée. Elle fit mine d'être déçue de devoir repartir, de ne pas avoir eu le temps de prendre des nouvelles de ma santé. Mais son visage affichait trop d'enthousiasme pour que je la crus vraiment.

Je compris que c'était pour elle un nouveau départ et que rien d'autre ne pouvait l'atteindre. Moi, je n'étais plus dans la course et ne cessais de me demander quand je pourrais la rejoindre sur la ligne de départ.

Carole Tigoki

Berceuse

Nous marchions, elle parlait, parlait, parlait...

Et moi, j'écoutais... Je savais qu'elle parlait de son frère, de ce qu'il avait fait à son travail, s'il n'avait pas oublié d'acheter le pain, etc, etc, etc.

Mais plus je l'écoutais, moins je l'entendais, moins je comprenais ce qu'elle disait... Ah, si, elle a parlé du temps ! Puis, plus rien, aucun souvenir de ses paroles. Je venais de constater que, si je ne parlais pas, je commençais à penser : ce qui s'était passé au boulot avec André, les boissons que j'avais prises, qu'il ne fallait pas que j'oublie de dire à Martine qu'elle aille à son rendez-vous ce soir...

J'avais toujours le bruit de fond de ses paroles qui me berçait. Inconsciemment, ce bruit m'aidait à poursuivre dans mes pensées. Si elle me demandait ce qu'elle avait dit, je serais bien en peine de lui répondre !

Et, puis, je ne sais pas pourquoi, j'ai entendu : « *On est arrivés !* » La berceuse était finie.

Michel Crenon

De l'air !

Fernand et moi, on vient souvent s'asseoir à côté du vieux chêne. Qu'est-ce qu'on l'aime notre vieux chêne ! A quelques pas du village, une chênaie s'étendait sur près d'un hectare. Elle nous faisait vivre, Fernand et moi ; on travaillait à la tannerie. On y broyait les écorces dans un moulin à tan. La poudre obtenue nous permettait de traiter les peaux et le cuir. Aujourd'hui, tout ça c'est bien fini !

Fernand et moi, on n'a plus que le vieux chêne, notre rescapé. Les autres arbres ont été abattus, sciés, coupés en planches et montés en charpente. Fallait faire de la place pour les champs, il paraît ! Lui, il est toujours majestueux. Il culmine haut et fier comme un repère sacré. Sa splendeur atteint une trentaine de mètres. Le diamètre de son tronc a plusieurs siècles, il m'impressionne. J'ai devant moi deux mètres de puissance et de robustesse. La base de son tronc, recouverte de mousse verte, sert de point d'ancrage aux racines qui cherchent leur chemin et finissent par pénétrer le sol vaincu. Par endroits, son écorce fissurée d'une teinte noirâtre est envahie par une colonie de lichens.

C'est un jour d'automne ensoleillé. La cime de l'arbre s'illumine de reflets blancs et des ombres vertes apparaissent sur ses branches. Le tronc du chêne s'élargit en de multiples embranchements. Des branches se plient, se ramifient et s'étendent plus loin encore en brindilles plus longues. Elles s'entortillent et poursuivent leur ascension vers le ciel. Il fait froid et humide, seules quelques feuilles dentelées résistent encore au temps. Jaunies, elles ne demandent qu'à s'abandonner au vent. Secoués par les oiseaux, les glands suspendus lâchent prise et tambourinent sur le sol. Esseulé,

l'ancêtre ne fait plus beaucoup d'ombre et les champignons ont choisi d'autres lieux.

Qu'est-ce qu'on l'aime notre vieux chêne, Fernand et moi ! On l'admire, on le trouve élégant. On sait qu'il abrite une multitude d'insectes, mais on le serre tout de même dans nos bras. Il nous reconnaît forcément, alors on lui tape le tronc pour lui dire qu'on est là, qu'on est venu le voir et qu'on l'aime.

Oh, non ! Encore ces deux vieux ! Ils sont encore là ! Ils vont jacasser toute l'après-midi et je vais devoir les supporter. Ils vont commencer avec leurs rhumatismes et leurs problèmes de tension. Ensuite, on va avoir droit aux rengaines sur le bon vieux temps... Ça me déprime !

Lorsque Fernand et lui se promenaient avec leurs outils sur les sentiers de la chênaie, il y avait mes cousins, des bois denses et durs. Il y avait des vieux rustiques et des jeunes arbrisseaux. Ils formaient un taillis haut et compact. Certains de mes cousins étaient là depuis cinq siècles. Et ces deux-là, ils n'avaient pas de rhumatismes à l'époque ! Ils travaillaient en criant au milieu des écureuils. Quel manque de savoir vivre ! Ils frappaient et coupaient les troncs malades. Les larves et les chenilles étaient dérangées et tremblaient sous les coups.

Je me souviens : quel toupet ils avaient ! Les geais ne pouvaient plus se cajoler en paix. Ils devaient nidifier ailleurs. Ces deux lascars plantaient de jeunes chênes prétentieux et sans caractère. Incroyable ! Et puis, ces deux décrépits se chamaillaient pendant leur pause pour se répartir leur récolte de cèpes. Aujourd'hui, terminées les omelettes : bien fait pour eux ! Et ce sont encore ces deux vieux schnocks qui se sentent obligés de me réveiller en sursaut en tapant sur mon tronc ! « Notre vieux chêne par-ci,

notre vieux chêne par-là... » : qu'est-ce qu'ils sont pénibles ! Vraiment insupportables ces deux-là ! En plus, ils font fuir mes potes, les sangliers et mes glands pourrissent. Je n'arrive pas à m'en débarrasser !

De l'air, les deux vieux !

Laurent Delhaye

Changement de rythme

- Ah ben, tiens chérie, tu tombes bien, reste assise et écoute ce que j'arrive à faire au bout d'une année de batterie. « *Et boum et tchak et boum et tchack et ding !* »

Ça y est, mon Bébert, il n'a pas l'impression que je fais du piano ?! Bon allez, on va l'écouter bien gentiment, comme tous les jours.

- Tu ne trouves pas ça amusant ? Ça n'a pas l'air... « *Et tchik et tchack et...* »

Il me fatigue, ça ressemble à rien, c'est même pas l'air d'une chanson, d'abord ! C'est ça, mon Bébert, tape sur tes casseroles pendant que moi je les fais chauffer !!

- Tu veux que je te raconte une blague ?

Si tu savais comme je m'en fous de ton truc et de tes blagues réchauffées.

- Je viens de me faire virer de mon poste, c'est drôle non ?

C'est pas vrai, Bébert s'est enfin fait virer, c'est ma belle-mère qui va gueuler ! Virer mon Bébert, tout de même !

- On va pouvoir faire ce qui nous passe par la tête : voyager, se promener, c'est génial !!

Bébert viré, c'est ma LI-BER-TE ! Voyager, j'adore mais sans toi !

- Ah oui mais non ; tu travailles toi... Ah ben, tant pis !!!
« *Et tchouck et ding et...* »

Je l'aimais bien quand-même mon Bébert... Allez, hop, en cuisine !

Alexandre Perrot

Histoire de pendule

- Votre tirage est très prometteur ! Saturne en Vénus laisse entrevoir une prochaine rencontre qui va bouleverser votre vie.

Je n'y comprends rien à son charabia. Comment peut-elle voir, avec ses cartes, Saturne en Vénus ? Ah, je la retiens Josyane ! Vas-y, qu'elle m'avait dit ! Qu'est-ce que tu risques ? Et bien, 100 € de moins dans mon porte-monnaie !

- Même si vous avez connu plusieurs échecs, vous allez enfin connaître l'amour. Je vois un grand homme brun, la trentaine, yeux bleus, bien mis de sa personne et promis à un brillant avenir. Il vous mettra à l'abri financièrement ! Mon pendule m'indique aussi des projets de voyage dans les îles.

Plusieurs échecs, oui, enfin pas vraiment. Quatre, cinq mecs rencontrés sur internet, et qui veulent te sauter dès le premier soir ! Le grand amour, j'y crois pas. Et puis, sa description de mon futur ressemble comme deux gouttes d'eau à mon petit frère, qui vient de décrocher un boulot sur l'île Maurice. C'est sûr que j'irais le voir quand il sera installé !

- Oh, il s'agit encore ! Une maison se profile à l'horizon, au bord de la mer. Il y a même une piscine. Je vois des enfants aussi, trois. Oui, il y a vraiment tout pour une vie heureuse !

Les enfants, là, ça m'en bouche un coin : je ne peux pas en avoir. Tout pour être heureuse, tu parles ! La voyante a dû confondre avec le tirage de Josyane, ma belle-sœur !

Danielle Mercier

Monologue pour un chien

- Unick, le moment est venu pour moi de te parler. Tu vas avoir 17 ans et tu n'es plus aussi raffiné. Tu n'es même plus très affectueux avec nous, mais obsédé par ta gamelle. D'ailleurs je vois dans ton regard que ce mot t'interpelle, mais ce n'est pas le moment. Ecoute-moi encore !

La voici qui prend ses grands airs avec moi. Chaque fois c'est pareil. Elle fait semblant mais elle aurait préféré que je crève plutôt. Elle ne m'a jamais vraiment aimé.

- Tu sais que c'est Joséphine qui a voulu que nous t'adoptions. Suite au décès de notre chatte. Elle avait 6 ans quand c'est arrivé. Huit mois plus tard, tu arrivais à la maison. Tu te souviens ? Je vois que tu remues la queue. Tu acquiesces, ce sont de beaux souvenirs pour toi et pour notre famille aussi. Tu avais trois mois quand nous sommes venus te chercher à l'élevage où tu es né. Le propriétaire des lieux nous a de suite informés de quelques particularités te concernant. D'abord, il a précisé que tu avais un caractère bien trempé et que tu étais même assez nerveux et fier. Il a expliqué que, si nous ne vivions pas en pavillon, il ne te laisserait pas repartir avec nous. Oui, tout à fait ! Il a ajouté que tu devais sortir régulièrement pour faire tes besoins car, malheureusement, comme tes congénères, tu pouvais te lâcher et laisser quelques traces de tes charmants excréments dans le logis. Et c'est bien de cela qu'il s'agit aujourd'hui.

Heureusement qu'il y avait Joséphine et mon maître. Je les adore et c'est pour eux que j'endure cette vie de chien. Je ne veux pas les quitter. Elle, elle n'aime pas les animaux. Ma

race oui, elle lui plaisait car elle jugeait qu'elle allait bien avec son style. Grâce à moi, elle se faisait remarquer ; les passants l'interpellaient, lui posaient des questions sur ma race, mes origines et ma posture majestueuse de petit lévrier d'Italie. Elle était fière à mes côtés ! C'est vrai que la propreté fut un long apprentissage pour moi. Et alors, nous, les chiens, ne sommes tout de même pas des humains. C'est vrai, je bave, je chie et j'urine quand j'ai envie et que je ne parviens plus à me retenir. Mais vous reconnaîtrez que c'est tout de même insensé de partir une journée entière en laissant un être vivant sans possibilité pour lui de se soulager ! J'aimerais la voir dans cette situation, cette donneuse de leçons.

- Tu étais ma première expérience et je me suis armée de patience. Tes premières nuits à la maison furent épouvantables. Tu ne voulais pas rester seul. Nous devions tenir et résister à tes aboiements et pleurs incessants. Nous sommes parvenus à t'imposer de dormir seul dans ton panier, loin de nous. Oui, ce fut notre première victoire ! C'est vrai que tu fus un véritable ami pour Joséphine et nous t'avons tous les trois beaucoup aimé.

Moi aussi, j'ai aimé vivre aux côtés de Joséphine et de mon maître, toujours tendre et affectueux avec moi. Quant à elle, sa première expérience et sa dernière j'espère. Certaines personnes ne devraient jamais pouvoir devenir propriétaire d'un animal, quel qu'il soit. Moi, hurler à la mort ? Elle exagère. Quelques cris de désespoir dans le noir c'est tout. J'ai rapidement passé mes nuits, seul, sans problème. C'est vrai qu'aujourd'hui je suis vieux et alors ? Que fera-t-elle, elle, quand elle sera centenaire avec ses couches mais sans ses appareils dentaires ? Elle fera moins la maligne !!

- Mais aujourd'hui, ce n'est plus possible pour moi de vivre à tes côtés. Tu as aimé la vie puisque tu es devenu centenaire. Incontinent, les odeurs qui parfument ton panier sont souvent nauséabondes. Tu ne connais plus tes limites. Tu es en permanence affamé, assoiffé. Tu souffres d'un souffle au cœur, d'une hyper-thyroïdie, d'une cataracte très invalidante. Tu n'y vois plus rien, même si tu me fixes encore avec tes yeux suppliants. Je t'en prie, cesse de me regarder ainsi.

M'euthanasier, c'est cela qu'elle insinue ? Mais le vétérinaire ne sera pas d'accord. D'abord il m'adore et, malgré mon souffle au cœur, ma cataracte et mon hyper-thyroïdie, j'ai encore très bon appétit. Je ne suis donc pas prêt de crever comme elle l'espère !!! Non, je ne vais pas mourir, mais elle, de son côté, va devoir faire attention. Je sens une énergie renaître et je pourrais bien lui faire très mal.. D'ailleurs, je vois qu'elle prend peur et se précipite hors de la pièce, avant que je n'aie le temps de la mordre, juste là où ça fait mal.

- Oui c'est bientôt la fin. Nous nous dirons bientôt Adieu.

Elle ne perd rien pour attendre, la guerre est déclarée. Nous verrons bien lequel, de nous deux, rira le dernier !!!!

Christine Sonrier

Langue de bois

Chers concitoyens,

Vous m'avez élu, il y a cinq ans, vous m'avez fait confiance pour redresser le pays.

Ah, le voilà, son discours de propagande, il va dire qu'il veut encore être président. Bah oui, on s'en doute, tu l'es déjà depuis 25 ans ! Cinq élections que tu remportes, enfin « remportes », façon de parler...

Grâce au travail de mon gouvernement...

La casse du système français, des retraites, de tout ce qui protégeait les pauvres gens...

... plusieurs projets de grande envergure ont été menés pour que nous restions dans un monde où il fait bon vivre.

Bon vivre pour les friqués ! Oui, avec toi comme président, vaut mieux avoir un compte bien fourni !

Tout d'abord du point de vue économique, le chômage a diminué de 0,5 % et le PIB a augmenté de deux points en quatre ans. Ce sont des chiffres encourageants !

Ton « économie », d'abord et toujours ton « économie », dans tous les sens du terme. Trop coûteuse, la Sécu, trop coûteux, les fonctionnaires ! Aujourd'hui, on vit dans la misère alors que les riches... sur leur rocher, ils sont tranquilles !

Ensuite, du point de vue écologique...

Ah, l'écologie, c'est ton deuxième point ? Tu ne manques pas d'air, c'est le cas de le dire !

... nous avons fait de réelles avancées avec la COP 42, pour limiter les gaz à effet de serre qui ont déjà endommagé une partie du globe.

Quelles avancées ? Limiter le nombre de vaches dans un pré en même temps ? Tu te fiches de nous ?! Plus de banquises depuis déjà dix ans et il va nous dire qu'il y a de « réelles avancées ». C'est vraiment se foutre du monde !

Le climat politique mondial, dû aux profondes modifications de la géographie, est incertain, mais nous n'avons pas cédé aux sirènes du totalitarisme, comme d'autres, et nous restons maître de notre destin.

La cerise sur le gâteau ! Il est là pourtant l'état totalitaire, juste là, on y est !

C'est pourquoi je suis candidat à ma propre élection le 29 juin 2044. J'espère pouvoir compter sur vous pour défendre notre beau pays qu'est la France ! Vive la République ! Vive la France !

« Élection », soi-disant démocratique... Oui, si on considère que 10 % des électeurs qui votent, c'est la démocratie...

Ça me fait penser qu'il faut que j'appelle Maurice pour savoir où en est son projet de révolution !

Manon Campagna

Point de vue

- Tu te rends compte, Evelyne ! grâce à cette lunette super astronomique avec un zoom qu'on a rarement vu, pouvoir approcher les étoiles comme ça, de la terrasse !!!

Ah, qu'est-ce qu'il fait doux ce soir, c'est bien, son nouveau joujou va lui faire prendre l'air. Et pour une fois qu'on est tous les deux dehors !

- Je sais même pas si l'observatoire du Port Royal a le même !

Si ça peut lui faire plaisir, c'est vrai que depuis son accident, il avait le moral en berne...

- Et en plus, je l'ai eu avec un rabais qui défie toute concurrence ! Une promo en or !!!

Tu parles d'une promo ! Il n'a pas vu le coût de la livraison de l'engin en mode ultra rapide depuis le Japon !

- Non, mais tu réalises, Evelyne ! Tu peux voir la Lune, Uranus, Mercure, Vénus, la Petite Ourse et la Grande Ourse, aussi bien que le voisin d'en face quand il se met à sa fenêtre pour lorgner dans notre jardin !

Mais bon, s'il a besoin de voir les planètes d'aussi près ! Si ça peut lui redonner le sourire...

- Une petite merveille de technologie. Et en plus à un prix de dingue !! Tu te rends compte, Evelyne ? Non, tu ne te rends pas compte !

Mais il commence à m'agacer, sérieusement !!

- Les étoiles, ça te parle pas, découvrir un autre monde et voir qu'on est si peu de choses, rien qu'un grain de sable dans l'univers.

Ça y est, c'est devenu Hubert Reeves, le roi de la découverte astronomique et de la galaxie ! Grain de sable, grain de sable... Ce que je voudrais, moi, c'est aller tous ensemble avec les voisins, tout grain de sable qu'on est, partager un bon moment à la plage !

Anne Berthelot

Trois p'tits tours et puis s'en vont

- Viens, allons faire un petit tour au jardin !

Ah, oui ! Bien sûr, le jardin ! Pas de visite chez Pierre sans le tour du jardin !

- Tu sais, cette année j'ai planté une nouvelle variété de tomates : des « cœurs de bœuf » hybrides. Et, bien sûr, toujours différentes salades : laitue, batavia... J'ai fait aussi un peu de courgettes, poivrons, aubergines ; tu vois, de quoi faire une bonne ratatouille maison !

J'y connais rien. Ça m'intéresse pas ! Tiens, il y a des hybrides aussi en tomates ?? Je suis incapable de reconnaître courgettes, poivrons ou aubergines quand il n'y a que des feuilles et quelques fleurs sur les pieds. Plus simple d'aller au supermarché !

- J'ai aussi essayé des melons, peut-être que cette année ça va marcher !

Des melons ?! Ça pousse chez nous ? Faut beaucoup de soleil ! Au fait, il a plu quand la dernière fois ? Deux ou trois semaines au moins ! Ah oui, le jour de la sortie de fin de classe de Nico, donc cinq ou six semaines.... Merci la note d'eau !

- Je suis content de mes haricots verts et beurre. La récolte est bonne et j'ai déjà fait des conserves pour cet hiver.

Maintenant les haricots ! Et les conserves ! Bon, je veux bien des conserves, sûrement meilleures que celles du commerce.

- Regarde comme mes pommes de terre sont belles !

Elles sont où les patates ? Je ne vois rien, sûrement encore en terre !

- Il faut voir le verger aussi. Je pense qu'il y aura pas mal de fruits ; les pommiers et les poiriers ont eu beaucoup de fleurs au printemps. Par contre, les cerises ont été mangées par les oiseaux, nous n'avons presque rien eu. L'année prochaine, il faudra que je mette des filets.

Passage au verger et puis s'en vont !!! Des petites pommes pas mûres et, en effet, plus rien sur les cerisiers. Bonne digestion, les piafs... Pour les filets, faudra pas compter sur moi, déjà quelque chose de prévu !

- Et toi, tu fais du jardin ?

Il me pose une question, heu... ! Faut que je réponde...

- Non, malheureusement, et pourtant j'adorerais en faire !

Francine Delagneau

Il était une fois

Dans cet atelier, les écrivains sont invités à s'amuser en détournant les contes de leur enfance.

A partir des célèbres contes de Grimm, Perrault, Andersen ou de légendes moins connues, ils imaginent de nouvelles péripéties et revisitent les personnages, tout en gardant certains codes spécifiques à ce genre littéraire. « Il était une fois », « Tout est bien qui finit bien », les rois et les princesses, les belles-mères et les sorcières... Nombreuses sont les figures obligées !

Les écrivains peuvent mêler les personnages de plusieurs contes ou jouer avec les mots comme dans « La belle lisse poire du prince de Motordu » de Pef.

Bienvenue dans ce monde merveilleux !

L'inuit égaré

Un Inuit au cœur de la place des Vosges. Natatok, puisque c'est son prénom, s'est perdu au détour d'une collision d'aurore boréale. Imaginez un trou parcouru par des nuances resplendissantes de couleur. Du vert calme au bleu élégant. Puis Natatok s'extirpe : d'abord un pied, puis l'autre. Les deux bras, sa tête, sa chaude pelisse d'ours. Le voilà à Paris, en 2051.

Ce qui frappe l'Inuit, c'est ce qu'il voit. Des tours qui serpentent aux nuées d'humains, des véhicules qui volent aux robots de compagnie. Natatok cherche avidement le blanc, celui du Grand Nord. Il parcourt les rues jonchées de tapis roulant, mais, nulle part, ses yeux ne trouvent la quiétude.

Ce qui frappe l'Inuit, c'est ce qu'il sent. Des fragrances fraise tagada des vapoteuses aux odeurs arrangées des parfums bon marché. Natatok a le nez qui traîne, mais, nulle part, il ne trouve les senteurs de neige fondue, de graisse brûlée et de nuit étoilée sur la banquise.

Ce qui frappe l'Inuit, c'est ce qu'il entend. Des concerts de klaxons aux vibrations des manifestations. Le babillage publicitaire des panneaux qui parlent, les propos, terre à terre, des automates qui se pâment. Natatok tend l'oreille, mais, nulle part, il ne trouve le sage réconfort du silence.

Imaginez un Inuit qui ferme les yeux, se bouche le nez et se couvre les oreilles avec son bonnet. Imaginez la terreur qui envahit vos sens. Et soudain, pire encore, Amarok se dresse devant Natatok. Un loup géant, au pelage gris, aux yeux qui scintillent. L'Inuit y voit un esprit bien connu des chasseurs

de son village. Mais Amarok n'est finalement qu'un bête hologramme publicitaire, destiné à appâter le chaland. L'Inuit s'adresse à lui en ces termes : « *Oh, Amarok, toi qui guettes loup, caribou et neige. Toi qui effraies les enfants, et distrais les chasseurs, sauras-tu me rendre la vue de la glace, l'odeur du feu et, surtout, surtout, le silence de la banquise ?* » L'IA mouline cette question bien trop longue et s'attarde sur le mot-clé dans sa base de données : « *Ticket Hyperloop pour banquise, rue Macron II, secteur quatre* ». L'Amarok publicitaire se dissipe. Le loup géant se transforme en carte flottante donnant un point de repère à l'égaré du pôle Nord.

Le voyage de l'Inuit est de courte durée. À peine le temps d'inspirer et d'expirer, que le voilà aspiré dans ce tube qui l'amène de Paris à la banquise. Les miracles du tourisme et des transports sur coussin d'air !

Natatok retrouve le Grand Nord. Alors, le blanc tire sérieusement vers le gris, il faut le dire. Les odeurs d'hydrocarbures ressemblent un peu, il est vrai, à la graisse brûlée. Mais ce n'est pas tout à fait ça. La banquise qu'il voit, la banquise qu'il sent, n'est pas vraiment celle qui habite son cœur. Mais ce que Natatok recherche, surtout, surtout, c'est le silence. L'Inuit rejoint un groupe de touristes se recueillant devant une masse de glace, un iceberg proéminent au loin. Il y a une attente, une piété, une absence de bruit qui sied au voyageur perdu.

Puis, enfin, l'explosion, les colonnes de glace s'éparpillent, s'écrasent et fondent dans l'océan. Les touristes climatiques applaudissent : ils en ont pour leur cryptomonnaie. Et Natatok, lui, comprend. Il ne peut voir, ne peut sentir, ne peut entendre. Il s'est égaré dans un monde perdu d'avance.

Imaginez un trou parcouru par des nuances resplendissantes de couleur. Du vert calme au bleu élégant. Puis Natatok s'extirpe : d'abord un pied, puis l'autre. Les deux bras, sa tête, sa chaude pelisse d'ours. L'Inuit rentre chez lui.

Maximilien Petit, inspiré par « La Femme Phoque » de Catherine Gendrin

Bleuet

Il était une fois une jeune fille très jolie, qui faisait la fierté de sa maman. Elle avait pris l'habitude de l'habiller tout en bleu, car elle trouvait cette couleur très chic. Elle ne sortait jamais sans son trench-coat bleu marine, ce qui lui avait valu le surnom de Bleuet. Les garçons de la cité se moquaient d'elle, mais à distance, car elle pratiquait le judo.

Un après-midi d'automne, sa mère lui demanda d'aller porter à sa grand-mère une tarte au citron, dont elle était friande. Bleuet rechigna, car elle avait prévu d'aller au cinéma avec sa meilleure amie. Mais comme elle aimait bien sa grand-mère, elle se mit en route vers l'arrêt de bus le plus proche. En attendant le 188, un jeune homme la héla : « *J'ai grave envie de ton gâteau* », en lui montrant le carton qu'elle tenait à la main. « *Ça aurait été avec plaisir, mais une autre fois peut-être. Là je vais porter cette tarte au citron à ma grand-mère, Porte d'Orléans.* » Elle grimpa dans le bus qui arrivait, sans remarquer que le jeune homme, plutôt séduisant, la suivait.

Arrivée Porte d'Orléans, elle se dirigea vers le numéro 36 de la rue d'Alésia, où habitait sa grand-mère. Zut, c'était quoi le code déjà ? Elle sortit son portable, et appela sa grand-mère, qui s'énerva un peu - « *Tu n'as donc pas de tête, ma pauvre fille !* » - mais, se radoucissant, lui donna le sésame. Elle s'engouffra dans l'escalier, jusqu'au deuxième étage où sa grand-mère l'attendait sur le pas de la porte. « *Entre donc, Bleuet* » lui dit-elle en souriant. C'est à ce moment-là que le séduisant jeune homme surgit et voulut s'emparer de la tarte au citron. Le sang de Bleuet ne fit qu'un tour. On ne vole pas la tarte au citron de sa grand-mère !

Posant le carton à terre, elle se mit en position, puis d'un « o soto gari » suivi d'un « ashi-waza », elle envoya valdinguer le - pas si séduisant - jeune homme, qui malheureusement atterrit sur le carton à gâteau. Il se releva et détala sans demander son reste !

Bleuet, remise de ses émotions, n'avait plus qu'à aller chez le pâtissier le plus proche, se maudissant d'avoir proposé une part de tarte à ce malotru. On ne l'y reprendrait plus d'être aimable avec un inconnu !

Danielle Mercier, inspirée par « Le petit chaperon rouge »

Le petit louveteau blanc

Il était une fois un petit louveteau, le plus rare qu'on eût su voir ; son pelage était de la blancheur des cimes. Son père, le loup alpha, chef de la meute, en était fou d'amour. Un jour, son père ayant chassé un lièvre dodu, lui dit : *« Va voir comme se porte Grand loup, car on m'a dit qu'il était faible et souffrant »*. Petit louveteau partit aussitôt. Grand loup demeurait par-delà la forêt de pins qui se répandait au sol comme des lianes suspendues aux nuages. Dans une grotte, seul sanctuaire dont l'ouverture transperçait la montagne, tel un œil témoin d'un drame imminent.

En passant par le bois, il rencontra un chasseur, qui eût bien envie d'en faire son trophée du jour, mais n'osa pas à cause de quelques randonneurs qui passaient par là. Le chasseur lui demanda où il allait ; le pauvre louveteau, qui ne savait pas qu'il est dangereux de répondre à un humain, lui dit : *« Je vais voir Grand loup et lui porter ce gibier – Demeure-t-il bien loin ? »*, lui dit le chasseur. *« Oh oui ! C'est par-delà la forêt de pins dans la première grotte de la montagne de granit. – Et bien, dit le chasseur, je veux aller voir aussi. Je prendrai ce chemin, et toi ce chemin-là, et nous verrons qui de nous deux y parviendra le premier ! »*

Le chasseur se mit en route. Grim pant dans son 4x4, il emprunta le chemin le plus court à vive allure. Le louveteau, lesté par le présent pour Grand loup, se mit en route en multipliant les pauses pour détendre sa mâchoire et ses frêles pattes. Le chasseur ne fut pas long à arriver. Il entra, surprenant Grand loup dans son sommeil, le tua d'un coup de carabine, net. Il se saisit rapidement d'une peau de loup dans sa voiture. Il l'enfila et alla se coucher au centre de la grotte en attendant Petit louveteau blanc qui, quelque temps après, vint pointer le bout de son museau. Il entra dans la grotte à

pas de loup. « *Qui est là ?* » dit le chasseur recroquevillé sous sa toison grisonnante. « *C'est Petit Louveteau blanc qui vous apporte un délicieux lièvre. – Approche mon petit, mets le gibier sur la roche ronde et viens te coucher avec moi.* », lui répondit le chasseur, en prenant garde de maquiller sa voix.

Tout dans la grotte était différent, elle parut au louveteau bien plus dangereuse moins accueillante. Petit loup se demanda pourquoi l'odeur n'était pas la même, elle était connue mais pas familière. Grand loup semblait plus épais et moins vif. Louveteau n'eut pas le temps de le questionner que, d'un seul bond le chasseur se dressa face à lui, sa silhouette assombrissant la grotte. Ne voulant pas laisser filer une si belle prise, dans son empressement, il s'enroula les pieds dans son déguisement de fortune et tomba de tout son long.

C'est ce moment que saisit le louveteau pour quitter les lieux et courir à travers bois. L'instinct du mâle alpha l'avait guidé jusqu'en ces lieux, sur les pas de son protégé. En voyant son plus cher petit, il n'eut pas le début d'une hésitation, il sauta à la gorge du chasseur.

Morale :

La petite voix de l'instinct chuchote.

Elle murmure dans les entrailles de l'humain.

Elle résonne dans le dos de l'animal.

Qui de nous est le maître de l'autre ?

Seul l'instinct est à jamais le maître du jeu.

Kawtar Mezzi, inspirée par « Le petit chaperon rouge »

Les gens du Nord

Il était une fois une petite fille qui vivait à Toulouse, avec son père et sa belle-mère. Jour après jour, sa belle-mère la détestait davantage... Elle était trop sage, trop douce, trop belle avec ses boucles blondes, ses grands yeux bleus et son teint de porcelaine. Bref, elle était beaucoup trop parfaite ! Enceinte de jumeaux, la femme enjoignit son mari de la placer en nourrice, bien loin de chez eux, dans le nord de la France. Violette grandit auprès de Ginette et de Léon, mineur à Noyelles, près de Lens. Un couple modeste, mais tellement aimant qui n'avait jamais pu avoir d'enfants. Tous deux choyaient la petite Violette qui, non seulement était brillante élève à l'école, mais excellait par ailleurs en chant. Dans les fêtes de famille ou les galas de fin d'année, sa voix grave fascinait tout le monde – elle était tellement en décalage avec sa silhouette si frêle et son visage d'ange !

Les professeurs du conservatoire – qu'elle fréquentait grâce à une bourse de la commune - conseillaient à Ginette et Léon de l'orienter vers des études artistiques à Paris. Malheureusement, cela leur était tout à fait impossible, la pension de retraite de Léon étant beaucoup trop faible pour assurer financièrement un tel avenir, loin de la maison. Ginette et Léon pestaient en silence contre le père de Violette qui, bien que cadre dans une grande banque, avait cessé depuis ses quatre ans de payer la pension alimentaire, prétextant qu'il n'en avait plus les moyens avec deux enfants en bas-âge et un seul salaire. Un soir, en regardant la télévision, Ginette eut une idée. Quelques jours plus tard, le téléphone sonnait. « Allô, je voudrais parler à Violette Marchand – Oui, c'est moi ! Bonjour, c'est de la part de ? – Je suis Gaëlle, chargée de production auprès de 'La Star de Demain'. Nous avons visionné votre contribution - vraiment remarquable - et vous invitons un mois à Paris pour

rejoindre la compétition. A l'issue des sélections, le jury et le public nommeront la 'Star de Demain' qui remportera la somme de cinq cent mille euros pour financer son projet artistique. » Violette comprit aussitôt que Ginette - qui arborait une large sourire - se cachait derrière toute cette histoire. *« Nous vous envoyons les informations par mail, ainsi que vos billets de train – Merciii, merciiii, mille fois merciiii ! »* Toute excitée, Violette raccrocha et sauta au cou de Ginette. *« Tu es merveilleuse ! Grâce à toi, je vais à Paris et peut-être... »*

Studio 104 de la Maison de Radio France. Ils sont 80 chanteurs et chanteuses amateurs, venus des quatre coins de France, en compétition. Violette se prépare à entrer sur le plateau. Premier passage avec SA chanson préférée, signée Enrico Macias. Quand elle entonne la dernière strophe :

*« Les gens du Nord
Ont dans leurs yeux le bleu
Qui manque à leur décor
Les gens du Nord
Ont dans le cœur le soleil
Qu'ils n'ont pas dehors »...*

... les juges et le public sont conquis. Standing ovation !

Quelques minutes plus tard, tous les candidats se retrouvent autour d'un buffet gourmand. Les conversations vont bon train. Tout le monde décomprime et oublie les rivalités de la compétition. Soudain, le portable de Violette, en pleine discussion avec sa nouvelle copine, Marie, se met à biper. *« Désolée, ma belle, je dois partir. »* Violette file, il est déjà minuit ! Elle a promis à ses parents qu'elle serait rentrée à son hôtel, à cette heure-là. Pas question de leur désobéir ! Arrivée dans sa chambre, Violette se jette dans son lit et s'endort.

Vraiment, la vie parisienne est épuisante ! Pendant ce temps, la soirée continue. Vers deux heures du matin, les lumières s'éteignent et les derniers fêtards rejoignent la sortie. « Regardez, là par terre, sous la table, il y a un portable. C'est à qui ? », dit un grand blond moustachu. Chacun vérifie. « Bon, je l'emporte. On verra demain quand on sera tous ensemble ! – Ça marche, bonne nuit, Edzéré. »

Le lendemain matin, les répétitions commencent. Edzéré va, de studio en studio. « Hier soir, j'ai trouvé un portable. Il est pas à toi ? » À midi, il n'a toujours pas trouvé à qui il appartient et part déjeuner à la cafétéria. Alors qu'il boit tranquillement son expresso avec ses nouveaux copains de l'émission, une fille arrive, complètement déboussolée. « Oh, j'ai raté les répétitions. Je ne me suis pas réveillée ! » Et là, Edzéré a un déclic et l'interpelle tout net : « T'aurais pas perdu ton téléphone par hasard ? – Ben, si ! – Dis-moi, il est comment ? – Une coque rose avec des papillons. – Tiens, le voilà ! Je l'ai trouvé hier soir ! C'est toi qui as chanté Les gens du Nord ? En te connouos.¹³ »

Violette est à la fois heureuse d'avoir retrouvé son portable et surprise, de rencontrer Edzéré... son copain de maternelle. « Qu'est-ce que tu fais ici ? – Ben, la même chose que toi ! », lui répond-il en rigolant. « J'habite au Mans maintenant. Je suis en formation à l'INM¹⁴. C'est mon tour, on se voit après ? Tu m'attends à la brasserie du coin ? » Ils se racontent leurs années de lycée, puis partagent des moments plus intimes comme la période sombre traversée par Violette quand elle apprit, par hasard, que peu de temps après sa naissance, sa mère était morte, foudroyée par un cancer. Les sélections se suivent. Tous les deux restent en lice.

Les jours suivants, Edzirié et Violette passent la plupart du temps ensemble. Entre deux auditions, ils partent à la découverte de la capitale. La même complicité qu'autrefois les habite. Au fil des jours, ils s'aperçoivent qu'ils partagent plus que leur passion artistique ; si bien qu'ils jurent déjà de ne plus se perdre de vue. Finies les battles, le grand jour arrive ! Il reste trois candidats en compétition, dont Violette et Edzirié. Leurs prestations sont éblouissantes ! Violette chante « *This is me* » de Kerala Settle. C'est le vote du public qui va départager les concurrents. Violette remporte la finale de justesse, avec seulement un point de plus que Edzirié. Elle est folle de joie ! Elle quitte le plateau pour le ramener sur scène, quand elle entend la régie lui susurrer dans l'oreillette. « *Votre père vous félicite, il sera là d'ici une heure pour fêter votre victoire avec vous !* »

Violette fait demi-tour, reprend le micro et déclare : « *Cette victoire, je la dédie à Léon et à Ginette. C'est un couple en or, ils m'ont accueillie quand mon père m'a abandonnée. Il n'a jamais voulu me revoir, ni leur payer de pension alimentaire. Je vais donc leur donner les cinq cent mille euros pour les remercier de tout ce qu'ils ont fait pour moi. Je voudrais aussi vous annoncer que Edzirié m'a demandé de l'épouser et que... j'ai accepté !* » A partir de ce jour, Edzirié et Violette se produisent en duo, remportant de nombreux prix. Puis, ils se marièrent, vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants.

Annie Lamiral, inspirée par « Cendrillon »

Mail du désert

Il était une fois, un brave marchand qui parcourait les provinces du royaume de Perse. Il profitait de richesses immenses et connaissait une vie pleine de délices. Il dépensait à profusion pour ses amis et sa famille. Un jour, accompagné de son fidèle compagnon, Alizé, un âne à qui il ne cessait de chuchoter des paroles réconfortantes, il prit la direction de son cybercafé préféré « *Aux Trois Mules* ». Alizé progressait tranquillement le long des sentiers caillouteux, car l'animal robuste, au poil lisse et brillant, ne portait plus de charges. Sa belle robe grise luisait sous le soleil de plomb et faisait la fierté du voyageur. A chacune de ses sorties, il équipait son animal favori avec de petits écouteurs. Ainsi, Alizé décryptait un signal sonore qui lui indiquait la direction à prendre et le prévenait des dangers éventuels. Et, à portée de sabot du cybercafé, le vigoureux animal comprit que le moment était venu de rejoindre le parking des ânes. Un guichet automatique proposait à l'honnête marchand un ticket de stationnement à trois rubis de l'heure. Ainsi, le voyageur put insérer sa « *paycard* » à reconnaissance digitale et un enclos offrant les herbes les plus convoitées du royaume s'ouvrit. L'âne put brouter à souhait de l'orge transhybride méga-énergisant.

Plus loin, des portes coulissantes intégrées à la paroi d'une grotte s'ouvrirent et l'homme pénétra dans une galerie centrale, éclairée par ses propres parois. Elles étaient constituées de minéraux nouvellement extraits, capables de produire de multiples spots réfléchissants par réaction thermique. Et, à cet instant, ils illuminaient le voyageur au rythme des sons en vogue de la capitale du royaume : la disco-danse-métal du désert.

L'homme fit une entrée discrète. Prudent, il était revêtu d'une djellaba de soie et était chaussé de mocassins confortables. Il se protégeait toujours avec un turban en toile et une paire de lunette de soleil. Il croisa quelques marchands voyageurs, puis s'approcha d'un distributeur qui proposait des cocktails rafraîchissants contre une pièce d'or. Il choisit le « *Tornado* » et aussitôt, un bras métallique robotisé lui tendit un mélange de jus synthétique jaune translucide, aux parfums d'Orient. Des senteurs d'huiles et d'écorces embaumèrent ses narines. Lorsqu'il but, des saveurs de cactus acidulés et de baies pétillantes envahirent son palais. Habitué des lieux, l'honnête homme emprunta alors des galeries isolées, pour finalement s'installer devant un écran intégré à la paroi de la caverne. Enfin, après s'être assuré que personne ne jetait de regards indiscrets, il tapota rapidement son code :

Il commença sa navigation par son site préféré : *la.bonne.caverne.com*. Il pouvait y commander le tapis volant de ses rêves. Vous choisissiez le tissu, le fil et la forme de tissage. Une infinité de motifs y étaient proposés. Vous pouviez équiper votre engin volant avec des options : G.P.S, direction assistée, climatisation... Puis, en quelques clics, il se retrouva sur l'écran d'accueil du palais du *calife.com*, une plateforme utilisée par les commerçants du royaume pour effectuer leur e-business. Ainsi notre voyageur pouvait échanger les milles trésors qu'il possédait et commercer en ligne avec d'autres marchands. De merveilleux trésors se négociaient : des bijoux rares et précieux, de belles étoffes, des mets délicats...

Il continua sa navigation en se rendant sur *parions-mulet.com*. Il passa rapidement la rubrique des pronostics et suivit son intuition. Il effectua sa e-transaction et joua mille

rubis sur un tocard qui répondait au doux nom de Sésame. Il ne voulait pas être dérangé et prenait toutes ses précautions pour ôter à la connaissance du public par quel moyen il était devenu si riche. « *Je ne sais de quoi vous voulez me parler* » se plaisait-il à répéter. Une rumeur courait sur le passé du riche marchand. Il aurait très habilement pris possession de la fortune de quarante vilains bandits, avec la complicité de sa dévouée servante. Mais le dénommé Ali Baba, toujours souriant et poli, savait feindre l'ignorance.

AliBaba@yahoo.fr venait d'être sollicité. Une alerte venait de l'informer que son ex belle-sœur, nouvelle épouse d'Ali Baba, souhaitait lui faire expressément part d'un souhait. Le mail disait ceci : « *Mon doux mari, bien que la mort de Cassim, votre frère, soit un mal sans remède, notre mariage est un motif raisonnable de consolation. J'ose attendre de votre part la bague promise du fabuleux trésor de la caverne. Ma peine est si grande, vous seul saurez me consoler.* » L'épouse d'Ali Baba avait pris soin de joindre la photo partagée du célèbre bijou de la vallée des serpents. Il s'agissait d'un joyau serti d'une émeraude. Elle ajoutait ce commentaire : « *Lorsque vous poserez les yeux dessus, vous connaîtrez ma bonne intention...* »

Le respectueux Ali Baba répondit au mail de sa seconde épouse en ces termes : « *Ma chère épouse, je vous jure que j'ai songé à vous souvent depuis notre mariage. Je bénis le jour de notre union. Ce que vous réclamez ne suffira pas à calmer votre peine. C'est pourquoi je vous envoie ce modeste présent, en espérant vous combler de la plus grande joie.* » La photo d'un lit complet de drap d'or, estimé mille émeraudes, était joint au mail. Il terminait par ce commentaire : « *Lorsque vous poserez les yeux dessus, vous connaîtrez ma noble intention...* »

Enfin, Ali Baba reprit sa navigation, choisit une vidéo et cliqua sur « *Mirages du désert* ». Quelques danseuses en costume folklorique prirent possession de l'écran, elles se déhanchaient sur des rythmes de tambour et de cymbale. Notre voyageur, envoûté par le spectacle, se leva, puis se mit à se déhancher en tournant sur lui-même. Il avait les yeux fermés et un sourire de joie illuminait son visage.

Surprises par les notes, les oreilles pointues d'Alizé se détournèrent brutalement, un signal provenant des écouteurs venait soudain de retentir. Il devait rejoindre son maître au plus vite. Ali Baba, portant un regard préoccupé vers l'horizon, attendait en effet son compagnon. Un engin volant, porté par trois hélices, coupait le ciel à grande vitesse dans leur direction. De quelques centimètres d'envergure, le drone 1001, venait de localiser Ali Baba et son compère. L'objet en alliage de métal léger modifia sa trajectoire grâce à sa propulsion solaire programmable, puis vint se stabiliser à proximité d'Ali Baba. Un écran communiqua au voyageur l'objet de sa visite. La première et honorable épouse de monsieur Ali Baba, inquiète et sans nouvelle depuis le départ fortuit de son mari, avait programmé le drone 1001 en ces termes : « *Géolocalisation d'Ali Baba et d'Alizé - Ci-joint fiche signalétique des individus- Faire cliché grand format devant lieu non fréquentable : cybercafé, casino, bar disco du désert... - Convier expressément l'individu à rejoindre le foyer où des tâches plus essentielles l'attendent - Exemple : gâter sa femme, rendre heureux son fils, récompenser son ex servante Morgiane, etc, etc... »*

Attristé et déçu, Ali Baba comprenait que son expédition secrète prenait fin. Il prit alors le chemin du retour, soucieux de l'accueil que son épouse lui réserverait. Seul Alizé, élevé

au rang de guide, pouvait guetter ces instants. Nul besoin de signal. Il emboîta le pas et suivit Ali Baba. Certainement revoyait-il son maître haut perché, surprenant quarante voleurs ouvrant une caverne. Ali Baba, témoin de la scène, pouvait à son tour pénétrer dans le mystérieux repère en répétant la formule secrète – « *Sésame, ouvre-toi !* » - prononcée par le capitaine des bandits. Son maître avait fait preuve d'opportunisme et d'audace, et depuis ce jour, il ne portait plus de charges !

Laurent Delhayé, inspiré par « Ali Baba et les 40 voleurs »

Exercices de style

Vous connaissez les « Exercices de styles » de Raymond Queneau ?

Ce livre singulier raconte 99 fois la même histoire, de 99 façons différentes. C'est un brillant exemple d'une contrainte littéraire en tant que moteur créatif et constitue à ce titre un texte précurseur du mouvement Oulipo, dont Raymond Queneau sera l'un des fondateurs.

Virginie, l'animatrice des ateliers d'écriture A Mots croisés, propose d'expérimenter les contraintes littéraires comme source de créativité. A tester, par exemple, l'impact de l'utilisation du futur sur un texte originellement rédigé au présent ou de la forme exclamative sur un récit narratif à l'origine. Elle invite les écrivains à rédiger une histoire anodine, puis à la réécrire dans un style poétique ou métaphorique, à la transformer en une lettre officielle, en anagrammes, ou bien encore à la rédiger en utilisant uniquement des phrases négatives.

Mon quotidien praline

Futur

Comme d'habitude, j'ouvrirai mon journal pour parler de moi. Je raconterai mon quotidien. Je parlerai de mes joies, de mes peines. Je soufflerai mes murmures, mes pensées perdues... Je dévoilerai mes secrets.

Passé

Ce jour-là, j'eus un mot difficile à écrire dans mon journal du quotidien. Je mis du temps à l'écrire. D'abord, il refusa que je l'écrive ; il prétexta que je n'avais pas le talent suffisant. Une chose fut certaine, je gardais mon sang froid devant l'impertinence de ce mot qui ne voulait pas se laisser apprivoiser par mon esprit. Il m'orienta vers le dictionnaire et exigea que j'efface ses premières lettres en désordre. Après plusieurs essais, il finit par accepter d'être présent dans mon journal, à condition que le présomptueux écrivain précise au lecteur, dans la marge, le sens recherché, son étymologie, ses doubles sens éventuels, ses homonymes et ses synonymes, sans quoi je devrai l'effacer sur le champ. C'était à prendre ou à laisser !

Interrogatif

Pourquoi ce mot ne s'écrit-il pas, comme d'habitude, dans mon journal ? A-t-il choisi l'exil ? A-t-il préféré d'autres phrases ? Peut-être est-il en quête de tirades ? D'envolées lyriques ? Il s'absente sans laisser de mot d'excuse. Les vents du quotidien ont perdu leur girouette ! Souhaite-t-il, à jamais, ne participer qu'à des réflexions sensées ? Mon journal ne serait-il pas assez bien pour lui ? Mes idées sont en désordre, j'ai tellement besoin de lui. Où est-il ?

Présent

Comme d'habitude, j'ouvre mon journal pour y déposer des mots. Ils ne trouvent pas leur place ailleurs. Je les écris pour raconter mon quotidien. Je dévoile mes rencontres. J'abrège sur ma solitude et j'oublie mes peurs. Je bavarde avec une page. Justement, c'est le petit matin et je reviens de quelques errements. J'ai pour habitude d'écrire au jour le jour. Le café fume de bon matin, et comme suspendus, les mots attendent pour se poser...

Exclamatif

Comme d'habitude ! C'est toujours la même réponse ! Monsieur est trop occupé ! Monsieur a autre chose à faire ! Comment ? Votre tâche est prioritaire ! Ma présence n'est pas indispensable ! Quoi ?? Un poids ! Une charge ! Je vous retarde ! Quotidiennement en plus ! Quelle ingratitude !! Vous l'aurez voulu, je vous quitte ! Et débrouillez-vous pour écrire votre journal sans moi !

Négatif

Comme d'habitude, je n'ouvrirai pas mon journal. Je n'en aurai aucune envie. Je demanderai au stylo de ne pas bouger. J'insisterai pour qu'il ne sorte pas de sa trousse. Je serai courageux, je ne céderai pas à la tentation. Je ne raconterai pas mes péripéties. Aucun mot, aucune ligne ne sera autorisée à circuler... Je n'ouvrirai pas mon journal les soirs d'atelier « A Mots Croisés ».

Officiel

Monsieur, je vous contacte au sujet du journal qui relate vos faits quotidiens. Vous devez vous présenter le 30 mars au plus tard au bureau de la Direction Générale des Événements Journaliers (DGEJ). Si vous ne nous transmettez pas dans ce

délai vos aventures finalisées, je serai dans l'obligation de poursuivre la procédure à votre rencontre pour retard de dénouement à la date limite. *Jourdan Linconnu, routinier public*

Nostalgique

Je relis les pages de mon passé. C'est vrai, il y a des mots réchauffés, un peu téléphonés... D'autres qui roulent un peu au hasard... Des mots qui cherchent leur chemin... Ils sillonnent les lignes de mon journal, sans repère. Que serais-je devenu si je ne les avais pas écrits ?

En vers

Manque une pensée matinale
Un détail dans mon journal
La mise en mémoire optimale
De mon quotidien lacrymal
Suivi d'un bonheur pas banal.

Philosophique

Il est de coutume
Qu'un vent insolite
Souffle sur les lignes
D'ordinaire plutôt familières
Du journal de mes routines.
J'enfile mon costume
Des manies s'invitent
Et mes yeux clignent
Sous les bourrasques journalières
De mon quotidien praline.

Laurent Delhay

La rencontre

C'était l'automne, elle marchait en direction du centre et soudain, le reconnut. Toujours aussi grand et fier de sa personne. Elle hésita mais, sans pouvoir résister, le rejoignit au pas de course pour se jeter à son cou et l'embrasser. Sur la joue, bien entendu. « *Paul, quelle surprise !* » Elle réalisa de suite son acte manqué. Il s'agissait, en fait, de son psychanalyste, qui, décontenancé, esquissait un sourire crispé, trop crispé selon elle... C'est à ce moment précis qu'elle sut que sa cure avait pris fin !

Interrogations

Elle ne savait plus très bien à quelle saison cela s'était produit. Elle croyait qu'il s'agissait de cette période à la lumière ocre, avec le froissement des feuilles mortes sous les pas. Se dirigeait-elle vers le centre-ville ou la périphérie ? Est-ce là qu'elle l'aperçut ? Comment était-il vêtu ? Est-ce qu'elle hésita longtemps avant de prendre sa décision ? Combien de temps mit-elle avant de se jeter à son cou pour l'embrasser ? Ce baiser, le déposa-t-elle dans son cou ou sur la joue ?

Paul ???! Fut-elle réellement surprise ? Comment réalisa-t-elle la nature de son acte ? Combien de secondes, de minutes, avant qu'elle ne réalise qu'il s'agissait de son psychanalyste ? Et lui, était-il surpris ou seulement décontenancé ? C'est tout l'effet qu'elle lui faisait ? N'est-ce pas ce jour-là qu'elle sut que sa cure venait de prendre fin ?

Exclamations

Vive l'automne !! Quelle beauté !! Ces couleurs ! Le chant des feuilles sous les pas ! Quel bonheur de marcher au bord de la rivière pour rejoindre le centre-ville !

Mais c'est Paul !! Courir à ses devants et se jeter dans ses bras ! Il ne va pas en revenir ! Surprise !!!

Mais ce n'est pas vrai !!! Quelle erreur grotesque !! Mon psychanalyste !!

Pas marrant celui-là ! Qu'il a l'air coincé en dehors de son cabinet !

Je crois que l'heure est venue ! Adieu, mon cher, terminée la cure ! On va s'arrêter là !!!

Précisions

Elle marche concentrée sur le son de ses pas dans les feuilles mortes.

Elle ne sait pas vraiment où aller, mais elle sent que l'automne l'emporte.

Elle hume l'odeur de la brise et dans un geste banal et discret remonte son col.

C'est à ce moment précis qu'elle aperçoit Paul.

D'abord, elle pense que ce n'est pas possible.

Elle envisage de ne pas toucher cette cible

Mais elle succombe et là, au pied de la Malcombe

Se jette à son cou pour l'enlacer et le baiser avant la tombe.

Oui, avant d'être là, couchée dans le trou, pense-t-elle.

Mais cette étourdie, prisonnière de ses propres ailes

Commet l'irréparable, l'acte manqué par elle

Elle pose ses baisers sur la barbe du psy.

Elle sait alors qu'aujourd'hui c'est fini.

Ici gît le divan vide d'une cure qui se termine dans les jardins des Glacis.

Ajout d'un phone à la fin d'un mot (épithète ou paragoge)
 Elle marchouille, toute concentrouille sur le souille de
 ses pouilles dans les fouilles mortouilles.
 Elle ne souille pas vraiment ouille aller, mais elle sentouille
 que l'automnouille l'emportouille.
 Elle humouille l'odeur de la brisouille et, dans un gestouille
 banouille et discrétouille, elle remontouille son couille.
 C'est à ce momentouille précisouille qu'elle aperçouille
 Pouille.
 D'aborouille, elle pense quouille ce n'est pouille
 possiblouille.
 Elle envisageouille de nouille pas touchouille à souille
 ciblouille.
 Mais elle succombouille et au pouille de la Malcombouille
 Se jettouille à son couille pour l'enlaçouille et le baisouille
 avant la tombouille.
 Mais cette étourdouille, prisonnièreouille de ses proprouilles
 ailouilles
 Commettouille l'irréparablouille, l'actouille manquouille
 par elle.
 Elle posouille des baisouilles sur la barbouille du
 psychanalystouille.
 Elle saitouille alorouille qu'aujourd'houille c'est finouille.
 Ici gâtouille le divanouille vidouille d'une curouille qui se
 terminouille dans les jardinouilles des Glaçouilles.

Christine Sonrier

Partir de la maison

Famille

Comme partant le plus vite possible
Je coupe le cordon ombilical.
Au revoir, carrelage blanc à pois noirs
S'échappant comme une famille qui s'éparpille.
J'emprunte le chemin qui m'éloigne de ma lignée
A travers les champs d'embûches et de piliers.
Je me retourne pour voir l'enfance
Qui fût autrefois mon foyer.
Je hume une dernière fois l'odeur de mon père
Le parfum sucré de ma mère.
Mon frère et ma sœur s'amuse en bavardant
Accompagnant les dernières lueurs de l'adolescence.
Je sens le feu du logis brûler une dernière fois en moi.

Animal

Comme m'éloignant à tire-d'aile
Je prends mon envol.
Au revoir, carrelage moucheté de noir bleuté
Et du blanc immaculé de l'hirondelle qui quitte son nid.
J'emprunte le chemin qui serpente
A travers les hautes rangées
D'oreilles d'ours grises et blanches duveteuses.
Je me retourne pour voir le crocodile endormi et craquelé
Qui fut autrefois ma demeure.
Je hume une dernière fois
L'odeur des peaux de moutons séchées
L'offrande du nectar sucré des ouvrières.
La pie et le merle s'amuse en bavardant
Accompagnant les dernières lueurs du jour.
Je sens le bourdonnement du passé
Faire sa dernière roue en moi.

Lettre

Madame, Monsieur,

Je vous informe que j'ai pris la décision de partir, certes de façon précipitée mais nécessaire à mon avenir. J'en profite pour vous dire que la maison me manquera, surtout ce sublime carrelage bicolore que j'ai foulé de nombreuses années. Faites savoir au chauffeur qu'il prendra le chemin le plus court à travers champs et qu'une halte nécessaire aux adieux y sera réalisée. Sachez que j'emporterai à jamais avec moi les parfums de nos contrées. Les voisins et les badauds s'amuseront certainement en bavardant de mon départ jusqu'à la nuit tombée. Je dois conclure cette missive, car je sens la nostalgie m'étreindre.

Tendrement,

Cybille

Kawtar Mezzi

Rendez-vous

Aujourd'hui, j'ai rendez-vous avec Christian, mon frère jumeau, pour un déjeuner. Je me dirige à pied vers la station de métro la plus proche et marche environ vingt minutes dans la rue principale de Montrouge, où il n'y a pas énormément de monde avec ce vent frais de fin d'hiver. Je prends la rame qui m'attend. Je change à Montparnasse pour la ligne 12 direction Convention et sept minutes plus tard, je suis sur le trottoir parisien. Encore un peu de marche et j'arrive devant l'immeuble de mon frère. Je sonne, il m'ouvre la porte et nous nous embrassons très chaleureusement. Tout en parlant de choses et d'autres, nous nous rendons à son bistrot préféré.

Futur

J'aurai rendez-vous pour un déjeuner avec mon frère jumeau Christian. Je me rendrai à pied à la station de métro, dans une rue désertée de Montrouge car le vent sera un peu frais ce matin-là. Je monterai dans un wagon qui m'attendra. Après avoir changé à Montparnasse, j'arriverai enfin à Convention et je foulerai le bitume de la rue. J'aurai encore un peu de marche et devant l'immeuble de mon frère, je presserai sur la sonnette. La porte s'ouvrira et nous tomberons dans les bras l'un de l'autre pour un bonjour chaleureux. Nous irons en discutant dans le petit restaurant habituel de Christian.

Télégramme

Rendez-vous frère déjeuner – Stop – Rue déserte vent froid – Stop – Métro changement Montparnasse – Stop – Arrivée Convention – Stop – Bonjour fraternel – Stop – Bistro chouchou – Stop

Poétique

En ce jour rendez-vous fut pris
Avec mon frère pour un déjeuner
Vers la station de métro je partis
Dans les rues de Montrouge peu peuplées
Ce matin le vent avait fraîchi
Je rentrais dans une rame désertée
Mon voyage avec changement s'accomplit
Destination Convention, station de mon arrivée
Mes premiers pas sur les trottoirs de Paris
Mon doigt sur la sonnette appuyé
La porte de son appartement s'ouvrit
Frère et sœur chaleureusement enlacés
Puis cheminant vers leur restaurant favori.

Francine Delagneau

Une journée macabre

« Des croissants, des brioches, des madeleines ! Tout ça pour nos cinq ans de mariage ? Tu as mis tout ça dans ton sac à dos ? » Alice réalise, avec angoisse, qu'elle parle toute seule. « Jordan, t'es où ? » L'inquiétude la gagne. Elle aperçoit un petit bout de papier coincé dans sa tasse en aluminium. « Il est cinq heures. Tu sais pour les Anglais, la vie s'arrête ! La mienne aussi ! Je t'aime. » Nooon, Jordan, tu ne peux pas me faire ça ! Alice court jusqu'au canyon. Il est là... au fond du précipice.

Onomatopées / Interjections

Hummm, que ça sent bon, tout ça ! Miamm miamm, j'en ai l'eau à la bouche ! Ouaah, on va se régaler, mon amour ! Ouh, ouh, t'es où ? Ha ha ha, tu joues à cache-cache ? Pffff, attends un peu ! Hop, hop, hop, je vais t'attraper ! Tiens, y a un papier dans mon gobelet ? Avec un rébus ? Argh !!!

Une pendule qui marque cinq heures, un panneau « *STOP* » et un cœur brisé d'où s'échappe une bulle avec les mots « *SMACK* » et « *SCRATCH* ».

Boum, boum boum... Mon cœur bat à toute vitesse ! J'ai peur d'avoir compris... Je me précipite vers le canyon. Vlan. Je me prends une énorme claque. Jordan est au fond... inerte comme un pantin ! J'hurle ma douleur ! Argn ! Greuuuu ! Whouahhh !

Anglicismes

Jordan et Alice, nos célèbres French lovers de la saison 1 de « *The Loft* » fêtent leurs cinq ans de mariage en Arizona. Un road-trip de deux semaines all inclusive, qui devrait être une parenthèse dans une période difficile pour Jordan. De retour au lodge style British, ils se prélassent dans le spa en se remémorant les high-lights de la journée. Alice retourne la

première à la chambre pour se faire un look pour la soirée, puis gagne le lounge pour y attendre Jordan.

Confortablement assise dans un fauteuil club en cuir marron, elle parvient presque éviter les flash-backs sur le séjour de Jordan à l'hôpital... Elle dégaîne son iPhone pour poster quelques photos sur Insta. Elle upload la story de la journée, scrolle les feeds de ses followers et like leurs meilleures photos. Après quelques minutes, l'écran affiche « *LOW BATTERY* ». « *Pas cool* », pense-t-elle en relevant la tête. Elle découvre alors le buffet du high tea : des scones, des shortbreads, du cake au gingembre, des sandwiches au concombre, top ! Soudain, son regard se pose sur un mug avec un post-it rose fluo « *It's five o'clock, Sweetheart. Sooo sorry... Byyye... Love you !* », suivi d'un smiley. Alice imagine l'inimaginable, speede vers le canyon. En contrebas, Jordan... inanimé... GAME OVER !

Mail

Très chers parents,

Si je vous écris aujourd'hui, ce n'est pas pour vous envoyer des photos de notre voyage à travers l'ouest américain, ni pour vous raconter combien ses paysages et ses parcs nationaux sont merveilleux. Je dois vous annoncer qu'hier soir, nos vacances se sont arrêtées à l'heure du thé. Vous savez que Jordan ne supportait plus ses traitements. Il savait sa maladie incurable. Il est parti. Sa vie et la mienne ont basculé à Antelope Canyon. Je suis submergée par le chagrin. Je ne sais quand je serai de retour ; je dois m'occuper de toutes les formalités. C'est dur...

Je vous aime et vous embrasse,

Alice, plus seule que jamais

Interrogatoire

Page, Arizona – 14 juin 1996.

Une Ford Sedan vient de déposer Alice au commissariat, escortée de deux policiers. Complètement déboussolée, le visage livide, les yeux hagards, elle ressemble à un zombie, malgré sa robe longue d'un profond bleu turquoise totalement anachronique. Un officier l'appelle. « *Veillez décliner votre identité ! Vos papiers, s'il vous plaît !* » Alice s'exécute. « *La victime est votre mari ? Vous êtes mariée depuis quand ? Profession ? Et celle de votre mari ? Votre couple était-il heureux ? Avez-vous des enfants ? Vous êtes en vacances ? Dates d'arrivée et départ ? Sur quels vols ? Racontez-moi votre journée ? Où étiez-vous entre 14 et 17 heures ? Quand avez-vous vu votre mari vivant pour la dernière fois ? Comment était-il ? Que vous a-t-il dit ? Est-ce que l'on vous a vus ensemble ? Précisez, s'il vous plaît ! C'était où ? Votre mari prenait-il des médicaments ? Lesquels ? Depuis combien de temps ? Et vous ? Qu'avez-vous bu aujourd'hui ? Qu'avez-vous mangé ? Avez-vous autre chose à ajouter à votre déposition ? Nous avons transporté le corps de votre mari à l'hôpital et allons procéder à l'autopsie. Vous pouvez regagner votre hôtel pour contacter un avocat. Vous avez interdiction de sortie du territoire. Nous alertons immédiatement la police des frontières !* »

Alice est sonnée. Serait-elle accusée du meurtre de son mari ? Inimaginable !

Annie Lamiral

Parler de l'autisme autrement

Fondatrice et présidente du Café Solidaire des Aidants, Katiba Oumechouk invite À Mots croisés à contribuer à la Journée mondiale de sensibilisation à l'autisme 2020. L'objectif partagé est de parler autrement de l'autisme, pour informer le public sur les réalités de ces troubles du développement, pour faciliter l'inclusion des personnes concernées et mieux accompagner les aidants.

Nos écrivains rencontrent des parents d'enfants autistes et des éducateurs, les écoutent. Tous ont à cœur de poser, avec délicatesse, les mots les plus justes sur leurs vécus et ressentis.

Dictionnaire sensible de l'autisme

A comme Autisme ? Comme Anomalie, comme À réfléchir (encore)

L'autisme... c'est quoi l'autisme ? Je ne sais pas, je cale. Alors, j'ai demandé à Katiba, Aïda, Diha, Emmanuelle... Ce serait une anomalie, un trouble, une différence, une difficulté à communiquer, un comportement décalé, un handicap depuis 1996. C'est tout un spectre. C'est très complexe à définir...

A comme Accompagnement, comme Aidant, Anxiété et Abnégation, comme Abandon

C'est un père. C'est une mère... souvent seule.

Quelquefois, ce sont des parents ou des proches qui font face au diagnostic, qui glissent, entrent dans une vie de dévouement à leur enfant autiste, pour qu'il ne leur échappe

pas. Leur accompagnement, leur engagement, leur abnégation est à risques multiples : anxiété, stress, fatigue, usure, dépression et j'en passe... D'autres abandonnent.

C comme Chiffres sur l'autisme, comme Combien, mais comptez donc ! C comme Comprendre

Il y a certes quelques chiffres. En France, ils seraient 700 000 autistes dont 250 000 enfants. On évoque 1 naissance d'enfant autiste sur 80 et le ratio hommes-femmes serait de 4 pour 1. Leur espérance de vie serait moins longue. On veut savoir... Combien sont-ils ? Qui sont-ils ? Comment vont-ils ? On veut comprendre et ils veulent être compris.

D comme Diagnostic de l'autisme, comme Déclaration de guerre, Différence, Difficile, comme Dur et Dépression

Recevoir le diagnostic, en général vers les trois ans de son enfant, c'est pour un parent un peu comme une déclaration de guerre, le début d'un combat interminable et inégal en terrain hostile. Difficile de scolariser son enfant près de chez soi, de lui faire suivre un parcours d'insertion professionnelle, de lui trouver un logement à l'âge adulte... Dur de faire comprendre et de faire accepter la différence ! Dur, dur de ne pas tomber dans la dépression...

P comme Parole, comme Partage et Personne, comme Plus et comme un Peu

Après le diagnostic s'installe pour l'aidant le besoin de partager et de parler, le besoin de soutien dans le quotidien, dans les démarches administratives... Associations et groupes de parole animés par des spécialistes vont offrir un « plus » et lui permettre de souffler un peu. Être écouté permet de sortir du silence et de ne plus se sentir seul-e-s à faire face.

E comme Effort, E comme Éprouvant

Pour s'inscrire dans notre société, les personnes autistes doivent faire de gros efforts : sourire au bon moment, avoir le bon geste ou utiliser la formule de politesse adaptée, mener une conversation, regarder en face leur interlocuteur, rester dans une pièce bruyante avec d'autres personnes, etc. Ces choses qui nous paraissent anodines peuvent être très éprouvantes pour elles.

R comme Regard ou comme Réussite

C'est le regard des autres sur ces enfants différents, souvent plein d'incompréhension, parfois blessant. C'est le regard envers leurs parents, empreint de pitié ou plein de reproches. C'est aussi la réussite de l'enfant autiste qui parvient à regarder ses parents. Ce merveilleux moment de communication est alors une vraie victoire ! Et puis, c'est aussi le regard plein d'amour des parents pour leur enfant.

V comme Violence

C'est particulièrement violent de recourir aux médicaments pour apaiser certains autistes au lieu de chercher d'autres approches. Il y a aussi cette violence psychique que peuvent ressentir les parents quand le corps médical ne les écoute pas suffisamment, quand les institutions peinent à les aider ou que la société les juge sans même connaître la réalité de leur vie.

S comme Scolarisation et comme Solitude

Scolariser son enfant en milieu ordinaire se révèle être, pour de nombreux parents, un véritable parcours du combattant. C'est pourtant un droit en France, et ce depuis la loi de 2005 ! Combien de chefs d'établissements ignorent encore qu'ils ne peuvent pas refuser d'accueillir, à plein temps, un enfant handicapé !

Non, les parents n'ont pas à adapter le temps de scolarisation de leur enfant au temps de présence d'un AESH (Accompagnant d'élèves en situation de handicap) !

Non, les enfants autistes n'ont pas à être éjectés du système et rejoindre des instituts spécialisés !

Oui, les élèves les acceptent comme ils sont et leur permettent de sortir de leur solitude !

Oui, les enseignants doivent être formés pour adapter leurs méthodes pédagogiques aux enfants qui apprennent différemment !

U comme Urgence et comme Usure

Et si demain, on avançait vraiment tous ensemble ? Vous avez des idées pour penser et réussir l'inclusion ? C'est urgent, avant que nous, les parents, les aidants, soyons usés !

Annie Lamiral (lettres A, C, D, P, S et U)

& Francine Delagneau (lettres E, R et V)

A fleur de peau

Pour ne rien vous cacher, j'ai pris du retard.
Je suis resté dans ma bulle.
Maman est fatiguée.
Un éducateur spécialisé veut nous apporter des réponses.
En fait, je prends mon temps.

J'ai des comportements uniques et surprenants, voilà tout !
Parfois, j'ai encore besoin de jouer.
Je me connecte sur les détails.
Sans mots à partager.

Mes émotions préfèrent se cacher.
Je reste de marbre face à l'invisible.
Je fais des efforts pour croiser vos regards.
Je répète les mots pour ne pas les oublier.

J'ai mes rituels, mon quotidien
Qu'il ne faut surtout pas déranger.
Il m'arrive de filer comme l'éclair
De fuir la voix de Maman.
C'est parce que je suis sincère et à fleur de peau.
J'en ai marre des méchants
Des portes qui se ferment.

Mais Maman est fière.
Elle a toujours le dernier mot.
Les messages reviennent.
Un mot en appelle un autre.
Maman et l'éducateur me soutiennent
Avec toute leur bienveillance.

J'apprendrai à surmonter mes difficultés
Pour être avec vous.

Laurent Delhaye

Index des auteurs

Page

Alexandre Perrot

- Paris vaut bien un caddie.....53
- 3 heures avant minuit99
- Mélanie.....152
- Dernière séquence181
- Changement de rythme.....196

Anne Berthelot

- Funambule.....55
- Sept..... 94
- Ici et là-bas109
- Le temps de nous unir111
- Samantha148
- Les deux femmes..... 173
- Point de vue 204

Annie Lamiral

- Bagneux s'écrit avec un M.....34
- Noël avant l'heure50
- Zéro + zéro78
- Restez chez vous !103
- Juste à temps !113
- La vie n'est pas une plaisanterie124
- Au musée.....131
- Sergio141
- Sam Spade179
- Ma chère Jacqueline187
- Les gens du Nord.....216
- Une journée macabre.....236
- Dictionnaire sensible de l'autisme 239

Carole Tigoki

- Lyon-Marmande 75
- Femme d'exception 89
- Cent cinquante mille 100
- Le bal des oiseaux 122
- Chambre 19 132
- Mots-clés 132
- Sur la ligne de départ 189

Cécilia Capus

- 300 km X 2 41

Christine Sonrier

- Les bouchons et le champagne 43
- L'unique chance 84
- Mon confinement 107
- Il est encore temps 114
- Sous clé 130
- Mireille 134, 145
- Dora 157
- Monologue pour un chien 199
- La rencontre 229

Danielle Mercier

- Mystère 27
- Retour en option 37
- Framboises et chantilly 106
- La forêt enchantée 126
- Chambre 28 129
- Margot 151
- Le rideau 170
- Histoire de pendule 198
- Bleuet 212

Francine Delagneau

- L'Intrépide.....	60
- 32 fois 4.....	87
- Liberté	105
- La fenêtre du temps	117
- Rêverie	127
- Où est la clé ?	130
- Clavissophilie.....	131
- Chantal	138
- Marc	144
- Histoire d'aiguilles	176
- Trois p'tits tours et puis s'en vont	206
- Rendez-vous	231
- Dictionnaire sensible de l'autisme	239

Kawtar Mezzi

- Cairn.....	31
- Viva Mexico !	57
- 7 ans de réflexion	96
- Précieux, il file quand on en manque	112
- Cairn.....	131
- Sylvie.....	136
- La Mama	185
- Le petit louveteau blanc	214
- Partir de la maison.....	232

Laurent Delhaye

- Ma pierre à l'édifice	28
- Qui est aux commandes ?.....	63
- Le 1 n'est pas tout seul.....	82
- Le confiné	104
- El Tiempo.....	118
- Thomas	153
- La rébellion	164
- De l'air !	193

- Mail du désert	220
- Mon quotidien praline	226
- A fleur de peau	243

Manon Campagna

- Fin de semaine	72
- Impair, imperfection	91
- Sami	149
- L'affaire du siècle	168
- Langue de bois	202

Maximilien Petit

- La première pierre	32
- Pas une minute à perdre	47
- Timothée	143
- L'inuit égaré	209

Michel Crenon

- On ne me la fait pas !	62
- Pourquoi le chiffre 6 est (parfois) plus grand que le chiffre 7	93
- Ecrire quoi ?	175
- Berceuse	192

Bibliographie

CHAILLEY Ségolène, La fabrique des histoires, Ellipses, 2013

DELACOURT Grégoire, On ne voyait que le bonheur, JC Lattès, 2014

GENDRIN Catherine, BOURRE Martine, La femme phoque, Didier Jeunesse, 2008

LE COLLET Blandine, Une pièce montée, Le livre de poche, 2007

LOFFREDO Philippe, 1 000 premières phrases de romans célèbres, Marabout, 2009

PEF, La belle lisse poire du prince de Motordu, Gallimard Jeunesse, 2010

QUENEAU Raymond, Exercices de styles, Folio, 1982

Impressum

© À Mots Croisés, 2020

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.

Directrice de la publication : Virginie Louise

Graphisme de couverture : PK

Photo de couverture :  @Annyelleparis

Retrouvez-nous sur :
www.amotscroises.fr



A-mots-croisés



@amotscroises